



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

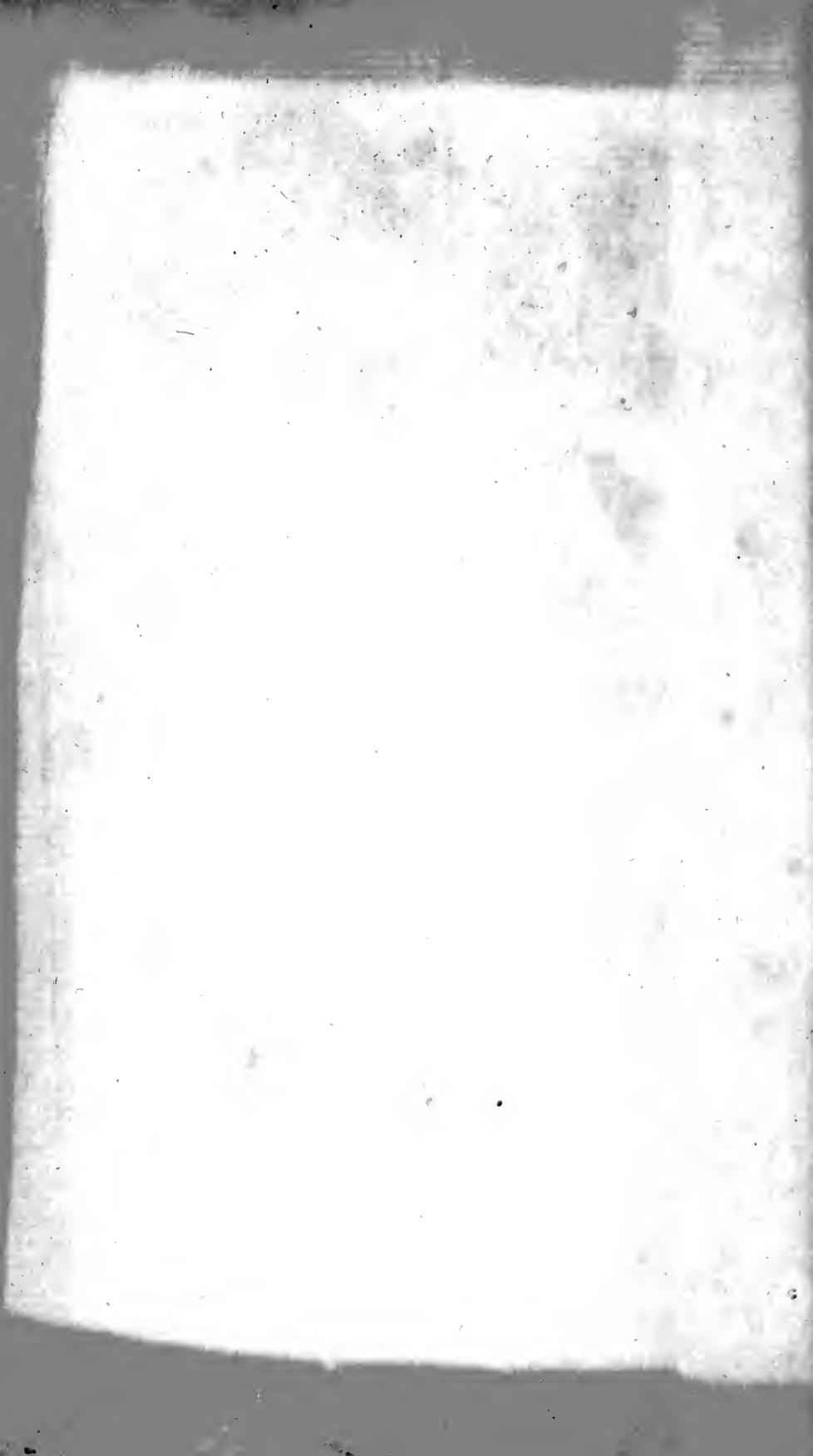


(2)

328A-B1-309

660

n.8



mo/DDN

OEUVRES

DE

JEAN RACINE.

TOME HUITIÈME.



CSP

OEUVRES

DE

JEAN RACINE,

NOUVELLE ÉDITION.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ GIDE, LIBRAIRE, PLACE ST.-SULPICE.

1797 (AN VI).

CSP

PQ

1885

1797

V. 8



L E T T R E S

DE RACINE

A S E S A M I S.

LET T R E I.

A M. LE VASSEUR. 1)

A Paris, le 5 septembre 1660.

L'ODE est faite, & je l'ai donnée à M. Vitart, pour la faire voir à M. Chapelain 2). S'il n'étoit point si tard, j'en ferois une autre copie pour vous; mais il est six heures du soir, & d'ailleurs je crains furieuse-

1) M. le Vasseur, si intime ami alors de mon pere & environ du même âge, étoit parent de M. Vitart.

2) Cette ode étoit *la Nymphé de la Seine*. M. Vitart son oncle la porta à Chapelain.

ment le chagrin où vous met votre maladie, & qui vous rendroit peut-être assez difficile pour ne rien trouver de bon dans mon ode. Cela m'embarrasseroit, & l'autorité que vous avez sur moi pourroit produire en cette rencontre un aussi mauvais effet qu'elle en produit de bons en toutes les autres. Néanmoins, comme il y a espérance que cette maladie ne durera pas, je vous enverrai demain une copie. Je crains encore que vos notes ne viennent tard.

Quoi qu'il en soit, je vais vous écrire par avance une stance & demie. Ce n'est pas que je les croye les plus belles; mais c'est qu'elles sont sur l'entrée de la reine.

1) Qu'il vous faisoit beau voir, en ce superbe jour,
Où, sur un char conduit par la Paix & l'Amour,
Votre illustre beauté triompha sur mes rives!
Les Discords après vous se voyoient enchaînés.

Mais hélas! que d'âmes captives
Virent aussi leurs cœurs en triomphe menés!

Tout l'or dont se vante le Tage,
Tout ce que l'Inde sur ses bords

1) Quoique Racine paroisse si content de ces vers, il ne conserva pas les premiers. On critiqua apparemment *les Discords*, mot qui lui plaisoit, & par lequel il vouloit imiter Malherbe. La stance suivante est telle qu'elle subsiste aujourd'hui.

Vit jamais briller de trésors,
Sembloit être sur mon rivage.
Qu'étoit-ce toutefois de ce grand appareil ;
Dès qu'on jettoit les yeux sur l'éclat nompareil
Dont vos seules beautés vous avoient entourée ?
Je sçais bien que Junon parut moins belle aux dieux ;
Et moins digne d'être adorée ,
Lorsqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

Peut-être trouverez - vous d'autres strophes qui ne vous paroîtront pas moins belles.

Je ne sçais si vous avez connoissance de quelques lettres qui font un grand bruit. Elles sont de M. le cardinal de Rets. Je les ai vues , mais en des mains dont je ne pouvois les tirer. On craint à Paris quelque chose de plus fort , comme un interdit. Cela passe ma portée.

Adieu.



LETTRE II.

A U M Ê M E.

A Paris, 8 septembre 1660.

JE vous envoie mon sonnet 1) c'est-à-dire un nouveau sonnet ; car je l'ai tellement changé hier au soir, que vous le méconnoîtrez. Mais je crois que vous

1) Racine fit en même temps le sonnet qu'il appelle dans la lettre suivante son *triste sonnet*, à cause des réprimandes qui lui vinrent de Port-Royal, lorsqu'on y apprit qu'il faisoit des vers. Le voici :

Il est temps que la nuit termine sa carrière ,
Un astre tout nouveau vient de naître en ces lieux ;
Déjà tout l'horison s'apperçoit de ses feux ,
Il échauffe déjà dans sa pointe premiere.

Et toi, fille du jour, qui nais devant ton pere ,
Belle Aurore, rougis, ou te cache à nos yeux.
Cette nuit, un soleil est descendu des cieux ,
Dont le nouvel éclat efface ta lumiere.

Toi, qui dans ton matin paroïs déjà si grand ,
Bel astre, puiffes-tu n'avoir point de couchant !
Sois toujours en beautés une aurore naiffante.

A ceux de qui tu fors puiffes-tu ressembler !
Sois digne de Daphnis & digne d'Amaranthe.
Pour être fans égal, il les faut égaler.

ne l'en approuverez pas moins. En effet, ce qui le rend méconnoissable, est ce qui vous le doit rendre plus agréable, puisque je ne l'ai si défiguré que pour le rendre plus beau & plus conforme aux regles que vous me prescrivîtes hier, qui sont les regles mêmes du sonnet. Vous trouviez étrange que la fin fût une suite si différente du commencement. Cela me choquoit de même que vous; car les poètes ont cela des hypocrites, qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conscience ne les laisse jamais en repos. J'avois bien reconnu 1) ce défaut, quoique je fisse tout mon possible pour montrer que ce n'en étoit pas un: la force de vos raisons étant ajoutée à celle de ma conscience, a achevé de me convaincre. Je me suis rangé à la raison, & j'y ai aussi rangé mon sonnet. J'en ai changé la pointe, ce qui est le plus considérable dans ces ouvrages. J'ai fait comme un nouveau sonnet: ma conscience ne me reproche plus rien, & j'en prends un assez bon augure. Je souhaite qu'il vous satisfasse de même.

J'ai lu toute la Callipédie 2), & je l'ai admirée. Il me semble qu'on ne peut faire de plus beaux vers

1) Le sonnet paroît bien l'ouvrage d'un très-jeune homme; mais cette réflexion si juste est remarquable dans un poète si jeune.

2) Poème latin, composé par Quillet.

latins. Balzac diroit qu'ils sentent tout-à-fait l'ancienne Rome & la cour d'Auguste, & que le cardinal du Perron les auroit lus de bon cœur. Pour moi qui ne sçais pas si bien quel étoit le goût de ce cardinal, & qui m'en soucie fort peu, je me contente de vous dire mon sentiment.

Vous trouverez dans cette lettre plusieurs ratures ; mais vous les devez pardonner à un homme qui sort de table. Vous sçavez que ce n'est pas le tems le plus propre pour concevoir les choses bien nettement ; & je puis dire avec autant de raison que l'auteur de la Callipédie, qu'il ne faut pas se mettre à travailler si-tôt après le repas.

*Nimirum crudam si ad lata cubilia portas
Perdicem, &c.*

Mais il ne m'importe de quelle façon je vous écrive, pourvu que j'aie le plaisir de vous entretenir ; de même qu'il me seroit bien difficile d'attendre après la digestion de mon souper, si je me trouvois à la première nuit de mes noces. Je ne suis pas assez patient pour observer tant de formalités. Cela est pitoyable de se priver d'un entretien pour trois ou quatre ratures. Mais M. Vitart monte à cheval, & il faut que je parte avec lui, je vous écrirai plus au long une autre fois. *Vale & vive.*

L E T T R E I I I.

A U M Ê M E.

A Paris, le 13 septembre 1660.

P O U R Q U O I ne voulez-vous plus me venir voir, & aimez-vous mieux me parler par lettres? N'est-ce point que vous vous imaginez que vous en aurez plus d'autorité sur moi, & que vous en conserverez mieux la majesté de l'empire? *Major à longinquo reverentia*. Croyez-moi, Monsieur, il n'est pas besoin de cette politique : vos raisons sont trop bonnes d'elles-mêmes, sans être appuyées de ces secours étrangers. Votre présence me seroit plus utile que votre absence; car l'ode étant presque imprimée, vos avis arriveront trop tard.

Elle a été montrée à M. Chapelain : il a marqué quelques changements à faire, je les ai faits, & j'étois très-embarrassé pour sçavoir si ces changements n'étoient point eux-mêmes à changer. Je ne sçavois à qui m'adresser. M. Vitart est rarement capable de donner son attention à quelque chose. M. l'Avocat n'en donne pas beaucoup non plus à ces fortes de choses. Il aime mieux ne voir jamais une piece, quelque belle qu'elle soit, que de la voir une seconde

fois ; si bien que j'étois près de consulter , comme Malherbe , une vieille fervante , si je ne m'étois aperçu qu'elle est janséniste comme son maître , & qu'elle pourroit me déceler 1) : ce qui feroit ma ruine entiere , vu que je reçois encore tous les jours lettres sur lettres , ou pour mieux dire , excommunications sur excommunications , à cause de mon triste sonnet. Ainsi j'ai été obligé de m'en rapporter à moi seul de la bonté de mes vers. Voyez combien votre présence m'auroit fait de bien ; mais puisqu'il n'y a plus de remede , il faut que je vous rende compte de ce qui s'est passé. Je ne sçais si vous vous y interessez , mais je suis si accoutumé à vous faire part de mes fortunes , bonnes ou mauvaises , que je vous punirois moins que moi même , en vous les taisant.

M. Chapelain a donc reçu l'ode avec la plus grande bonté du monde : tout malade qu'il étoit , il l'a retenue trois jours , & a fait des remarques par écrit , que j'ai fort bien suivies. M. Vitart n'a jamais été si aise qu'après cette visite ; il me pensa confondre de reproches , à cause que je me plaignois de la longueur de M. Chapelain. Je voudrois que vous eussiez

1) Cet endroit fait connoître combien Racine craignoit de déplaire à Port-Royal , où l'on ne vouloit point qu'il fit de vers.

vu la chaleur & l'éloquence avec laquelle il me querrela. Cela soit dit en passant.

Au sortir de chez M. Chapelain , il alla voir M. Perrault , contre notre dessein , comme vous sçavez ; il ne s'en put empêcher , & je n'en suis pas marri à présent. M. Perrault lui dit aussi de fort bonnes choses qu'il mit par écrit , & que j'ai encore toutes suivies , à une ou deux près , où je ne suivrois pas Apollon lui-même 1). C'est la comparaison de Vénus & de Mars , qu'il récuse à cause que Vénus est une prostituée. Mais vous savez que quand les Poètes parlent des dieux , ils les traitent en divinités , & par conséquent comme des êtres parfaits , n'ayant même jamais parlé de leurs crimes comme s'ils eussent été des crimes ; car aucun ne s'est avisé de reprocher à Jupiter & à Vénus leurs adulteres : & si cela étoit , il ne faudroit plus introduire les dieux dans la poésie , vu qu'à regarder leurs actions , il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé , si on leur faisoit bonne justice.

Mais en un mot , j'ai pour moi Malherbe , qui a comparé la reine Marie à Vénus , dans quatre vers aussi beaux qu'ils me sont avantageux , puisqu'il y parle de l'amour de Vénus.

1) Quelque docile que Racine fût aux conseils qu'on lui donnoit , il avoit grande raison de ne pas l'être à cette critique pitoyable.

Telle n'est point la Cythérée,
 Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
 Elle fort pompeuse & parée
 Pour la conquête d'un amant.

Voilà ce qui regarde leur censure : je ne vous dirai rien de leur approbation, sinon que M. Perrault a dit que l'ode étoit très-bonne ; & voici les paroles de M. Chapelain 1), que je vous rapporterai comme le texte de l'évangile, sans y rien changer. Mais aussi c'est M. Chapelain, comme disoit à chaque mot M. Vitart. *L'ode est fort belle, fort poétique, & il y a beaucoup de stances qui ne peuvent être mieux. Si l'on repasse le peu d'endroits que j'ai marqués, on en fera une fort belle piece.* Il a tant pressé M. Vitart de lui en nommer l'auteur, que M. Vitart veut à toute force me mener chez lui. Il veut qu'il me voye. Cette vue nuira bien sans doute à l'estime qu'il a pu concevoir de moi.

Ce qu'il y a de plus considérable à changer, ça été une stance entière, qui est celle des Tritons. Il s'est trouvé que les Tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Je les ai souhaité bien des fois noyés tous tant qu'ils sont, pour

1) Chapelain étoit alors le souverain juge du Parnasse. Jamais poëte vivant n'a été en si grande vénération. *O quantum est in rebus inane!*

la peine qu'ils m'ont donnée. J'ai donc refait une autre stance. Mais *poiche da tutti i lati ho pieno il foglio*, adieu. Je suis, &c.

L E T T R E I V.

A U M Ê M E.

A Babylone 1) le 26 Janvier 1661.

JE sçais que M. l'Avocat vous propofa hier de venir me voir, & que cette propofition vous effraya. Vous n'êtes pas d'humeur à quitter les dames pour aller voir des prifonniers. Dieu vous garde de l'être jamais. Je jure par toutes les divinités qui préfident aux prifons (je crois qu'il n'y en a point d'autres que la Juftice, ou Thémis en termes de poètes); je jure donc par Thémis, que je n'aurai jamais le moindre mouvement de pitié pour vous, & que je me changerai en pierre, comme Niobé, pour être auffi dur pour vous que vous l'avez été pour moi: au-lieu que M. l'Avocat ne fera pas plutôt dans un des plus

1) Raciné étoit alors à Chevreufe: il date de Babylone par plaifanterie, pour faire entendre qu'il y eft captif, & qu'il s'ennuie autant que les Juifs s'ennuyoient à Babylone.

noirs cachots de la bastille (car un homme de conséquence ne sçauroit jamais être prisonnier que d'Etat) ; il n'y fera pas plutôt, en vérité, que j'irai m'enfermer avec lui : & croyez que ma reconnoissance ira de pair avec mon ressentiment.

Vous vous attendez peut-être que je m'en vais vous dire que je m'ennuie beaucoup à Babylone, & que je vous dois réciter les lamentations que Jérémie y a autrefois composées. Mais je ne veux pas vous faire pitié, puisque vous n'en avez pas déjà eu pour moi. Je veux vous braver au contraire, & vous montrer que je passe fort bien mon temps. Je vais au cabaret 1) deux ou trois fois le jour. Je commande à des maçons, à des vitriers & à des menuisiers qui m'obéissent assez exactement & me demandent de quoi boire. Je suis dans la chambre d'un duc & pair, voilà pour ce qui regarde le faste : car dans un quartier comme celui-ci, où il n'y a que des gueux, c'est grandeur que d'aller au cabaret. Tout le monde n'y peut aller.

J'ai des divertissements plus solides, quoiqu'ils paroissent moins. Je goûte tous les plaisirs de la vie solitaire ; je suis tout seul, & je n'entends pas le moindre bruit. Il est vrai que le vent en fait beau-

1) C'étoit l'usage alors d'aller au cabaret, comme on va aujourd'hui au café.

coup, & même jusqu'à faire trembler la maison ; mais il y a un poëte qui dit :

*O quàm jucundum est recubantem audire susurros
ventorum , & somnos , imbre juvante , sequi !*

Ainsi, si je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage ; mais je vous assure qu'il m'empêche de dormir toute la nuit, & je crois que le poëte vouloit parler de ces zéphirs flatteurs,

*Che debattendo l'ali
Lusingano il sonno de' mortali.*

Je lis des vers, je tâche d'en faire. Je lis les aventures de l'Arioste, & je ne suis pas moi-même sans aventure.

Une dame me prit hier pour un sergent. Venez me voir, nous irons au cabaret ensemble ; on vous prendra pour un commissaire, & nous ferons trembler tout le quartier. Faites ce que vous voudrez ; mais ne faites rien par pitié, car je ne vous en demande pas le moins du monde.



LETTRE V.

A U M Ê M E.

V OUS vous êtes fait, Monsieur, un terrible ennemi. M. de la Charles commença hier contre vous une harangue qui ne finira qu'avec sa vie, si vous n'y donnez ordre, & que vous ne lui fermiez la bouche par une lettre d'excuses, qui fasse le même effet que cette miche dont Enée remplit la triple gueule de Cerbere. Pour moi, dès que je le vis commencer, je n'attendis pas que l'exorde de la harangue fût fini ; je crus que le seul parti que je devois prendre, c'étoit de m'enfuir, en disant, *Monsieur a raison*, pour ne pas tomber dans cet inconvénient où me jetta autrefois le dur essai de sa meurtrière éloquence.

J'étois à l'hôtel de Babylone, quand M. l'Avocat y apporta vos lettres. Mademoiselle Vitart, lisant que vous alliez prendre les eaux de Bourbon, ne put s'empêcher de crier comme si vous étiez déjà mort. Elle dit cela avec chaleur ; M. Vitart s'en aperçut, prit la lettre, & après s'être frotté les yeux :

Tre volte, e quatro, e sei, lessè lo scritto.

Et ayant regardé ensuite Mademoiselle Vitart, il lui

demanda *con il ciglio fieramente incarnato*, ce que tout cela vouloit dire. Elle fut obligée de lui dire quelques mots à l'oreille, que je n'entendis pas.

Mais je fais réflexion que je ne vous parle point de votre poésie. J'ai tort, je l'avoue, & je devrois considérer qu'étant devenu poète, vous êtes devenu sans doute impatient ; c'est une qualité inféparable des poètes aussi bien que des amoureux, qui veulent qu'on laisse toutes choses, pour ne leur parler que de leur passion & de leurs ouvrages 1). Je ne vous parlerai point de votre amour : un homme aussi délicat que vous ne sçauroit manquer d'avoir fait un beau choix ; & je suis persuadé que votre belle mérite les adorations de tous tant que nous sommes, puisque vous l'avez jugé digne des vôtres, jusqu'à devenir poète pour elle. Cela me confirme de plus en plus que l'Amour est celui de tous les dieux qui sçait mieux le chemin du Parnasse. Avec un si bon conducteur vous n'avez garde de manquer d'y être bien reçu : d'ailleurs les muses vous connoissoient déjà de réputation ; & sçachant que vous étiez bien venu parmi toutes les dames, il ne faut point douter

1) Il y a apparence que ce jeune-homme, après s'être fait saigner, avoit envoyé à Racine des vers qu'il avoit faits pour une demoiselle. C'est sur son amour, sa poésie & sa saignée, qu'il le plaifante.

qu'elles ne vous aient fait le plus obligeant accueil du monde.

Utque viro Phœbi chorus affurrexerit omnis.

Ils ne font pas seulement amoureux ; la Justesse y est toute entiere. Néanmoins , si j'ose vous dire mon sentiment sur deux ou trois mots, celui de *radieux* est un peu trop antique pour un homme tout frais sorti du Parnasse : j'aurois tâché de mettre *impérieux*, ou quelque autre mot. J'aurois aussi retranché ces deux vers, *Ainsi, si comme nous*, & le suivant ; ou je leur aurois donné un sens : car il me semble qu'ils n'en ont point.

Vous m'accuserez peut-être de trop d'inhumanité, de traiter si rudement les fils aînés de votre muse & de votre amour : je ne veux pas dire les fils uniques ; la muse & l'amour n'en demeureront pas là ; mais au moins cela vous doit faire voir réciproquement que je n'ai rien de caché pour vous , & que ce n'est point par flatterie que je vous loue , puisque je prends la liberté de vous censurer. *Scito eum pessimè dicere , qui laudabitur maximè.* En effet , quand une chose ne vaut rien , c'est alors qu'on la loue démesurément , & qu'on n'y trouve rien à redire , parce que tout y est également à blâmer. Il n'en est pas de même de vos vers ; ils sont aussi naturels qu'on le peut desirer , & vous ne devez pas plaindre le sang qu'ils vous ont coûté.

Ne

Ne vous amusez pas pourtant à épuiser vos veines pour continuer à faire des vers 1), si ce n'est qu'à l'exemple de la femme de Sénèque, vous ne vouliez témoigner la grandeur de votre amour ; mais je ne crois pas que les beaux yeux qui vous ont blessé soient si sanguinaires, & que ces marques de votre amour lui soient plus agréables qu'une fanté forte & robuste.

M. Duchêne est votre serviteur. M. d'Houy est ivre, tant je lui ai fait boire de fantés. Et moi je suis tout à vous.

1) On voit par plusieurs traits répandus dans ces lettres, que celui qui les écrivoit étoit né railleur.



LETTRE VI.

A U M Ê M E

A Paris le 3 juin 1661.

M. l'Avocat vient de m'apporter une de vos lettres, & veut absolument que nous soyons réconciliés ensemble. Je gagne trop à cette réunion, pour m'y opposer. Aussi bien, comme les choses imparfaites recherchent naturellement de se joindre avec les plus parfaites, je serois un monstre dans la nature, si étant *creux* 1) comme je suis, je refusois de me joindre & de m'attacher au *solide*, tandis que ce même *solide* tâche d'attirer à lui ce même *creux*.

*Quod quoniam per se nequeat constare, necesse est
Harere.*

C'est de Lucrece qu'est cette maxime; & c'est de lui que j'ai appris qu'il falloit me réunir avec M. l'Avocat. Et il faut bien que vous l'ayez lu aussi, car il me semble que la lettre que vous avez écrite à ce grand

1) Ces plaisanteries sur le mot de *creux* roulent sur ce que M. l'Avocat avoit toujours ce mot à la bouche, pour dire *inutile, frivole, &c.*

partisan du *solide*, est toute pleine des maximes de mon auteur. Il dit, comme vous, qu'il ne faut pas que tout soit tellement *solide*, qu'il n'y ait un peu de *creux* parmi nous.

*Nec tamen undiquè corporeâ stipata tenentur
Omnia naturâ ; namque est in rebus inane.*

Mais sortons de cette matiere, qui elle-même est trop *solide*, & mêlons-y un peu de notre *creux*.

Avouez, Monsieur, que vous êtes pris, & que vous laisserez votre pauvre cœur à Bourbon. Je vois bien que ces eaux ont la même force que ces fameuses eaux de Bayes : c'est un lac célèbre en Italie, quand il ne le seroit que par les louanges d'Horace & des autres poètes latins. On y alloit en ce temps, & peut-être y va-t-on encore, comme vos semblables vont à Bourbon & à Forges. Ces eaux sont chaudes comme les vôtres, & il y a un auteur qui en rapporte une plaisante raison. Je voudrois, pour votre satisfaction, que cet auteur fût, ou Italien ou Espagnol ; mais la destinée a voulu encore que celui-ci fût Latin. Il parle donc du lac de Bayes, & voici ce qu'il en dit à-peu-près.

C'est - là qu'avec le dieu d'Amour
Venus se promenoit un jour.
Enfin, se trouvant un peu lasse,
Elle s'assit sur le gazon :

Mais ce mauvais petit garçon ,
 Qui ne peut se tenir en place ;
 Lui répondit : çà , votre grâce ;
 Je ne suis point las comme vous.
 Venus , se mettant en courroux ,
 Lui dit : fripon , vous aurez sur la joue ,

.
 Il fallut donc qu'il filât doux ,
 Et vînt s'asseoir à ses genoux.
 Cependant tous les petits freres ,
 Les Amours qu'on nomme vulgaires ,
 Peuples qu'on ne sçauroit nombrer ,
 Passoient le temps à folâtrer.

Ce seroit le perdre à crédit , que de m'amuser à vous faire le détail de tous les jeux : vous vous imaginez bien quels peuvent être les passe - temps d'une troupe d'enfants qui sont abandonnés à leur caprice.

Vous jugez bien aussi que les Jeux & les Ris ,
 Dont Venus fait ses favoris ,
 Et qui gouvernent son empire ,
 Ne manquoient pas de jouer & de rire.



L E T T R E V I I.

A M. D E L A F O N T A I N E.

A Ufez, le 11 novembre 1661.

J'AI bien vu du pays & j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer toujours
autant à vous que je faisois, lorsque nous nous
voyions tous les jours.

Avant qu'une fièvre importune
Nous fit courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sçais pas sous quelle constellation je vous écris
présentement; mais je vous assure que je n'ai point
encore fait tant de vers depuis ma maladie. Je croyois
même en avoir tout à fait oublié le métier. Seroit-il
possible que les muses eussent plus d'empire en ce
pays que sur les rives de la Seine? Nous le recon-
noîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à
vous dire en prose, que mon voyage a été plus
heureux que je ne pensois. Nous n'avons eu que deux
heures de pluie jusqu'à Lyon; notre compagnie

étoit gaie & assez plaifante : il y avoit trois Huguenots, un Anglois, deux Italiens, un Confeiller du châtelet, deux Secrétaires du Roi, & deux de fes Mousquetaires ; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas tous les foirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit ; car j'avois fort bien retenu cela de M. Boretreau, & je lui en fuis infiniment obligé : ainfi j'ai toujours été bien couché ; & quand je fuis arrivé à Lyon, je ne me fuis senti non plus fatigué que fi du quartier de fainte Genevieve j'avois été à celui de la rue Galande.

A Lyon je ne fuis resté que deux jours, & je m'embarquai sur le Rhône avec deux Mousquetaires de notre troupe, qui étoient du Pont-Saint-Esprit ; nous nous embarquâmes, il y a huit jours, dans un vaisseau tout neuf & bien couvert, que nous avons retenu exprès avec le meilleur patron du pays : car il n'y a pas trop de sûreté de se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes : néanmoins comme il n'avoit point plu du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avoit perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvoit, sans difficulté,
 Voir ses Naiades toutes nues,
 Et qui, honteuses d'être vues,
 Pour mieux cacher leur nudité,

Cherchoient des places inconnues.

Ces nymphes font de gros rochers ;

Auteurs de mainte sépulture,

Et dont l'effroyable figure

Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, & nous couchâmes à Vienne & à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guere entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrût à Valence, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une fervante un pot-de-chambre, elle mît un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, & ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprete, qu'un Moscovite en auroit besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol & d'italien; & comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres & pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures; comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, & lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes; il m'apporta inconti-

nent trois bottes d'allumettes : jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables mal-entendus; cela iroit à l'infini, si je voulois dire tous les inconvéniens qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays comme moi.

Au reste, pour la situation d'Uzez, vous sçavez qu'elle est sur une montagne fort haute, & cette montagne n'est qu'un rocher continuel : si bien qu'en quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'entourent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant : car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, & je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir ; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis. J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant : & l'on m'a appris depuis qu'il falloit bien des lessives & des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre, & j'appréhendois bien ce changement : mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les fausses, & sans mentir, il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentiroit le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, & vous me pourrez repro-

cher, plus justement qu'on ne faisoit à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile.

Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage, pour ne vous pas ennuyer. Je ne me sçaurois empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avoit dit beaucoup de bien à Paris : mais, sans mentir, on ne m'en avoit encore rien dit au prix de ce qui en est & pour le nombre & pour l'excellence ; il n'y a pas une villageoise, pas une savetiere qui ne disputât de beauté avec les Fouillon & les Menneville. Si le pays de foi avoit un peu de délicatesse, & que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendroit pour un vrai pays de Cythere. Toutes les femmes y sont éclatantes, & s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Et pour ce qui est de leur personne,

Color verus, corpus solidum & succi plenum.

Mais comme c'est la premiere chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage ; aussi bien ce seroit profaner une maison de bénéficié comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matiere. *Domus mea, domus orationis.* C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : soyez aveugle. Si je ne le puis être tout à

fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous ! il faut être régulier avec les réguliers 1), comme j'ai été loup avec vous & avec les autres loups vos comperes. Adiou, fias.

LETTRE VIII.

A M. VITART.

A Uzez, le 15 novembre 1661.

IL y a aujourd'hui huit jours que je partis du Pont-Saint-Esprit & que je vins à Uzez, où je fus reçu de mon oncle avec toutes sortes d'amitiés. Il m'a donné une chambre auprès de lui, & il prétend que je le soulagerai un peu dans le grand nombre de ses affaires; je vous assure qu'il en a beaucoup. Non-seulement il fait toutes celles du diocèse; mais il a même l'administration de tous les revenus du chapitre, jusqu'à ce qu'il ait payé 80 mille livres de dettes où le chapitre s'est engagé. Il s'y entend tout-à-fait, & il n'y a point de D. Côme 2) dans son affaire. Avec

1) Racine étoit chez son oncle, chanoine de Sainte-Genevieve.

2) Moine dont Racine se plaint encore dans la suite, & qui le traversa dans la recherche d'un bénéfice.

tout cet embarras , il a encore celui de faire bâtir. Il est fort fâché de ce que je n'ai point apporté de démissoire ; il m'auroit déjà mené à Avignon pour y prendre la tonsure ; & la raison de cela est que le bénéfice qui viendra à vaquer est à sa nomination. Si vous pouviez me faire avoir un démissoire , vous m'obligeriez infiniment ; il faudra l'envoyer demander à Soissons. Au reste nous ne laisserons pas d'aller à Avignon , car mon oncle veut m'acheter des livres , & il veut que j'étudie. Je ne demande pas mieux , & je vous assure que je n'ai pas encore eu la curiosité de voir la ville d'Uzez , ni quelque personne que ce soit. Il est bien-aîsé que j'apprenne un peu de théologie dans saint Thomas 1) , & j'en suis tombé d'accord fort volontiers. Enfin je m'accorde le plus aisément du monde à tout ce qu'il veut : il me témoigne toutes les tendresses possibles. Il me demande tous les jours mon ode de la paix ; & non-seulement lui , mais tous les chanoines m'en demandent. J'avois négligé d'en apporter des exemplaires : si vous en avez encore , je vous prie d'en faire bien couper les marges & de me les envoyer.

On me fait ici force caresses à cause de mon oncle : il n'y a pas un curé ni un maître d'école qui

1) Un jeune poëte devoit trouver cette lecture bien sèche ; mais Racine n'aimoit que l'étude.

ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne sçau-
rois répondre que par des révérences, car je n'en-
tends pas le françois de ce pays-ci, & on n'y entend
pas le mien; ainsi je tire le pied fort humblement,
& je dis, quand tout est fait, *adiou, sias*. Je suis marri
pourtant de ne les point entendre; car si je continue
à ne leur point répondre, j'aurai bientôt la réputa-
tion d'un incivil, ou d'un homme non lettré. Je suis
perdu si cela est; car en ce pays les civilités sont
encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté
touts les jours de voir des villageois, pieds nuds ou
enfabotés (ce mot doit bien passer, puisque *encapuchonné*
a passé), qui font des révérences comme s'ils
avoient appris à danser toute leur vie: outre cela
ils causent des mieux, & j'espère que l'air du pays
me va raffiner de moitié, car je vous assure qu'on
y est fin & délié. J'ai cru qu'il falloit vous instruire
de tout ce qui se passe ici: une autre fois j'abuserai
moins de votre loisir.



L E T T R E I X.

A M. L E V A S S E U R.

A Ufez, le 24 novembre 1661.

J E ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout au plus si vous avez maintenant reçu ma premiere lettre. Mais je ne vous réponds pas que dans huit jours je ne commence à gronder si je ne reçois point de vos nouvelles. Epargnez-moi donc cette peine, je vous supplie, & épargnez-vous à vous-même de grosses injures que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaife humeur. *Non contemptus amor vires habet.*

J'ai été à Nîmes, & il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des diables à Nevers, & la rue d'Enfer, & tels autres chemins réprouvés; mais la ville est assurément auffi belle & auffi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume; il n'y a point de divertiffements qui ne s'y trouvent.

*Suoni, canti, vestir, giuochi, vivande,
Quanto può cor pensar, può chieder bocca.*

J'allai voir le feu de joie qu'un homme de ma con-

noissance avoit entrepris. Les Jésuites avoient fourni les devises qui ne valoient rien du tout : ôtez tout cela , tout alloit bien. Mais je n'y ai pas pris assez bien garde pour vous en faire le détail : j'étois détourné par d'autres spectacles ; il y avoit tout autour de moi des visages qu'on voyoit à la lueur des fusées ; & dont vous auriez bien eu autant de peine à vous défendre que j'en avois ; il n'y en avoit pas une à qui vous n'eussiez bien voulu dire ce compliment d'un galant du temps de Néron : *ne fastidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere : invenies religiosum , si te adorari permiseris*. Mais pour moi je n'avois garde d'y penser , je ne les regardois pas même en fûreté 1) ; j'étois en la compagnie d'un révérend pere de ce chapitre , qui n'aimoit point fort à rire.

*E parca , più ch' alcun fosse mai stato ,
Di coscienza scrupulosa e schiva.*

Il falloit être sage avec lui , ou du moins le faire. Voilà ce que vous auriez trouvé de beau dans Nîmes ; mais j'y trouvai encore d'autres choses qui me plûrent fort , sur-tout les arènes.

C'est un grand amphithéâtre un peu en ovale ,

1) Plusieurs traits répandus dans ces lettres font voir que Racine étoit , dans sa jeunesse , fort gai , & toujours fort sage.

tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là depuis plus de seize-cents ans sans mortier & par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades, & en dedans ce ne sont autour que de grands sièges où tout le peuple s'asséyoit pour voir les combats des bêtes & des gladiateurs. Mais c'est assez vous parler de Nîmes & de ses raretés, peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne? De vous dire qu'il fait ici le plus beau temps du monde, vous ne vous en mettez guere en peine; de vous dire qu'on doit cette semaine créer des consuls, cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compere cardeur, & le menuisier gaillard avec la robe rouge, comme un président, donner des arrêts & aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

A propos de consuls, il faut que je vous parle d'un échevin de Lyon, qui doit l'emporter sur les plus fameux diseurs de quolibets. Je l'allai voir pour avoir un billet de sortie; car sans billet les chaînes du Rhône ne se levent point. Il me fit des dépêches fort gravement; & après, quittant un peu cette gravité magistrale qu'on doit garder en donnant de telles ordonnances, il me demanda: *Quid novi? Que dit-on de l'affaire d'Angleterre?* Je répondis qu'on

ne sçavoit pas encore à quoi le roi se résoudroit. *A faire la guerre*, dit-il, *car il n'est pas parent du Pere Souffrant*. Je fis bien paroître que je ne l'étois pas non plus ; je lui fis la révérence , & le regardai avec un froid qui montrait bien la rage où j'étois de voir un grand quolibetier impuni. Je n'ai pas voulu en enrager tout seul ; j'ai voulu que vous me tinssiez compagnie , & c'est pourquoi je vous fait part de cette marauderie. Enragez donc , & si vous ne trouvez point de termes assez forts pour faire des imprécations, dites , avec l'emphatiste Brébeuf ,

A qui , Dieux tout - puissants , qui gouvernez la terre ,
A qui réservez - vous les éclats du tonnerre ?

Si vous ne vous hâtez de m'écrire , je vous ferai enrager encore par de semblables nouvelles. Adieu.



L E T T R E X.

A MADemoiselle VITART.

A Usez , le 26 décembre 1661.

JE pensois bien me donner l'honneur de vous écrire il y a huit jours , mais il me fut impossible de le faire ; je ne sçais pas même si j'en pourrai venir à bout aujourd'hui. Vous sçavez , s'il vous plaît , que ce n'est pas à présent une petite affaire pour moi que de vous écrire. Il a été un temps que je le faisois assez exactement , & il ne me falloit pas beaucoup de temps pour faire une lettre assez passable ; mais ce temps-là est passé pour moi ; il me faut suer sang & eau pour faire quelque chose qui mérite de vous l'adresser ; encore sera-ce un grand hasard si j'y réussis. La raison de cela est que je suis un peu plus éloigné de vous que je n'étois lors. Quand je songois seulement que je n'étois qu'à quatorze ou quinze lieues de vous , cela me mettoit en train , & c'étoit bien autre chose quand je vous voyois en personne ; c'étoit alors que les paroles ne me coûtoient rien , & que je causois d'assez bon cœur ; au lieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée ; & quoique je songe assez fortement à vous , je ne

ſçaurois pourtant empêcher qu'il n'y ait cent-cinquante lieues entre vous & votre idée. Ainſi il m'eſt un peu difficile de m'échauffer ; & quand mes lettres feroient aſſez heureuſes pour vous plaire , que me fert cela ? J'aimerois mieux recevoir un foufflet , ou un coup de poing de vous , comme cela m'étoit aſſez ordinaire , qu'un grand merci qui viendrait de ſi loin. Après tout , il vous faut écrire , & il m'en faut revenir là : mais que vous mander ? Sans mentir , je n'en ſçais rien pour le préſent. Faites - moi une grâce , donnez-moi le temps juſqu'au premier ordinaire pour y ſonger ; & je vous promets de faire merveille , j'y travaillerai plutôt jour & nuit ; auffi bien vous avez pluſieurs affaires : vous avez à préparer le logis au Saint-Eſprit 1), qui doit venir dans huit jours à l'hôtel de Luynes ; travaillez donc à le recevoir comme il mérite , & moi je travaillerai à vous écrire comme vous méritez. Comme ce n'eſt pas une petite entrepriſe , vous trouverez bon que je m'y prépare avec un peu de loisir. Ne ſoyez point en colere de ce que j'ai tant tardé à m'acquitter de ce que je vous dois ; c'eſt bien aſſez que je ſois ſi loin de votre préſence , fans me bannir encore de votre eſprit.

1) M. le duc de Chevreuſe.

L E T T R E X I.

A M. L E V A S S E U R.

A Ufez , le 28 décembre 1661.

DIEU merci , voici de vos lettres ; que vous en êtes devenu grand ménager ! j'ai vu que vous étiez libéral , & il ne se paffoit gueres de femaines , lorsque vous étiez à Bourbon , que vous ne m'écriviffiez une fois ou deux , & non-feulement à moi , mais à des gens à qui vous n'aviez prefque jamais parlé , tant les lettres vous coûtoient peu. Maintenant elles font plus clair-femées , & c'est beaucoup d'en recevoir une en deux mois. J'étois très en peine de ce changement , & j'enrageois de voir qu'une fi belle amitié fe fût ainfi évanouie , *en dextra fidesque* ! m'écriois-je. -

E'l cor pien di fofpir' para un Mongibello ;

lorsqu'heureufement votre lettre m'est venu tirer de toutes ces inquiétudes , & m'a appris que la raifon pourquoi vous ne m'écriviez pas , c'est que mes lettres étoient trop belles. Qu'à cela ne tienne , Monsieur , il me fera fort aifé d'y remédier ; & il m'est fi naturel de faire de méchantes lettres , que j'efpere ,

C ij

avec la grâce de Dieu, venir bientôt à bout de n'en faire pas de trop belles. Vous n'aurez pas sujet de vous plaindre à l'avenir, & j'attends dès à-présent des réponses par tous les ordinaires. Mais parlons plus sérieusement, avouez que tout au contraire vous croyez les vôtres trop belles pour être si facilement communiquées à de pauvres provinciaux comme nous. Vous avez raison, sans doute, & c'est ce qui me fâche le plus : car il ne vous est pas aisé, comme à moi, de faire de mauvaises lettres ; & ainsi je suis fort en danger de n'en guères recevoir.

Après tout, si vous sçaviez la manière dont je les reçois, vous verriez qu'elles ne sont pas profanées pour tomber entre mes mains : car, outre que je les reçois avec toute la vénération que méritent les belles choses, c'est qu'elles ne me demeurent pas long-temps, & elles ont le vice dont vous accusez les miennes injustement, qui est de courir les rues : & vous diriez qu'en venant en Languedoc elles se veulent accommoder à l'air du pays ; elles se communiquent à tout le monde, & ne craignent point la médifance : aussi sçavent-elles bien qu'elles en font à couvert ; chacun les veut voir, & on ne les lit pas tant pour apprendre des nouvelles, que pour voir la façon dont vous les sçavez débiter.

Continuez donc, s'il vous plaît, ou plutôt commencez tout de bon à m'écrire, quand ce ne feroit

que par charité. Je suis en danger d'oublier bientôt le peu de françois que je sçais, je le désapprends tous les jours, & je ne parle tantôt plus que le langage de ce pays, qui est aussi peu françois que le bas breton. 1)

*Ipse mihi videor jam didicisse latinè ,
Nam didici geticè , sarmaticèque loqui.*

J'ai cru qu'Ovide vous faisoit pitié quand vous songiez qu'un si galant homme que lui étoit obligé à parler scythe, lorsqu'il étoit relégué parmi ces barbares; cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût si à plaindre que moi. Ovide possédoit si bien toute l'élégance romaine, qu'il ne la pouvoit jamais oublier; & quand il seroit revenu à Rome après un exil de vingt années, il auroit toujours fait taire les plus beaux esprits de la cour d'Auguste: au-lieu que, n'ayant qu'une petite teinture du bon françois, je suis en danger de tout perdre en moins de six mois, & de n'être plus intelligible si je reviens jamais à Paris. Quel plaisir aurez-vous, quand je ferai

1) Ces plaintes, l'exactitude de l'orthographe de ces lettres écrites à la hâte, les coups de crayon qu'on trouve de lui sur les remarques & le Quinte-Curce de Vaugelas, prouvent combien il avoit à cœur de bien posséder la langue françoise.

devenu le plus grand payfan du monde ? Vous ferez bien mieux de m'entretenir un peu dans le langage qu'on parle à Paris : vos lettres me tiendront lieu de livres & d'académie.

Mais à propos d'académie , que le pauvre Péliffon est à plaindre , & que la conciergerie est un méchant poste pour un bel esprit ! Tous les beaux-esprits du monde ne devroient-ils pas faire une solemnelle députation au roi pour demander sa grâce ? Les muses elles-mêmes ne devroient-elles pas se rendre visibles afin de solliciter pour lui ?

*Nec vos , Pierides , nec stirps Latonia , vestro
Docta sacerdoti turba tulistis opem !*

Mais on voit peu de gens que la protection des muses ait fauvés des mains de la justice : il eût mieux valu pour lui qu'il ne se fût jamais mêlé que de belles choses, & la condition de roitelet en laquelle il s'étoit métamorphosé, lui eût été bien plus avantageuse que celle de financier. Cela doit apprendre à M. l'Avocat 1) que le *solide* n'est pas toujours le plus sûr , puisque M. Peliffon ne s'est perdu que pour l'avoir préféré au *creux* ; & sans mentir, quoiqu'il fasse bien *creux* sur le Parnasse , on y est pourtant

1) Racine en veut toujours à ce M. l'Avocat , qui avoit sans cesse à la bouche le mot de *creux*.

plus à son aise que dans la conciergerie ; & il n'y a point de plaisir d'avoir place dans les histoires tragiques, dussent-elles être écrites de la main de M. Péliſſon lui-même.

Je ſalue M. l'Avocat, & je differe de lui écrire afin de laiffer un peu paſſer ce reſte de mauvaſe humeur que ſa maladie lui a laiſſée, & qui lui feroit peut-être maltraiter les lettres que je lui enverrois. Il n'y a point de plaisir d'écrire à des gens qui ſont encore dans les remedes, & c'eſt trop expoſer des lettres. Je ſalue très-humblement toute votre maiſon ;
ipſa ante alias pulcherrima Dido.

Nous ſçavons la naiſſance du dauphin. J'aurois peut-être chanté quelque choſe de nouveau ſur cette matiere ſi j'euffe été à Paris : mais ici je n'ai pu chanter rien que le *te deum*. Mandez-moi, ſ'il vous plaît, qui aura le mieux réuſſi de tous les chantres du Parnaffe ; je ne doute pas qu'ils n'emploient tout le crédit qu'ils ont auprès des muſes pour en recevoir de belles & magnifiques inſpirations. Si elles continuent à vous favorifer, comme elles avoient commencé à Bourbon, faites quelque choſe.

Incipe ; ſi quid habes ; & te fecere poëtam.

Pierides.



LETTRE XII.

A M. VITART.

A Ufez , les 17 & 24 janvier 1662.

LES plus beaux jours que vous donne le printemps ne valent pas ceux que l'hiver nous laisse ici , & jamais le mois de mai ne vous paroît si agréable que l'est pour nous le mois de janvier.

Le soleil est toujours riant ,
 Depuis qu'il part de l'orient
 Pour venir éclairer le monde ,
 Jusqu'à ce que son char soit descendu dans l'onde.

La vapeur des brouillards ne voile point les cieux ;
 Touts les matins un vent officieux
 En écarte toutes les nues ;
 Ainsi nos jours ne sont jamais couverts ;
 Et , dans le plus fort des hivers ,
 Nos campagnes sont revêtues
 De fleurs & d'arbres toujours verds.

Les ruisseaux respectent leurs rives ,
 Et leurs Nayades fugitives ,
 Sans sortir de leur lit natal ,
 Errent paisiblement , & ne sont point captives
 Sous une prison de crystal.

Touts nos oifeaux chantent à l'ordinaire ,
Leurs gosiers n'étant point glacés ,
Et n'étant pas forcés
De se cacher ou de se taire ,
Ils font l'amour en liberté
L'hiver comme l'été.

Enfin , lorsque la nuit a déployé ses voiles ;
La lune , au visage changeant ,
Paroît sur un trône d'argent ,
Et tient cercle avec les étoiles.

Le ciel est toujours clair tant que dure son cours ;
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

J'ai fait une assez longue pause en cet endroit , parce que , lorsque j'écrivois ces vers , il y a huit jours , la chaleur de la poésie m'emporta si loin que je ne m'apperçus pas qu'il étoit trop tard pour porter mes lettres à la poste. Je commence aujourd'hui 24 Janvier ; mais il est arrivé un assez plaisant changement ; car , en relisant mes vers , je reconnois qu'il n'y en a pas un de vrai ; il ne cesse de pleuvoir depuis trois jours , & l'on diroit que le temps a juré de me faire mentir. J'aurois autant sujet de faire une description du mauvais temps , comme j'en ai fait une du beau ; mais j'ai peur que je ne m'engage encore si avant que je ne puisse achever cette lettre que dans huit jours , auquel temps peut-être le ciel se fera remis au beau. Je n'aurois jamais fait : cela

m'apprend que cette maxime est bien vraie, *la vita al fin, il di loda la fera.*

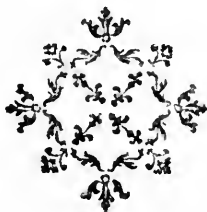
Cette ville est la plus maudite ville du monde. Les habitants ne travaillent à autre chose qu'à se tuer tous tant qu'ils sont, ou à se faire pendre; il y a toujours ici des commissaires; cela est cause que je n'y veux faire aucune connoissance, puisqu'en faisant un ami je m'attirerois cent ennemis; ce n'est pas qu'on ne m'ait pressé plusieurs fois & qu'on ne soit venu me solliciter, moi indigne, de venir dans les compagnies; car on a trouvé mon ode chez une dame 1) de la ville, & on est venu me saluer comme auteur; mais tout cela ne sert de rien; *mens immota manet.* Je n'aurois jamais cru être capable d'une si grande solitude, & vous-même n'aviez jamais tant espéré de ma vertu.

Je passe tout le temps avec mon oncle, avec saint Thomas & Virgile; je fais force extraits de théologie, & quelques-uns de poésie: voilà comme je passe le temps, & je ne m'ennuie pas, sur-tout quand j'ai reçu quelques lettres de vous; elles me servent de compagnie pendant deux jours.

Mon oncle a toutes sortes de bons desseins pour moi: mais il n'en a point encore d'assuré, parce que les affaires du chapitre sont encore incertaines.

1) La Nymphé de la Seine.

J'attends toujours un démissoire. Cependant il m'a fait habiller de noir depuis les pieds jusqu'à la tête ; la mode de ce pays est de porter un drap d'Espagne qui est fort beau , & qui coûte vingt-trois livres , il m'en a fait faire un habit ; j'ai maintenant la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville. Il attend toujours l'occasion de me pourvoir de quelque chose , & ce sera alors que je tâcherai de payer une partie de mes dettes , si je puis , car je ne puis rien faire avant ce temps. Je me remets devant les yeux toutes les importunités que vous avez reçues de moi , j'en rougis à l'heure que je vous parle ; *erubuit puer , salva res est*. Mais mes affaires n'en vont pas mieux ; & cette sentence est bien fausse , si ce n'est que vous vouliez prendre cette rougeur pour reconnoissance de tout ce que je vous dois , dont je me souviendrai toute ma vie.



LETTRE XIII.

A MADemoISELLE VITART.

A Uféz, le 24 Janvier 1662.

CE billet n'est qu'une continuation de promesses & une nouvelle obligation. Je m'étois engagé de vous écrire une lettre raisonnable, & après quinze jours d'intervalle je suis si malheureux que de n'y pouvoir satisfaire encore aujourd'hui, & je suis obligé de remettre à un autre jour. Toutes ces remises ne font pour moi qu'un surcroît de dettes dont il me fera fort difficile de m'acquitter : car vous attendez peut-être de recevoir quelque chose de beau, puisque je prends tant de temps pour m'y préparer; ayez la charité de perdre cette opinion, & de vous attendre plutôt à être fort mal payée, car je vous ai déjà avertie que je suis un très-mauvais payeur. Quand je n'étois pas si loin de vous, je vous payois assez bien, ou du moins je le pouvois faire; car vous me fournissiez assez libéralement de quoi m'acquitter envers vous, j'entends de paroles: vous êtes trop riche, & moi trop pauvre pour vous pouvoir payer d'autre chose. Cela veut dire,

Que j'ai perdu tout mon caquet ,
 Moi qui sçavois fort bien écrire ,
 Et jaser comme un perroquet.

Mais quand je sçaurois encore jaser des mieux , il faut que je me taise à présent ; le messager va partir , & il ne faut pas faire attendre le messager d'une grande ville comme est Uzez. Pardonnez donc , & attendez encore huit jours.

LETTRE XIV.

A LA MÊME.

A Uzez , le 31 Janvier.

QUE votre colere est charmante ;
 Belle & généreuse Amaranthe !
 Qu'il vous sied bien d'être en courroux !

Si les grâces jamais se mettoient en colere ,

Le pourroient-elles faire
 De meilleure grace que vous ?

Je confesse sincèrement
 Que je vous avois offensée ;
 Et cette cruelle pensée
 M'étoit un horrible tourment.

Mais depuis que vous-même en avez pris vengeance ;

Un si glorieux châtiment
 Me paroît une récompense.

Les reproches même sont doux
 Venant d'une bouche si chere :
 Mais si je méritois d'être loué de vous ,
 Et que je fusse un jour capable de vous plaire ,
 Combien ferois-je de jaloux !

Je m'en vais donc faire tout mon possible pour venir à bout d'un si grand dessein ; je serai heureux si vous pouvez vous louer de moi avec autant de justice que vous vous en plaignez : & je ferois de mon côté un fort bel ouvrage , si je sçavois dire vos vertus avec autant d'esprit que vous dites les miennes. Je ne vous accuserai point de me flatter , vous les dites au naïf. Je me figure que vous parlez de même à M. le Vasseur , & que vous sçavez également peindre cet amoureux , admirant le portrait de sa belle.

Je me l'imagine en effet ;
 Tout languissant & tout défait ;
 Qui gémit & soupire aux pieds de cette image.
 Il contemple son beau visage ,
 Il admire ses mains , il adore ses yeux ,
 Il idolâtre tout l'ouvrage.
 Puis , comme si l'Amour le rendoit furieux ,
 Je l'entends s'écrier : que cette image est belle !
 Mais que la belle même est bien plus belle qu'elle !
 Le peintre n'a bien imité
 Que son insensibilité.

J'ai peine à croire que vous ayez assez de puissance

pour rompre ce charme, vous qui étiez accoutumée à le charmer lui-même autrefois, aussi bien que beaucoup d'autres. Possédé comme il l'est de cette idée, il ne faut pas s'étonner s'il a voulu marier M. d'Houy avec une fille hydropique : il n'y pensoit pas, à moins qu'il n'ait voulu marier l'eau avec le vin.

On m'a mandé que ma tante Vitart étoit allée à Chevreuse ; je crois qu'elle ne reposera pas de longtemps, si elle attend que vous vous reposiez toutes. Peut-être qu'autrefois je n'en aurois pas tant dit impunément, mais je suis à couvert des coups ; vous pouvez néanmoins vous adresser à mon lieutenant M. d'Houy, il ne tiendra pas cette qualité à dés-honneur.

Vous m'avez mis en train, comme vous voyez, & vos lettres ont sur moi la force qu'avoit autrefois votre vue : mais je suis obligé de finir plutôt que je ne voudrois, parce que j'ai encore cinq lettres à écrire ; j'espère que vous me donnerez, en vertu de ces cinq lettres, la permission de finir ; & en vertu de la soumission & du respect que j'ai pour vous, la permission de me dire votre passionné ferviteur.

Vous m'excuserez si j'ai plus brouillé de papier à dire de méchantes choses, que vous n'en aviez employé à écrire les plus belles choses du monde.

LETTRE XV.

A M. LE VASSEUR.

A Ufez, le 3 février 1662.

J'AVOUE que ma réponse ne vient que huit jours après votre lettre; mais à quoi bon m'excuser pour un délai de huit jours? Vous ne faites point tant de cérémonies, quand vous avez été deux mois fans songer feulement si je fuis au monde. C'est assez pour vous de dire froidement que vous avez perdu la moitié de votre esprit depuis que je ne fuis plus en votre compagnie; mais à d'autres! il faudroit que j'euffe perdu tout le mien, si je recevois de telles galanteries en paiement. Je fçais ce qui vous occupe fi fort, & ce qui vous fait oublier de pauvres étrangers comme nous. *Amor non talia curat*: oui, c'est cela même qui vous occupe.

Amor che solo i cor' leggiadri inefce.

Et je ne m'étonne pas qu'un cœur fi tendre que le vôtre, & fi difpofé à recevoir les douces imprefions de l'amour, foit enchanté d'une fi belle perfonne.

Socrate

Socrate s'y trouveroit pris,
 Et, malgré sa philosophie,
 Il feroit ce qu'a fait Pâris,
 Et le feroit toute sa vie.

Je n'ai pas peur que vous vous lassiez de voir tant de vers dans une seule lettre. *Te amor nostrî poëtarum amantem reddidit.*

Loin de trouver à redire à votre amour, je vous loue d'un si beau choix, & d'aimer avec tant de discernement, s'il peut y avoir du discernement en amour. Vous êtes bien éloigné de vous ennuyer comme moi, l'amour vous tient bonne compagnie; il ne me fait pas tant d'honneur, quoique j'aie assez besoin de compagnie en ce pays: mais j'aime mieux être seul que d'avoir un hôte si dangereux.

Je suis confiné dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin; le sens commun y est rare, & la fidélité n'y est point du tout; il ne faut qu'un quart-d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme: aussi, quoiqu'on m'ait souvent pressé d'aller en compagnie, je ne me suis point encore produit; il n'y a ici personne pour moi. *Non homo, sed littus, atque aer, & solitudo mera.* Jugez si vos lettres seront bien reçues: mais vous êtes attaché ailleurs.

Il cor preso ivi come pesce à l'hamo:

LETTRE XVI.

A U M Ê M E.

Le 28 mars 1662.

ON ne parle ici que de la merveilleuse conduite du roi, du grand ménage de M. Colbert, & du procès de M. Fouquet : cependant vous ne m'en mandez rien du tout ; mais, pour vous dire le vrai, j'aime encore mieux que vous me mandiez de vos nouvelles particulieres.

J'ai eu tout le loisir de lire l'ode de M. Perrault : aussi l'ai-je relue plusieurs fois, & néanmoins j'ai eu bien de la peine à y reconnoître son style : & je ne croirois pas encore qu'elle fût de lui, si vous ne m'en assuriez. Il m'a semblé que je n'y trouvois point cette facilité naturelle qu'il avoit à s'exprimer ; je n'y ai point vu, ce me semble, aucune trace d'un esprit aussi net que le sien m'a toujours paru, & j'eusse gagé que cette ode avoit été taillée comme à coups de marteau par un homme qui n'avoit jamais fait que de méchants vers. Mais je crois que l'esprit de M. Perrault est toujours le même, & que le sujet seulement lui a manqué : car en effet il y a

long-temps que Cicéron a dit que c'étoit une matière bien stérile que l'éloge d'un enfant en qui l'on ne pouvoit louer que l'espérance, & toutes ces espérances sont tellement vagues qu'elles ne peuvent fournir des pensées solides. Mais je m'oublie ici, & je ne songe pas que je dis cela à un homme qui s'y entend mieux que moi. Si je juge mal, & que mes pensées soient éloignées des vôtres, remettez cela sur la barbarie de ce pays, & sur ma longue absence de Paris, qui, m'ayant séparé de vous, m'a peut-être entièrement privé de la bonne connoissance des choses.

Je vous dirai pourtant encore qu'il y a un endroit où j'ai reconnu M. Perrault; c'est lorsqu'il parle de Josué & qu'il amène là l'écriture sainte. Je lui ai dit une fois qu'il mettoit trop la bible en jeu dans ses poésies; mais il me dit qu'il la lisoit fort, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en insérer quelque passage. Pour moi je crois que la lecture en est fort bonne, mais que la citation convient mieux à un prédicateur qu'à un poète.

Je vous envoie ma pièce 1), dont on approuve le dessein & la conduite. Je n'ose dire qu'elle est

1) C'est la pièce dont il est parlé dans la lettre suivante, & qu'il avoit intitulée *les Bains de Vénus*, pièce très-inconnue, & qu'il a sans doute supprimée dans la suite.

bien, que vous ne me l'avez mandé: écrivez-moi en détail ce que vous jugerez des Grâces, des Amours & de toute la Cour de Vénus qui y est dépeinte. Si vous la montrez, ne m'en dites point l'auteur: mon nom fait tort à tout ce que je fais; mais montrez-moi ce que c'est qu'un ami ¹), en me découvrant tout votre cœur.

LETTRE XVII.

A U M Ê M E.

Le 30 avril.

J E ne vous demandois pas des louanges, quand je vous ai envoyé le petit ouvrage *des Bains de Vénus*, mais je vous demandois votre sentiment; cependant vous vous êtes contenté de dire, comme ce flatteur d'Horace, *pulchrè, benè, rectè*: & Horace dit fort bien qu'on loue ainsi les méchants ouvrages, parce qu'il y a tant de choses à reprendre, qu'on aime mieux tout louer que d'examiner. Vous m'avez traité de la forte, & vous me louez comme

¹) On voit avec quelle ardeur il fouhaite un critique sincere de ses ouvrages; il le trouva bientôt en faisant connoissance avec Boileau.

un vrai demi-auteur, qui a plus de mauvais endroits que de bons. Soyez un peu plus équitable, ou plutôt ne foyez pas si paresseux : vous avez peur de tirer une lettre en longueur.

Vous me soupçonnez d'amour : croyez que, si j'avois reçu quelque blessure en ce pays, je vous la découvrerois naïvement, & je ne pourrois pas même m'en empêcher. Vous sçavez que les blessures du cœur demandent toujours quelque confident à qui l'on puisse s'en plaindre, & si j'en avois une de cette nature, je ne m'en plaindrois jamais qu'à vous ; mais, Dieu merci, je suis libre encore 1), & si je quittois ce pays, je reporterois mon cœur aussi sain & aussi entier que je l'ai apporté : je vous dirai pourtant une assez plaisante rencontre à ce sujet.

Il y a ici une demoiselle fort bien faite & d'une taille fort avantageuse ; elle passe pour une des plus sages, & je connois beaucoup de jeunes-gens qui soupirent pour elle du fond de leur cœur. Je ne l'avois jamais vue que de cinq ou six pas, & je l'avois toujours trouvée fort belle ; son teint me paroissoit vif & éclatant, les yeux grands & d'un beau noir. J'en avois toujours quelque idée assez

1) C'est ce qu'il a pu toujours dire, malgré la vivacité de son caractère ; l'amour de l'étude l'a sauvé des dangers.

tendre & assez approchante d'une inclination ; mais je ne la voyois qu'à l'église, car je suis très-solitaire. Enfin je voulus voir si je n'étois point trompé dans l'idée que j'avois d'elle, & j'en trouvai une occasion fort honnête. Je m'approchai d'elle & lui parlai ; je n'avois d'autre dessein que de voir quelle réponse elle me feroit ; elle me répondit d'un air fort doux & fort obligeant : mais en l'envifageant je fus fort interdit ; je remarquai sur son visage des taches comme si elle relevoit de maladie, & cela changea bien mes idées ; je fus bien aise de cette rencontre, qui servit du moins à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude ; car je m'étudie maintenant à vivre un peu plus raisonnablement 1), & à ne me pas laisser emporter à toutes sortes d'objets. Je commence mon noviciat : cependant je vois que je n'ai plus à prétendre ici que quelque chapelle de vingt ou vingt-cinq écus ; voyez si cela vaut la peine que je prends ; néanmoins je suis résolu de mener toujours le même train de vie, & d'y demeurer jusqu'à ce qu'on me retire pour quelque meilleure espérance. Je gagnerai cela, du moins, que

1) Ce qu'il dit ici, & ce qui suit fait voir que, quoique fort jeune, il pensoit solidement, connoissoit le danger des passions, l'avantage de l'étude, & la nécessité d'apprendre à se contraindre.

j'étudierai davantage, & que j'apprendrai à me contraindre ; ce que je ne sçavois point du tout.

Je ne sçais si mon malheur nuira encore à la négociation qu'on entreprend pour le bénéfice d'Ouchies ; il semble que je gâte les affaires où je suis intéressé. Quoi qu'il en soit, croyez que, si l'on me procure quelque chose, *urbem quam statuo vestra est.*

LETTRE XVIII.

A MADEMOISELLE VITART.

Le 15 mai 1662.

JE suis donc tout à fait disgracié auprès de vous ; depuis plus de trois mois vous n'avez pas donné la moindre marque que vous me connoissiez seulement. Pour quelle raison votre bonne volonté s'est-elle si-tôt éteinte ? Je fondois ma plus grande consolation sur les lettres que je pourrois recevoir quelquefois de vous, & une seule par mois auroit suffi pour me tenir dans la meilleure humeur du monde, & dans cette belle humeur je vous aurois écrit mille belles choses, les vers ne m'auroient rien coûté, & vos lettres m'auroient inspiré un génie extraordinaire ; c'est pourquoi, si je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à vous-même. On dit que

D iv.

vous allez passer les fêtes à la campagne avec bonne compagnie : je ne m'attends pas à les passer si à mon aise.

J'irai parmi les oliviers ;
Les chênes verts & les figuiers ;
Chercher quelque remède à mon inquiétude :
Je chercherai la solitude ,
Et ne pouvant être avec vous ,
Les lieux les plus affreux me seront les plus doux.

Excusez si je ne vous écris pas davantage : en l'état où je suis je ne sçaurois vous écrire que pour me plaindre, & c'est un sujet qui ne vous plairoit pas. Donnez-moi lieu de vous remercier, & je m'entendrai plus volontiers sur cette matière : aussi bien je ne vous demande pas des choses trop déraisonnables, ce me semble, en vous priant d'écrire une ou deux lignes par charité. Vous écrivez si bien & si facilement quand vous voulez ! Tout iroit bien pour moi, si vous me vouliez autant de bien que vous m'en pourriez faire ; comme, au contraire, je ne puis vous témoigner le respect que j'ai pour vous autant que je le voudrois bien.



L E T T R E X I X.

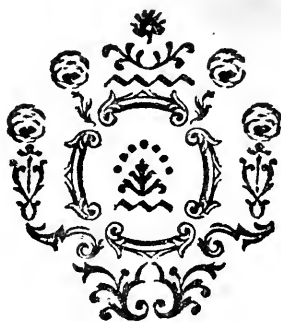
A M. L E V A S S E U R.

A Ufez , le 16 mai 1662.

Q U O I Q U E je me plaife beaucoup à caufer avec vous, je ne le puis faire néanmoins fort au long ; car j'ai eu cette après-dînée une vifite d'un jeune-homme de cette ville fort bien fait, mais pañionné-ment amoureux. Vous fçaurez qu'en ce pays-ci on ne voit guères d'amours médiocres ; toutes les pañions y font démeñurées ; & les efprits de cette ville ¹), qui font affez légers en d'autres chofes, s'engagent plus fortement dans leurs inclinations qu'en aucun autre pays du monde. Cependant, excepté trois ou quatre perfonnes qui font belles, on n'y voit prefque que des beautés fort communes. La fiene eft des premières ; il m'en eft venu parler fort au long, & m'a montré des lettres, des difcours, & même des vers, fans quoi ils croient que

¹) On ne doit attribuer la maniere peu avantageufe dont il parle, dans ces lettres, de la ville d'Ufez, qu'à la vivacité d'un jeune-homme qui s'ennuyoit dans un lieu fi éloigné de Paris.

l'amour ne sçauroit aller. Cependant j'aimerois mieux faire l'amour en bonne prose que de le faire en méchants vers ; mais ils ne peuvent s'y résoudre, & ils veulent être poètes à quelque prix que ce soit. Pour mon malheur ils croient que j'en suis un, & ils me font juge de tous leurs ouvrages. Vous pouvez croire que je n'ai pas peu à souffrir ; car le moyen d'avoir les oreilles battues de tant de mauvaises choses, & d'être obligé de dire qu'elles sont bonnes ? J'ai un peu appris à me contraindre & à faire beaucoup de révérences & de compliments à la mode de ce pays-ci. Adieu, mon cher ami ; & , comme dit l'Espagnol, *antès muerto que mudado.*



L E T T R E X X.

A M. V I T A R T.

A Uzez, le 16 mai 1662.

J E ne vous renouvelle point les protestations d'être honnête - homme & très-reconnoissant, vous avez assez de bonté pour n'en point douter; je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'envoyer un démissoire: je ne l'aurois jamais eu, si je ne l'eusse reçu que de D. Côme: ses misérables lettres font perdre toute espérance à mon oncle.

J'écrirai à ma tante la religieuse, puisque vous le voulez: si je ne l'ai point encore fait, vous devez m'excuser, & elle aussi; car que puis-je lui mander? C'est bien assez de faire l'hypocrite, sans le faire encore par lettres, où il ne faut parler que de dévotion, & ne faire autre chose que de se recommander aux prières. Ce n'est pas que je n'en aie bon besoin 1); mais je voudrais qu'on en fît pour

1) On voit un jeune-homme un peu éloigné de la dévotion, mais dont le cœur n'est pas gâté. Il sent bien qu'il a tort, & c'est pour cela qu'il a de la répugnance à écrire à sa tante de Port-Royal.

moi, fans être obligé d'en tant demander. Si Dieu veut que je fois prier, j'en ferai pour les autres autant qu'on en aura fait pour moi.

On tâche ici de me débaucher pour me mener en compagnie. Quoique je n'aime pas à refuser, je me tiens pourtant sur la négative, & je ne fors point; je m'en console avec mes livres: comme on sçait que je m'y plais, on m'en apporte tous les jours de grecs, d'espagnols & de toutes les langues. Pour la composition, je ne puis m'y mettre. *Aut libris me delecto, quorum habeo festivam copiam; aut de te cogito. A scribendo prorsus abhorret animus.* Cicéron mandoit cela à Atticus; mais j'ai une raison particuliere de ne point composer; je suis trop embarrassé du mauvais succès de mes affaires, & cette inquiétude seche toutes les pensées de vers.



LETTRE XXI.

A U M Ê M E.

Le 30 mai.

MON oncle, qui veut traiter son évêque dans un grand appareil, est allé à Avignon pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici, & il m'a laissé la charge de pourvoir cependant à toutes choses. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez, & je sçais quelque chose de plus que manger ma soupe, puisque je la sçais faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier, au second & au troisieme service, les entremêts qu'il y faut mêler, & encore quelque chose de plus; car nous prétendons faire un festin à quatre services, sans compter le dessert. J'ai la tête si remplie de toutes ces belles choses; que je vous en pourrois faire un long entretien; mais c'est une matiere trop creuse sur le papier, outre que n'étant pas bien confirmé dans cette science, je pourrois bien faire quelques pas de clerc, si j'en parlois encore long-temps.

Je vous prie de m'envoyer les Lettres Provinciales. Nos moines sont des fots ignorants, qui n'étudient point du tout; aussi je ne les vois jamais,

& j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moines, que je ne pourrai pas bien dissimuler. Pour mon oncle, il est fort sage, fort habile homme, peu moine & grand théologien. On parle beaucoup d'un évêque qui est adoré dans cette province : M. le prince de Conti ¹⁾ va faire ses pâques chez lui.

Je vous dirai une petite histoire assez étrange. Une jeune fille d'Uzez, qui logeoit assez près de chez nous, s'empoisonna hier elle-même avec de l'arsenic, pour se venger de son pere qui l'avoit querellée trop rudement : du reste elle étoit très-sage. Telle est l'humeur des gens de ce pays-ci; ils portent les passions jusqu'au dernier excès.

Je suis fort serviteur de la belle Manon ;
 Et de la petite Nanon ;
 Car je crois que c'est -là le nom
 Dont on nomma votre seconde :
 Et je salue aussi ce beau petit mignon
 Qui doit bientôt venir au monde.

1) Il étoit gouverneur du Languedoc.



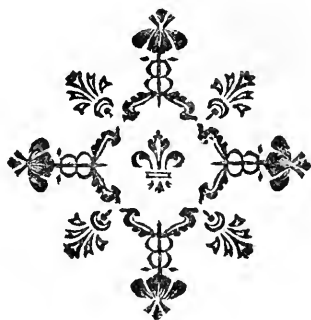
LETTRE XXII.

A U M É M E.

Le 6 juin.

MON oncle est encore malade ; ce qui me touche sensiblement, car je vois que ses maladies ne viennent que d'inquiétude & d'accablement : il a mille affaires, toutes embarrassantes ; il a payé plus de trente-mille livres de dettes, & il en découvre tous les jours de nouvelles ; vous diriez que nos moines avoient pris plaisir à se ruiner. Quoique mon oncle se tue pour eux, il reconnoît de plus en plus leur mauvaise volonté, & avec cela il faut qu'il dissimule tout. M. d'Uzez témoigne toute sorte de confiance en lui ; mais il n'en attend rien : cet évêque a des gens affamés à qui il donne tout. Mon oncle est si lassé de tant d'embarras, qu'il me pressa hier de recevoir son bénéfice par résignation. Cela me fit trembler, voyant l'état où sont les affaires, & je sçus si bien lui représenter ce que c'étoit que de s'engager dans des procès, & au bout du compte demeurer moine sans titre & sans liberté, que lui-même est le premier à m'en détourner, outre que je n'ai pas l'âge, parce qu'il faut être prêtre : car

quoiqu'une dispense soit aisée, ce seroit nouvelle matiere de procès; enfin il en vient jusques-là qu'il voudroit trouver un bénéficié séculier qui voulût de son bénéfice, à condition de me résigner celui qu'il auroit. Il est résolu de me mener à Avignon, pour me faire tonsurer, afin qu'en tout cas, s'il vient quelque chapelle, il la puisse impétrer. S'il venoit à vaquer quelque chose dans votre district, souvenez-vous de moi. Je crois qu'on n'en murmurera pas à Port-Royal, puisqu'on voit bien que je suis ici dévoué à l'église. Excusez si je vous importune, mais vous y êtes accoutumé.



L E T T R E X X I I I .

A U M Ê M E .

Le 13 juin.

J'ÉCRIVIS la semaine passée à D. Côme , pour le disposer à nous abandonner le bénéfice ; il répond qu'il est à sa bienséance : il feroit à ma bienséance autant qu'à la sienne. La méchante condition que d'avoir affaire à D. Côme ! je crois que cet homme-là est né pour ruiner toutes mes affaires.

On fait ici la moisson : on voit un tas de moissonneurs, rôtis du soleil , qui travaillent comme des démons ; & quand ils sont hors d'haleine , ils se jettent à terre au soleil même , dorment un moment , & se relevent aussi-tôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres : je ne pourrois être un moment dehors sans mourir : l'air est aussi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever , je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales , qui ne font que chanter de tous côtés , mais d'un chant le plus perçant & le plus importun du monde. Si j'avois autant d'autorité sur elles qu'en avoit le bon saint François , je ne leur dirois pas comme lui : *chantez , ma sœur la cigale* ; mais je les prierois bien fort de s'en-aller

faire un tour jusqu'à la Ferté-Milon , si vous y êtes encore , pour vous faire part d'une si belle harmonie.

Notre évêque a toujours son projet de réforme : mais il appréhende d'aliéner les esprits de la province ; il se voit déjà désert , ce qui le fâche ; il reconnoît bien qu'on ne fait la cour dans ce pays-ci qu'à ceux dont on attend du bien. S'il établit une fois la réforme , il sera abandonné même de ses valets. On lui impute qu'il aime à dominer , & qu'il aime mieux avoir dans son église des moines dont il prétend disposer , quoique peut-être il se trompe , que des chanoines séculiers qui le portent un peu plus haut. Les politiques , en ces fortes d'affaires , disent que les particuliers sont plus maniables qu'une communauté , & que les moines n'ont pas toute déférence pour les évêques.



LETTRE XXIV.

A M. LE VASSEUR.

A Ufez, le 4 juillet 1662.

QUE vous tenez bien votre gravité espagnole ! Il paroît bien qu'en apprenant cette langue , vous avez pris un peu de l'humeur de la nation. Vous n'allez plus qu'à pas comptés ; & vous écrivez une lettre en trois mois. Je ne vous ferai pas davantage de reproches , quoique j'eusse bien résolu ce matin de vous en faire. J'avois étudié tout ce qu'il y a de plus rude & de plus injurieux dans les cinq langues que vous aimez , mais votre lettre est arrivée à midi , & m'a fait perdre la moitié de ma colere. N'êtes-vous pas fort plaisant avec vos cinq langues ? Vous voudriez justement que mes lettres fussent des calepins , & encore des lettres galantes , pour amuser vos dames. Ne croyez pas que ma bibliotheque soit fort grosse : le nombre de mes livres est très-borné , encore ne sont-ce pas des livres à compter fleurettes : ce sont des sommes de théologie latine , des méditations espagnoles , des histoires italiennes , des peres grecs , & pas un françois ; voyez où je trouverois quelque chose d'agréable à vos belles.

Entretenez toujours Mademoiselle Vitart dans l'humeur de recevoir mes lettres; je crains bien qu'elle ne s'ennuie, *porque mi razones no deven ser manjar por tan subtil entendimiento como el sujo.*

M. de la Fontaine m'a écrit, & me mande force nouvelles de poésie, & sur-tout de pieces de théâtre. Je m'étonne que vous ne m'en disiez pas un mot: il m'exhorte à faire des vers, je lui en envoie aujourd'hui; mandez-moi ce que vous en pensez, & ne me payez pas d'exclamations; autrement je n'enverrai jamais rien. Faites des vers vous-même, & vous verrez si je ne vous manderai pas au long tout ce que j'en pourrai dire. Envoyez mes *bains de Vénus* à M. de la Fontaine.

Mes affaires n'avancent point, ce qui me désespere. Je cherche quelque sujet de théâtre, & je serois assez disposé à y travailler; mais j'ai trop de sujets d'être mélancolique, & il faut avoir l'esprit plus libre que je ne l'ai: aussi-bien je n'aurois pas ici une personne comme vous pour me secourir. Et s'il faut un passage latin pour vous mieux exprimer cela, je n'en scaurois trouver un plus propre que celui-ci: *Nihil mihi nunc scito tam deesse quàm hominem eum, quicum omnia quæ me ad aliqua afficiunt, unà communicem, qui me amet, qui sapiat, quicum ego colloquar, nihil fingam, nihil dissimulem, nihil obtegam, &c.* Quand Cicéron eût été à Uzez, & que vous eussiez

été à la place d'Atticus, eût-il pu parler autrement ?

Je vous dirai, pour finir par l'endroit de votre lettre qui m'a le plus satisfait, que j'ai pris une part véritable à la paix de votre famille, & je vous assure que, quand je serois réconcilié avec mon propre pere, si j'en avois encore un, je n'aurois pas été plus aise qu'en apprenant que vous étiez remis parfaitement avec le vôtre, parce que je suis persuadé que vous vous en estimez parfaitement heureux. Adieu.

LETTRE XXV.

A M. VITART.

A Uzez, le 9 juillet 1662.

VOTRE lettre m'a fait un grand bien, & je passerois assez doucement mon temps si j'en recevois souvent de pareilles. Je ne sçache rien qui me puisse mieux consoler de mon éloignement de Paris; je m'imagine même être au milieu du Parnasse, tant vous me décrivez agréablement tout ce qui s'y passe de plus mémorable; mais je m'en trouve fort éloigné, & c'est se mocquer de moi que de me porter, comme vous faites, à y retourner; je n'y ai pas fait assez de voyages pour en retenir le chemin, & ne m'en souvenant plus, qui pourroit m'y remettre

en ce pays-ci ? J'aurois beau invoquer les mufes ; elles font trop loin pour m'entendre , elles font toujours occupées auprès de vous autres Messieurs de Paris ; il arrive rarement qu'elles viennent dans les provinces : on dit même qu'elles ont fait ferment de n'y plus revenir depuis l'insolence de Pyrénée. Vous vous souvenez de cette histoire.

C'étoit un fameux homicide ;
Il avoit conquis la Phocide ,
Et faisoit des courses , dit-on ,
Jusques aux pieds de l'Hélicon.

Un jour , les neuf sçavantes Sœurs ,
Assez près de cette montagne ,
S'amufant à cueillir des fleurs ,
Se promenoient dans la campagne.

Tout d'un coup le ciel se couvrit ;
Un épais nuage s'ouvrit ,
Il plut à grands flots , & l'orage
Les mit en mauvais équipage.

Le barbare assez près de-là
Avoit établi sa demeure ;
Il les vit , & les appela.

.....

Vous sçavez la fuite , vous sçavez que ce malheureux Pyrenée voulut faire violence aux mufes , & que , pour les en garantir , les dieux leur donnerent des aîles , & elles revolerent aussi-tôt vers le Parnasse.

Lorsqu'elles furent de retour ,
 Considérant le mauvais tour
 Que leur avoit joué cet infidele prince ,
 Elles firent serment que jamais en province
 Elles ne feroient leur séjour.

En effet , se trouvant des ailes sur le dos ;
 Elles jugerent à propos
 De s'en aller à la même heure
 Où Pallas faisoit sa demeure.

Elles y demeurent long-temps ;
 Mais lorsque les Romains devinrent éclatants ,
 Et qu'ils eurent conquis Athenes ,
 Les muses se firent Romaines.

Enfin , par l'ordre du Destin ,
 Quand Rome alloit en décadence ,
 Les muses au pays latin
 Ne firent plus leur résidence.

Paris , le siège des Amours ,
 Devint aussi celui des filles de Mémoire ;
 Et l'on a grand sujet de croire
 Qu'elles y resteront toujours.

Quand je parle de Paris , j'y comprends les beaux
 pays d'alentour ; car elles en sortent de temps en
 temps pour prendre l'air de la campagne.

Tantôt Fontainebleau les voit
 Le long de ses belles cascades :
 Tantôt Vincennes les reçoit
 Au milieu de ses palissades.

Elles vont souvent sur les eaux,
 Ou de la Marne, ou de la Seine ;
 Elles étoient toujours à Veaux,
 Et ne l'ont pas quitté sans peine.

Ne croyez pas pour cela que les provinces manquent de poètes : elles en ont en abondance ; mais que ces muses sont différentes des autres ! Il est vrai qu'elles leur sont égales en nombre , & se vantent d'être presque aussi anciennes ; au moins sont-elles depuis long-temps en possession des provinces. Vous êtes en peine de sçavoir qui elles sont : souvenez-vous des neuf filles de Piérus ; leur histoire est connue au Parnasse , d'autant que les muses prirent leurs noms après les avoir vaincues , comme les Romains prenoient les noms des pays qu'ils avoient conquis. Les filles de Piérus furent changées en pies.

Ces oiseaux , plus importuns
 Mille fois que les chouettes ,
 Sont cause que les poètes
 Sont devenus si communs.

Vous sçavez que toutes pies
 Dérobent fort volontiers :
 Celles-ci , comme harpies ,
 Pillent les livres entiers.

On dit même qu'à Paris
 Ces fausses muses font rage ;

Et que force beaux - esprits
Se font à leur badinage.

Lorsqu'elles font attrappées ;
Les aîles leur font coupées ,
Et leurs larcins confisqués ;
Et , pour finir cette histoire ,
Tels oiseaux font relégués
De - là les rives de Loire.

C'est où Furetiere relegue leur général Galimathias ;
& il est bien juste qu'elles lui tiennent compagnie ;
mais je ne songe pas que vous me condamnerez
peut-être à y demeurer comme elles. En effet , j'ai
bien peur que ceci n'approche fort de leur style ,
& que vous n'y reconnoissiez plutôt le caquet im-
portun des pies , que l'agréable facilité des muses.
Renvoyez - moi cette bagatelle des *Bains de Vénus* ,
& me mandez ce qu'en pense votre académie de
Château - Thierry , sur-tout Mademoiselle de la Fon-
taine : je ne lui demande aucune grâce pour mes
vers ; qu'elle les traite rigoureusement ; mais qu'elle
me fasse au moins la grâce d'agréer mes respects.



LETTRE XXVI.

A U M Ê M E.

A Ufez, le 25 juillet 1662.

VOTRE dernière lettre m'a extrêmement consolé, voyant que vous preniez quelque part à l'affliction où j'étois de la trahison de D. Côme. Je ne lui écrirai plus de ma vie, & je ne parlerai plus à mon oncle de réſignation, parce que j'ai peur qu'il ne me croye intéreſſé. Cependant il doit bien s'imaginer que je ne ſuis pas venu de ſi loin pour ne rien gagner. Je lui ai juſqu'ici tant témoigné de ſoumiſſion & d'ouverture de cœur, qu'il a cru que je voudrois vivre avec lui long-temps de la forte, ſans aucune intention ſur ſon bénéfice : je voudrois bien qu'il eût toujours cette bonne opinion de moi. Il n'y a rien à faire auprès de M. l'évêque ; il donne à ſes gens le peu de bénéfices qui vaquent ici.

Je ſuis fort allarmé de votre refroidiſſement avec le pauvre abbé le Vaſſeur ; cela m'affligeroit au dernier point, ſi je ne ſçavois que votre amitié eſt trop forte pour être ſi long-temps refroidie, & que vous êtes trop généreux l'un & l'autre pour ne pas paſſer par-deſſus de petites choſes qui peuvent avoir

causé cette mésintelligence. Je souhaite que cet accord se fasse au plutôt : ayez la bonté de m'en mander aussi-tôt la nouvelle, car je mourrois de déplaisir si vous rompiez tout à fait, & je pourrois bien dire comme Chimene ;

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Mais vous n'en viendrez pas jusqu'à cette extrémité ; vous êtes trop pacifiques tous deux.

J'ai peine à croire que Mademoiselle Vitart ait la moindre curiosité de voir quelque chose de moi, puisqu'elle ne m'en a rien témoigné ; vous sçavez bien vous-même que les meilleurs esprits se trouveroient embarrassés, s'il leur falloit toujours écrire sans recevoir de réponse. Écrivez-moi souvent, vos lettres me donnent courage, & m'aident à pousser le temps par l'épaule, comme on dit dans ce pays-ci.

M. le prince de Conti est à trois lieues de cette ville, & se fait furieusement craindre dans la province ; il fait rechercher les vieux crimes, qui sont en fort grand nombre ; il a fait emprisonner plusieurs gentilshommes, & en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de comédiens s'étoit venu établir dans une petite ville proche d'ici ; il les a chassés, & ils ont repassé le Rhône. Les gens du Languedoc ne sont pas accoutumés à pareille réforme ; il faut pourtant plier.

Je ne ſçaurois écrire à d'autres qu'à vous aujourd'hui, j'ai l'eſprit embarrasſé, je ne ſuis en état que de parler procès, ce qui ſcandaliferoit ceux à qui j'ai coutume d'écrire. Tout le monde n'a pas la patience que vous avez, pour ſouffrir mes folies; outre que mon oncle eſt au lit, & que je ſuis fort affidu auprès de lui: il eſt tout à fait bon, & je crois que c'eſt le ſeul de ſa communauté qui ait l'âme tendre & généreuſe. Je ſouhaite qu'il faſſe quelque choſe pour moi: je puis cependant vous proteſter que je ne ſuis pas ardent pour les bénéfices; je n'en ſouhaite que pour vous payer quelque méchante partie de tout ce que je vous dois. Je meurs d'envie de voir vos deux infantes.

Un gentilhomme, voiſin de cette ville, annonçoit avec tant de confiance que l'enfant dont ſa femme devoit accoucher ſeroit quelque choſe de grand, que je m'attendois à voir naître dans le château quelque géant; & il n'eſt venu qu'une fille. Ce n'eſt pas qu'une fille ſoit peu de choſe, mais le pere parloit bien plus haut; cela lui apprend à ſ'humilier. J'ai ouï dire à un prédicateur que Dieu changeroit plutôt un garçon en fille avant qu'il fût né, que de ne point humilier un homme qui ſ'en fait accroire. Ce n'eſt pas qu'il y ait du miracle dans l'affaire de ce gentilhomme, & je crois fort bonnement qu'il n'a eu que ce qu'il a fait. Adieu.

LETTRE XXVII.

A M. LE VASSEUR.

A Paris.

LA *Renommée* 1) a été assez heureuse ; M. le comte de Saint-Aignan la trouve fort belle : il a demandé mes autres ouvrages, & m'a demandé moi-même ; je le dois aller saluer demain. Je ne l'ai pas trouvé au lever du roi, mais j'y ai trouvé Moliere, à qui le roi a donné assez de louanges, & j'en ai été bien-aïse pour lui ; il a été bien-aïse aussi que j'y fusse présent.

Les Suisses iront dimanche à Notre-Dame, & le roi a demandé la comédie pour eux à Moliere : sur quoi M. le Duc a dit qu'il suffiroit de leur donner *Gros-René* bien enfariné, parce qu'ils n'entendoient point le françois.

Adieu : vous voyez que je suis à demi courtisan :

1) Dans ce billet écrit de Paris, Racine parle de son ode intitulée *la Renommée aux Muses* ; il paroît qu'il avoit déjà des protecteurs, & qu'il étoit connu à la cour. Il se préparoit à faire jouer *les Freres Ennemis*, qu'il avoit composés en Languedoc.

mais c'est, à mon gré, un métier assez ennuyeux :

Pour ce qui regarde les *Freres* 1), ils sont avancés ; le quatrième acte étoit fait ; mais je ne goûtois point toutes ces épées tirées ; ainsi il a fallu les faire rengâner, & pour cela ôter plus de deux-cents vers ; ce qui n'est pas aisé.

LETTRE XXVIII.

A U M Ê M E.

De Paris.

NE vous attendez pas à apprendre de moi aucune nouvelle ; car quoique j'aie vu tout ce qui s'est passé à Notre-Dame avec les Suisses, je n'ose pas usurper sur le gazetier l'honneur de vous en faire le récit.

J'ai tantôt achevé ce que vous sçavez, & j'espère que j'aurai fait dimanche ou lundi ; j'y ai mis des stances qui me satisfont assez ; en voici la première je n'ai point de meilleure chose à vous écrire.

Cruelle ambition, dont la noire malice

Conduit tant de monde au trépas,

Et qui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas ;

[1) Racine parle de la tragédie des *Freres Ennemis*,

Ne nous ouvres qu'un précipice ;

Que tu causes d'égarements !

Qu'en d'étranges malheurs tu plonges les amants !

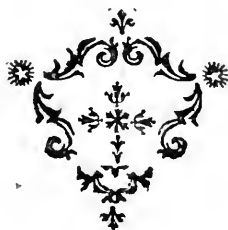
Que leurs chûtes sont déplorables !

Mais que tu fais périr d'innocents avec eux !

Et que tu fais de misérables

En faisant un ambitieux !

C'est un lieu commun qui vient bien à mon sujet ;
ne le montrez pas. Adieu , je souhaite que ma stance
vous tienne lieu d'une bonne lettre. Montfleuri a
fait une requête contre Moliere, & l'a présentée au
roi : il accuse Moliere d'avoir épousé sa propre fille ;
mais Montfleury n'est point écouté à la cour.



L E T T R E X X I X.

A U M Ê M E.

De Paris.

J E n'ai pas grandes nouvelles à vous mander : je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquieme acte. Il est achevé; j'en ai changé toutes les stances avec quelque regret. On m'a dit que ma princesse n'étoit pas en situation de s'étendre sur des lieux communs; j'ai donc tout réduit à trois stances, & j'ai ôté celle de l'ambition, qui me servira peut-être ailleurs.

On annonça hier *la Thébàide* à l'hôtel; mais on ne la promet qu'après trois autres pieces.

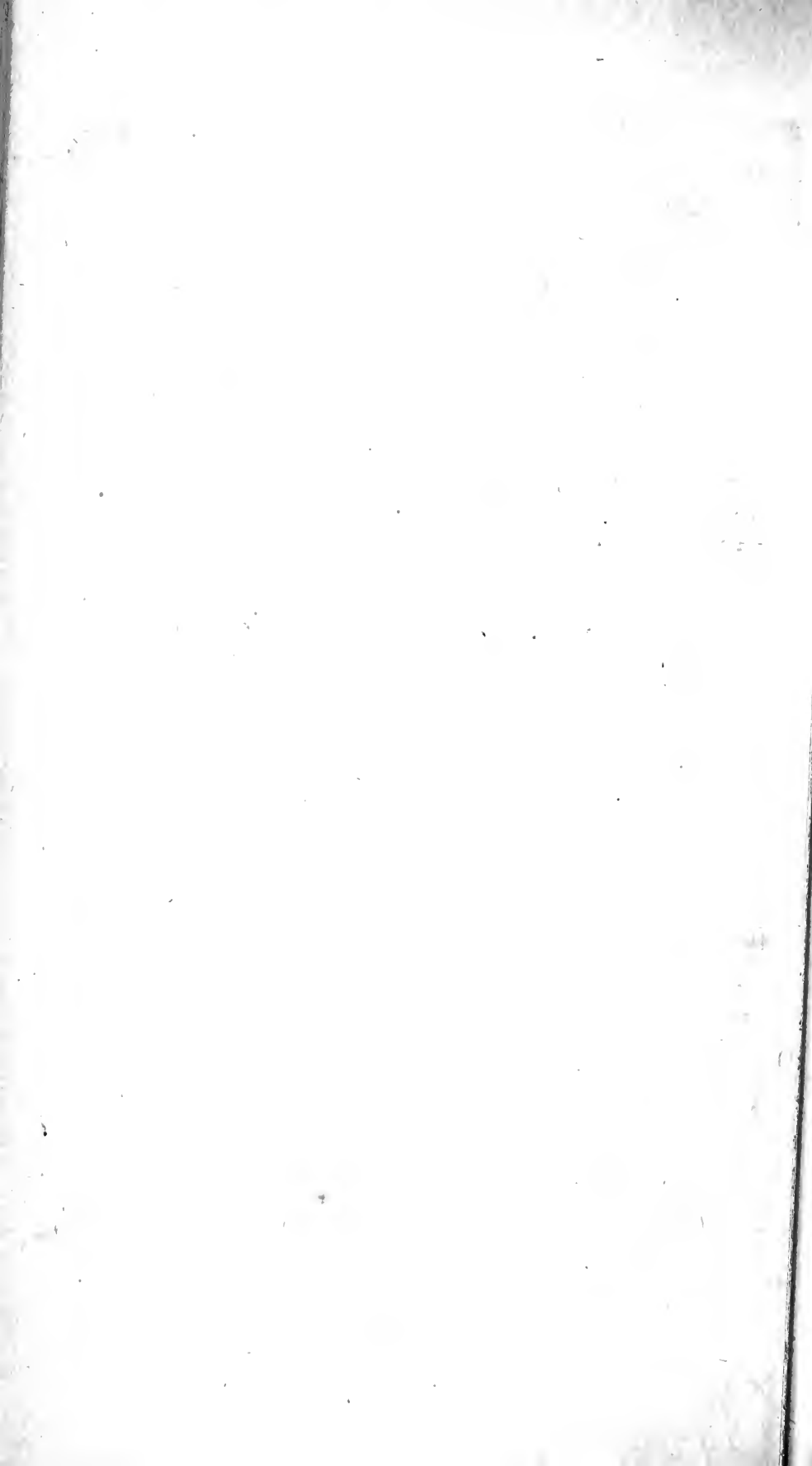
Je viens de parcourir votre belle & grande lettre, où j'ai trouvé des difficultés qui m'ont arrêté. Je suis pourtant fort obligé à l'auteur des remarques, & je l'estime infiniment. Je ne sçais s'il ne me sera point permis quelque jour de le connoître. Adieu, Monsieur.



LETTRES
DE RACINE
ET DE BOILEAU.

Tome VIII.

F.





LETTRES
DE RACINE
ET DE BOILEAU.

LETTRE I.

A RACINE.

A Bourbon, le 21 juillet.

J'AI été saigné, purgé, &c. il ne me manque plus aucune des formalités prétendues nécessaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui m'a fait, à ce qu'on dit, tous les biens du monde, car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en foiblesse, & m'a mis en tel état qu'à peine je puis me soutenir. C'est demain que je dois commencer le grand chef-d'œuvre, je veux dire que demain je dois commencer à prendre des eaux. M. Bourdier,

Fij

mon médecin, me remplit toujours de grandes espérances ; il n'est pas de l'avis de M. Fagon pour le bain, & cite même des exemples de gens qui, loin de recouvrer la voix par ce remède, l'ont perdue pour s'être baignés : du reste on ne peut pas faire plus d'estime de M. Fagon qu'il en fait, & il le regarde comme l'Esculape de ce temps. J'ai fait connoissance avec deux ou trois malades qui valent bien des gens en santé. Ce ne fera pas une petite affaire pour moi que la prise des eaux, qui sont, dit-on, fort endormantes, & avec lesquelles néanmoins il faut absolument s'empêcher de dormir : ce fera un noviciat terrible ; mais que ne fait-on pas pour contredire M. Charpentier ? 1)

Je n'ai point encore eu de temps pour me remettre à l'étude, parce que j'ai été assez occupé des remèdes, pendant lesquels on m'a défendu sur-tout l'application. Les eaux, dit-on, me donneront plus de loisir ; & , pourvu que je ne m'endorme point, on me laisse toute liberté de lire, & même de composer. Il y a ici un trésorier de la Sainte-Chapelle, qui me vient voir fort souvent ; il est homme de beaucoup d'esprit, & s'il n'a pas la main si prompte à répandre les bénédictions que le fameux M. Cou-

1) Racine disputoit souvent à l'académie contre M. Charpentier.

tance, il a en récompense beaucoup plus de lettres & de solidité. Je suis toujours fort affligé de ne vous point voir; mais franchement le séjour de Bourbon ne m'a point paru jusqu'à présent si horrible que je me l'étois imaginé; je m'étois préparé à une si grande inquiétude, que je n'en ai pas la moitié de ce que j'en croyois avoir. Je n'ai jamais mieux conçu combien je vous aime, que depuis notre triste séparation. Mes recommandations au cher M. Félix, & je vous supplie, quand même je l'aurois oublié dans quelqu'une de mes lettres, de supposer toujours que je vous ai parlé de lui, parce que mon cœur l'a fait, si ma main ne l'a pas écrit.



LETTRE II.

A BOILEAU.

A Paris, le 25 juillet.

JE commençois à m'ennuyer beaucoup de ne point recevoir de vos nouvelles, & je ne sçavois même que répondre à quantité de gens qui m'en demandoient. Le roi, il y a trois jours, me demanda à son dîner, comment alloit votre extinction de voix : je lui dis que vous étiez à Bourbon. Monsieur prit aussi-tôt la parole, & me fit là-dessus force questions, aussi bien que Madame ; & vous fîtes l'entretien de plus de la moitié du dîner. Je me trouvai le lendemain sur le chemin de M. de Louvois, qui me parla aussi de vous ; mais avec beaucoup de bonté, & me disant en propres mots qu'il étoit très-fâché que cela durât si long-temps. Je ne vous dis rien de mille autres qui me parlent tous les jours de vous ; & quoique j'espère que vous retrouverez bientôt votre voix toute entière, vous n'en aurez jamais assez pour suffire à tous les remerciements que vous aurez à faire.

Je me suis laissé débaucher par M. Félix pour suivre le roi à Maintenon : c'est un voyage de quatre jours.

M. de Termes nous mene dans son carrosse : & j'ai aussi débauché M. Hefflein pour faire le quatrieme : il se plaint toujours beaucoup de ses vapeurs , & je vois bien qu'il espere se soulager par quelque dispute de longue haleine 1) ; mais je ne suis guere en état de lui donner contentement , me trouvant assez incommodé de ma gorge , dès que j'ai parlé un peu de suite. Ce qui m'embarasse , c'est que M. Fagon , & plusieurs autres medecins très-habiles , m'avoient ordonné de boire beaucoup d'eau de Sainte-Reine , & des ptifannes de chicorée. Et j'ai trouvé chez M. Nicole un medecin qui me paroît fort sensé , qui m'a dit qu'il connoissoit mon mal à fond , qu'il en avoit guéri plusieurs , & que je ne guérerois jamais , tant que je boirois de l'eau ou de la ptifanne ; que le seul moyen de sortir d'affaire étoit de ne boire que pour la seule nécessité , & tout au plus pour détremper les aliments dans l'estomac. Il a appuyé cela de quelques raisonnemens qui m'ont paru assez solides. Ce qui est arrivé de-là , c'est que je n'exécute ni son ordonnance ni celle de M. Fagon ; je ne me noie plus d'eau comme je faisois : je bois à ma soif , & vous jugez bien que par le temps qu'il fait on a toujours

1) M. Hefflein , ami commun de Racine & de Boileau , & frere de Mademoiselle de la Sabliere , avoit beaucoup d'esprit & de lettres ; mais il aimoit à disputer & à contredire.

soif, c'est-à-dire franchement que je me suis remis dans mon train de vie ordinaire, & je m'en trouve assez bien. Le même médecin m'a assuré que, si les eaux de Bourbon ne vous guérissent pas, il vous guériroit infailliblement. Il m'a cité l'exemple d'un chantre de Notre-Dame, à qui un rhume avoit fait perdre entierement la voix depuis six mois, & il étoit près de se retirer; ce médecin l'entreprit, & avec une ptisane d'une herbe qu'on appelle je crois *erisimum*, il le tira d'affaire, en telle sorte que non-seulement il parle, mais il chante, & a la voix aussi forte qu'il l'ait jamais eue. J'ai conté la chose aux médecins de la cour, ils avouent que cette plante d'*erisimum* est très-bonne pour la poitrine; mais ils disent qu'ils ne croyoient pas qu'elle eût la vertu que dit mon médecin. C'est le même qui a deviné le mal de M. Nicole; il s'appelle M. Morin (1, & il est à Mademoiselle de Guise. M. Fagon en fait un fort grand cas. J'espère que vous n'aurez pas besoin de lui; mais cela est toujours bon à sçavoir: & si le malheur vouloit que vos eaux ne fissent pas tout l'effet que vous souhaitez, voilà encore une assez bonne consolation que je vous donne. Je ne vous

1) M. Morin étoit de l'académie des sciences; son éloge est un des premiers de ceux qu'a fait M. de Fontenelle.

manderai pour cette fois d'autres nouvelles que celles qui regardent votre fanté & la mienne.

LETTRE III.

A RACINE.

A Bourbon, le 29 juillet.

SI la perte de ma voix ne m'avoit fort guéri de la vanité, j'aurois été très-sensible à tout ce que vous m'avez mandé de l'honneur que m'a fait le plus grand prince de la terre, en vous demandant des nouvelles de ma fanté. Mais l'impuissance où ma maladie me met de répondre par mon travail à toutes les bontés qu'il me témoigne, me fait un sujet de chagrin de ce qui devoit faire toute ma joie. Les eaux jusqu'ici m'ont fait un fort grand bien, suivant toutes les regles, puisque je les rends de reste, & qu'elles m'ont, pour ainsi dire, tout fait sortir du corps, excepté la maladie pour laquelle je les prends. M. Bourdier, mon médecin, soutient pourtant que j'ai la voix plus forte que quand je suis arrivé, & M. Baudiere, mon apothicaire, qui est encore meilleur juge que lui, puisqu'il est sourd, prétend aussi la même chose; mais pour moi je suis persuadé qu'ils me flattent, ou plutôt qu'ils se flattent

eux-mêmes. Quoi qu'il en foit, j'irai jufqu'au bout, & je ne donnerai point occafion à M. Fagon & à M. Félix de dire que je me fuis impatienté. Au pis-aller, nous effaierons cet hiver l'*perifimum* : mon médecin & mon apothicaire, à qui j'ai montré l'endroit de votre lettre où vous parlez de cette plante, ont témoigné tous deux en faire grand cas; mais M. Bourdier prétend qu'elle ne peut rendre la voix qu'à des gens qui ont le gofier attaqué, & non pas à un homme comme moi, qui a tous les mufcles embarraffés. Peut-être que fi j'avois le gofier malade, prétendrait-il que l'*perifimum* ne fçauroit guérir que ceux qui ont la poitrine attaquée. Le bon de l'affaire eft qu'il perfifte toujours dans la penfée que les eaux de Bourbon me rendront bientôt la voix; fi cela arrive, ce fera à moi, mon cher Monsieur, à vous confoler, puifque de la maniere dont vous me parlez de votre mal de gorge, je doute qu'il puiſſe être guéri fi-tôt, fur-tout fi vous vous engagez en de longs voyages avec M. Heſſein. Mais laiffez-moi faire, fi la voix me revient, j'efpere de vous foulager dans les diſputes que vous aurez avec lui, fauf à la perdre encore une ſeconde fois pour vous rendre cet office. Je vous prie pourtant de lui faire bien des amitiés de ma part, & de lui faire entendre que ſes contradictions me ſeront toujours beaucoup plus agréables que les complaiſances & les applau-

diffemens fades des amateurs du bel-esprit. Il s'est trouvé ici parmi les Capucins un de ces amateurs, qui a fait des vers à ma louange. J'admire ce que c'est que des hommes : *vanitas & omnia vanitas* ; cette sentence ne m'a jamais paru si vraie qu'en fréquentant ces bons & crasseux peres. Je suis bien fâché que vous ne soyez point encore établi à Auteuil , où

ipsi te fontes , ipsa hæc arbuta vocabant ;

c'est-à-dire , où mes deux puits 1) & mes abricotiers vous appellent.

Vous faites très-bien d'aller à Maintenon avec une compagnie aussi agréable que celle dont vous me parlez , puisque vous y trouverez votre utilité & votre plaisir. *Omne tulit punctum , &c.*

Je n'ai pu deviner la critique que vous peut faire M. l'abbé Tallemant sur votre épitaphe. N'est-ce point qu'il prétend que ces termes , *il fut nommé* , semblent dire que le roi Louis XIII. a tenu M. le Tellier sur les fonts de baptême , ou bien que c'est mal dit , que le roi le choisit pour remplir la charge , &c. parce que c'est la charge qui a rempli M. le Tellier , & non pas M. le Tellier qui a rempli la

1) Il n'avoit pas d'autres eaux dans cette petite maison dont il faisoit ses délices.

charge ; par la même raison que c'est la ville qui entoure les fossés , & non pas les fossés qui entourent la ville. C'est à vous à m'expliquer cette énigme.

Faites bien , je vous prie , mes baise-mains au pere Bouhours , & à tous nos amis ; mais sur-tout témoignez bien à M. Nicole la profonde vénération que j'ai pour son mérite & pour la simplicité de ses mœurs , encore plus admirable que son mérite.

Voilà , ce me semble , une assez longue lettre pour un homme à qui on défend les longues applications. J'ai appris par la gazette que M. l'abbé de Choisy étoit agréé à l'académie ; voici encore une voix que je vous envoie pour lui , si les trente-neuf ne suffisent pas. Adieu , aimez-moi toujours , & croyez que je n'aime rien plus que vous. Je passe ici le temps , *sic ut quitmus , quandò ut volumus non possum.*



L E T T R E I V.

A B O I L E A U.

A Paris, ce 4 août.

J E n'ai point encore vu M. Fagon depuis que j'ai reçu de vos nouvelles; mais bien M. Daquin, qui trouve fort étrange que vous ne vous foyez pas mis entre les mains de M. des Trapières: il est même bien en peine qui peut vous avoir adressé à M. Bourdier. Je jugeai à propos, tant il étoit en colere, de ne lui pas dire un mot de M. Fagon,

J'ai fait le voyage de Maintenon, & je suis fort content des ouvrages que j'y ai vus: ils sont prodigieux & dignes en vérité de la magnificence du roi. Les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis Maintenon, sont presque faites; il y en a quarante-huit, elles sont bâties pour l'éternité: je voudrois qu'on eût autant d'eau à faire passer dessus, qu'elles sont capables d'en porter. Il y a là plus de trente-mille hommes qui travaillent, tous gens bien faits, & qui, si la guerre recommence, remueront plus volontiers la terre devant quelque place sur la frontière que dans les plaines de Beauce.

J'eus l'honneur de voir madame de Maintenon;

avec qui je fus une bonne partie d'une après dînée ; & elle me témoigna même que ce temps-là ne lui avoit point duré. Elle est toujours la même que vous l'avez vue , pleine d'esprit , de raison , de piété , & de beaucoup de bonté pour nous. Elle me demanda des nouvelles de notre travail , je lui dis que votre indisposition & la mienne , mon voyage à Luxembourg & votre voyage à Bourbon nous avoient un peu reculés , mais que nous ne perdions cependant pas notre temps 1).

A propos de Luxembourg , je viens de recevoir un plan & de la place & des attaques , & cela dans la dernière exactitude. Je viens de recevoir en même temps une lettre où l'on me mande une nouvelle fort surprenante & fort affligeante pour vous & pour moi : c'est la mort de notre ami M. de Saint-Laurent 2), qui a été emporté d'un seul accès de colique néphrétique , à quoi il n'avoit jamais été sujet en sa vie. Je ne crois pas qu'excepté Madame ,

1) Ils ne le perdoient pas ; mais les grands morceaux qu'ils avoient faits ont été brûlés dans l'incendie arrivé chez M. de Valincourt.

2) Homme d'une grande piété , précepteur du jeune duc de Chartres , depuis Monsieur le duc d'Orléans , régent. Une lettre suivante fera connoître les regrets du jeune prince , & sa douleur de cette mort.

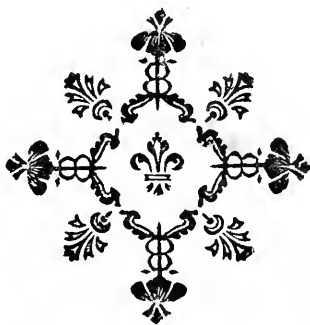
on en soit fort affligé au Palais-Royal : les voilà débar-
raffés d'un homme de bien.

Je laisse volontiers à la gazette à vous parler de M. l'abbé de Choisy ; il fut reçu sans opposition ; il avoit pris tous les devants qu'il falloit auprès des gens qui auroient pu lui faire de la peine. Il fera le jour de saint Louis sa harangue qu'il m'a montrée ; il y a quelques endroits d'esprit , je lui ai fait ôter quelques fautes de jugement. M. Bergeret fera la réponse , je crois qu'il y aura plus de jugement.

Je suis bien aise que vous n'ayez pas connu la critique de M. l'abbé Tallemant , c'est signe qu'elle ne vaut rien. Sa critique tomboit sur ces mots , *il en commença les fonctions* : il prétendoit qu'il falloit dire nécessairement , *il commença à en faire les fonctions*. Le pere Bouhours ne le devina point , non plus que vous ; & quand je lui dis la difficulté , il s'en moqua.

M. Hessein n'a point changé : nous fûmes cinq jours ensemble. Il fut fort doux dans les quatre premiers jours , & eut beaucoup de complaisance pour M. de Termes , qui ne l'avoit jamais vu , & qui étoit charmé de sa douceur. Le dernier jour M. Hessein ne lui laissa pas passer un mot sans le contredire ; & même quand il nous voyoit fatigués & endormis , il avançoit malicieusement quelque paradoxe qu'il sçavoit bien qu'on ne lui laisseroit point

passer. En un mot, il eut contentement : non-seulement on disputa, mais on se querella, & on se sépara sans avoir trop d'envie de se revoir de plus de huit jours. Il me sembla que M. de Termes avoit toujours raison ; il lui sembla aussi la même chose de moi. M. Félix témoigna un peu plus de bonté pour M. Hessein, & aima mieux nous gronder tous, que de se résoudre à le condamner. Voilà comment s'est passé le voyage. Mon mal de gorge n'est point encore fini, mais je n'y fais plus rien. Adieu, mon cher Monsieur, mandez-moi au plutôt que vous parlez ; c'est la meilleure nouvelle que je puisse recevoir en ma vie.



L E T T R E V.

A R A C I N E.

A Bourbon, le 9 août.

J E vous demande pardon du gros paquet que je vous envoie : mais M. Bourdier, mon médecin, a cru qu'il étoit de son devoir d'écrire à M. Fagon sur ma maladie. Je lui ai dit qu'il falloit que M. Dodart vît aussi la chose ; ainsi nous sommes convenus de vous adresser sa relation. Je vous envoie un compliment pour M. de la Bruyère.

J'ai été sensiblement affligé de la mort de M. de Saint-Laurent. Franchement, notre siècle se dégarnit fort de gens de mérite & de vertu : & sans ceux qu'on écarte sous un faux prétexte, en voilà un grand nombre que la mort a enlevés depuis peu.

Ma maladie est de ces sortes de choses, *quæ non recipiunt magis & minus*, puisque je suis environ au même état que j'étois lorsque je suis arrivé. On me dit cependant toujours, comme à Paris, que cela reviendra ; & c'est ce qui me désespère, cela ne revenant point. Si je sçavois que je dût être sans voix toute ma vie, je m'affligerois sans doute ; mais je prendrois ma résolution, & je serois peut-être

moins malheureux que dans un état d'incertitude, qui ne me permet pas de me fixer, & qui me laisse toujours comme un coupable qui attend le jugement de son procès. Je m'efforce cependant de traîner ici ma misérable vie du mieux que je puis avec un abbé très-honnête-homme, mon médecin & mon apothicaire; je passe le temps avec eux à-peu-près comme Don Quichotte le passoit *en un lugar de la Mancha* avec son curé, son barbier & le bachelier Samson Carasco. J'ai aussi une servante; il me manque une niece: mais de tous ces gens-là celui qui joue le mieux son personnage, c'est moi, qui suis presque aussi fou que Don Quichotte, & qui ne dirois gueres moins de sottises, si je pouvois me faire entendre.

Je n'ai point été surpris de ce que vous m'avez mandé de M. Hessein.

Naturam expellas furcâ, tamen usquè recurret.

Il a d'ailleurs de très-bonnes qualités: mais, à mon avis, puisque je suis sur la citation de Don Quichotte, il n'est pas mauvais de garder avec lui les mêmes mesures qu'avec Cardénio. Comme il veut toujours contredire, il ne seroit pas mauvais de le mettre avec cet homme que vous sçavez de notre assemblée, qui ne dit jamais rien qu'on ne doive contredire: ils seroient merveilleux ensemble.

J'ai déjà formé mon plan pour l'année 1667, où je vois de quoi ouvrir un beau champ à l'esprit 1); mais, à ne vous rien déguiser, il ne faut pas que vous fassiez un grand fond sur moi, tant que j'aurai tous les matins à prendre douze verres d'eau, qu'il coûte encore plus à rendre qu'à avaler, & qui vous laissent tout étourdi le reste du jour, sans qu'il vous soit permis de sommeiller un moment. Je ferai pourtant du mieux que je pourrai, & j'espère que Dieu m'aidera.

Vous faites bien de cultiver Madame de Maintenon: jamais personne ne fut si digne qu'elle du poste qu'elle occupe, & c'est la seule vertu où je n'ai point encore remarqué de défaut. L'estime qu'elle a pour vous, est une marque de son bon goût. Pour moi, je ne me compte pas au nombre des choses vivantes.

Vox quoque Marim

Jam fugit ipsa: lupi Marim videre priores.

1) Boileau parle de l'histoire du roi, dont Racine & lui étoient continuellement occupés.



LETTRE VI.

A BOILEAU.

A Paris, ce 8 août.

MADAME votre sœur vint avant-hier me chercher, fort allarmée d'une lettre que vous lui avez écrite, & qui est en effet bien différente de celle que j'ai reçue de vous. J'aurois déjà été à Versailles pour entretenir M. Fagon : mais le roi est à Marli depuis quatre jours, & n'en reviendra que demain au soir ; ainsi je n'irai qu'après-demain matin, & je vous manderai exactement tout ce qu'il m'aura dit.

Cependant je me flatte que ce dégoût & cette lassitude dont vous vous plaignez n'auront point de suite, & que c'est seulement un effet que les eaux doivent produire, quand l'estomac n'y est pas encore accoutumé : que si elles continuent à vous faire mal, vous sçavez ce que tout le monde vous dit en partant, qu'il falloit les quitter en ce cas, ou tout du moins les interrompre. Si par malheur elles ne vous guérissent pas, il n'y a point lieu encore de vous décourager, & vous ne seriez pas le premier, qui, n'ayant pas été guéri sur les lieux, s'est trouvé guéri étant de retour chez lui. En tout cas, le syrop

d'erisimum n'est point assurément une vision ; M. Dodart, à qui j'en parlai il y a trois jours, me dit & m'assura en conscience que ce M. Morin, qui m'a parlé de ce remede, est sans doute le plus habile médecin qui soit dans Paris, & le moins charlatan. Il est constant que pour moi je me trouve infiniment mieux, depuis que par son conseil j'ai renoncé à tout ce lavage d'eaux qu'on m'avoit ordonnées, & qui m'avoient presque gâté entièrement l'estomac, sans me guérir mon mal de gorge.

M. de Saint-Laurent est mort d'une colique de *miserere*, & non point d'un accès de néphrétique, comme je vous avois mandé. Sa mort a été fort chrétienne, & même aussi singuliere que le reste de sa vie. Il ne confia qu'à M. de Chartres qu'il se trouvoit mal, & qu'il alloit s'enfermer dans une chambre pour se reposer, conjurant instamment ce jeune prince de ne point dire où il étoit, parce qu'il ne vouloit voir personne. En le quittant, il alla faire ses dévotions, c'étoit un dimanche ; & on dit qu'il les faisoit tous les dimanches : puis il s'enferma dans une chambre jusqu'à trois heures après midi, que M. de Chartres, étant en inquiétude de sa santé, déclara où il étoit. Tancret y fut, qui le trouva tout habillé sur un lit, souffrant apparemment beaucoup, & néanmoins fort tranquille. Tancret ne lui trouva point de pouls : mais M. de Saint-Laurent lui dit que

cela ne l'étonnât point, qu'il étoit vieux, & qu'il n'avoit pas naturellement le pouls fort élevé. Il voulut être saigné, & il ne vit point de sang. Peu de temps après il se mit sur son séant, puis dit à son valet de le pencher un peu sur son chevet, & aussitôt ses pieds se mirent à trépigner contre le plancher, & il expira dans le moment même. On trouva dans sa bourse un billet par lequel il déclaroit où l'on trouveroit son testament. Je crois qu'il donne tout son bien aux pauvres. Voilà comme il est mort : & voici ce qui fait, ce me semble, assez bien son éloge. Vous sçavez qu'il n'avoit presque d'autre soin auprès de M. de Chartres que de l'empêcher de manger des friandises ; qu'il l'empêchoit le plus qu'il pouvoit d'aller aux comédies & aux opéra : & il vous a conté lui-même toutes les rebuffades qu'il lui a fallu effuyer pour cela, & comment toute la maison de Monsieur étoit déchaînée contre lui ; gouverneur, sous-précepteur, valets-de-chambre. Cependant on a été plus de deux jours sans oser apprendre sa mort à ce même M. de Chartres ; & quand Monsieur enfin la lui a annoncée, il a jeté des cris effroyables, se jettant, non point sur son lit, mais sur le lit de M. de Saint-Laurent, qui étoit encore dans sa chambre, & l'appellant à haute voix comme s'il eût encore été en vie : tant la vertu, quand elle est vraie, a de force pour se faire aimer !

Je suis assuré que cela vous fera plaisir, non - seulement pour la mémoire de M. de Saint-Laurent, mais même pour M. de Chartres. Dieu veuille qu'il persiste long - temps dans de pareils sentiments. Il me semble que je n'ai point d'autres nouvelles à vous mander.

M. le duc de Roannez est venu ce matin pour me parler de sa riviere, & pour me prier d'en parler. Je lui ai demandé s'il ne sçavoit rien de nouveau; il m'a dit que non : & il faut bien, puisqu'il ne sçait point de nouvelles, qu'il n'y en ait point; car il en sçait toujours plus qu'il n'y en a. On dit seulement que M. de Lorraine a passé la Drave, & les Turcs la Save : ainsi il n'y a point de riviere qui les sépare. Tant pis apparemment pour les Turcs; je les trouve merveilleusement accoutumés à être battus. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, c'est l'embarras des comédiens, qui sont obligés de déloger de la rue de Guénégaud, à cause que Messieurs de Sorbonne, en acceptant le collège des Quatre-Nations, ont demandé pour premiere condition qu'on les éloignât de ce collège. Ils ont déjà marchandé des places dans cinq ou six endroits; mais par - tout où ils vont, c'est merveille d'entendre comme les curés crient. Le curé de Saint - Germain - l'Auxerrois a déjà obtenu qu'ils ne feroient point à l'hôtel de Sourdis, parce que de leur théâtre on auroit entendu tout à plein les.

orgues, & de l'église on auroit parfaitement bien entendu les violons. Enfin ils en font à la rue de Savoie, dans la paroisse de Saint-André. Le curé a été aussi au roi, lui représenter qu'il n'y a tantôt plus dans sa paroisse que des auberges & des coquetiers; si les comédiens y viennent, que son église sera déserte. Les Grands Augustins ont aussi été au roi, & le pere Lembrochons, provincial, a porté la parole; mais on prétend que les comédiens ont dit à sa majesté que ces mêmes Augustins, qui ne veulent point les avoir pour voisins, sont fort assidus spectateurs de la comédie, & qu'ils ont même voulu vendre à la troupe des maisons qui leur appartiennent dans la rue d'Anjou, pour y bâtir un théâtre, & que le marché seroit déjà conclu, si le lieu eût été plus commode. M. de Louvois a ordonné à M. de la Chapelle de lui envoyer le plan du lieu où ils veulent bâtir dans la rue de Savoie. Ainsi on attend ce que M. de Louvois décidera. Cependant l'allarme est grande dans le quartier; tous les bourgeois, qui sont gens de palais, trouvant fort étrange qu'on vienne leur embarrasser leurs rues. M. Billard surtout, qui se trouvera vis-à-vis de la porte du parterre, crie fort haut; & quand on lui a voulu dire qu'il en auroit plus de commodité pour s'aller divertir quelquefois, il a répondu fort tragiquement: *Je ne veux point me divertir. Adieu, Monsieur, je*

fais moi-même ce que je puis pour vous divertir , quoique j'aie le cœur fort triste depuis la lettre que vous avez écrite à Madame votre sœur. Si vous croyez que je puisse vous être bon à quelque chose à Bourbon , n'en faites point de façon , mandez-le moi ; je vôlerai pour vous aller voir.

LET TRE VII.

A R A C I N E.

A Moulins , le 13 août.

MON médecin a jugé à propos de me laisser reposer deux jours , & j'ai pris ce temps pour venir voir Moulins , où j'arrivai hier au matin , & d'où je m'en dois retourner aujourd'hui au soir. C'est une ville très-marchande & très-peuplée , & qui n'est pas indigne d'avoir un trésorier de France comme vous. Un M. de Chamblain , ami de M. l'abbé de Salles , qui y est venu avec moi , m'y donna hier à souper fort magnifiquement. Il se dit grand ami de M. de Poignant , & connoît fort votre nom , aussi bien que tout le monde de cette ville , qui s'honore fort d'avoir un magistrat de votre force , & qui lui est si peu à charge. Je vous ai envoyé par le dernier ordinaire une très-longue déduction de ma

maladie , que M. Bourdier , mon médecin , écrit à M. Fagon ; ainsi vous en devez être instruit à l'heure qu'il est parfaitement. Je vous dirai pourtant que dans cette relation il ne parle point de la lassitude de jambes & du peu d'appétit ; si bien que tout le profit que j'ai fait jusqu'ici à boire les eaux , selon lui , consiste à un éclaircissement de teint , que le hâle du voyage m'avoit jauni plutôt que la maladie : car vous sçavez bien qu'en partant de Paris je n'avois pas le visage trop mauvais , & je ne vois pas qu'à Moulins , où je suis , on me félicite fort présentement de mon embonpoint. Si j'ai écrit une lettre si triste à ma sœur , cela ne vient point de ce que je me sente beaucoup plus mal qu'à Paris , puisqu'à vous dire le vrai , tout le bien & tout le mal mis ensemble , je suis environ au même état que quand je partis ; mais dans le chagrin de ne point guérir , on a quelquefois des moments où la mélancolie redouble , & je lui ai écrit dans un de ces moments. Peut-être dans une autre lettre verra-t-elle que je ris ; le chagrin est comme une fièvre , qui a ses redoublements & ses suspensions.

La mort de M. de Saint-Laurent est tout-à-fait édifiante : il me paroît qu'il a fini avec toute l'audace d'un philosophe & toute l'humilité d'un chrétien. Je suis persuadé qu'il y a des saints canonisés qui n'étoient pas plus saints que lui : on le verra un

jour , selon toutes les apparences , dans les litanies : mon embarras est seulement comment on l'appellera ; & si on lui dira simplement saint Laurent , ou saint Saint-Laurent. Je n'admire pas seulement M. de Chartres , mais je l'aime , j'en suis fou. Je ne sçais pas ce qu'il fera dans la suite , mais je sçais bien que l'enfance d'Alexandre ni de Constantin n'a jamais promis de si grandes choses que la sienne , & on pourroit beaucoup plus justement faire de lui les prophéties que Virgile , à mon avis , a fait assez à la légère du fils de Pollion.

Dans le temps que je vous écris ceci , M. Amiot vient d'entrer dans ma chambre : il a précipité , dit-il , son retour à Bourbon pour me venir rendre service. Il m'a dit qu'il avoit vu , avant que de partir , M. Fagon , & qu'ils persistoient l'un & l'autre dans la pensée du demi-bain , quoi qu'en puissent dire MM. Bourdier & Baudiere ; c'est une affaire qui se décidera demain à Bourbon. A vous dire le vrai , mon cher Monsieur , c'est quelque chose d'affez fâcheux que de se voir ainsi le jouet d'une science très-conjecturale , & où l'un dit blanc & l'autre noir : car les deux derniers ne soutiennent pas seulement que le bain n'est pas bon à mon mal ; mais ils prétendent qu'il y va de la vie , & citent sur cela des exemples funestes. Mais enfin me voilà livré à la médecine , & il n'est plus temps de reculer. Ainsi ce que je demande

à Dieu ce n'est pas qu'il me rende la voix , mais qu'il me donne la vertu & la piété de M. de Saint-Laurent , ou de M. Nicole , ou même la vôtre , puisqu'avec cela on se mocque des périls. S'il y a quelque malheur dont on se puisse réjouir , c'est , à mon avis , celui des comédiens : si on continue à les traiter comme on fait , il faudra qu'ils s'aillent établir entre la Villette & la porte Saint-Martin : encore ne sçais-je s'ils n'auront point sur les bras le curé de Saint-Laurent. Je vous ai une obligation infinie du soin que vous prenez d'entretenir un misérable comme moi ; l'offre que vous me faites de venir à Bourbon est tout à fait héroïque & obligeante ; mais il n'est pas nécessaire que vous veniez vous enterrer inutilement dans le plus vilain lieu du monde , & le chagrin que vous auriez infailliblement de vous y voir ne feroit qu'augmenter celui que j'ai d'y être. Vous m'êtes plus nécessaire à Paris qu'ici , & j'aime encore mieux ne vous point voir , que de vous voir triste & affligé. Adieu , mon cher Monsieur : mes recommandations à M. Félix , à M. de Termes , & à tous nos autres amis.



LETTRE VIII.

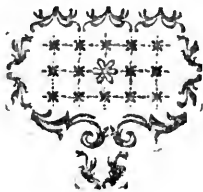
A BOILEAU.

A Paris, le 13 août.

JE ne vous écrirai aujourd'hui que deux mots : car, outre qu'il est extrêmement tard, je reviens chez moi pénétré de frayeur & de déplaisir. Je fors de chez le pauvre M. Hessein que j'ai laissé à l'extrémité; je doute qu'à moins d'un miracle je le retrouve demain en vie. Je vous conterai sa maladie une autre fois, & je ne vous parlerai maintenant que de ce qui vous regarde. Vous êtes un peu cruel à mon égard de me laisser si long-temps dans l'horrible inquiétude où vous avez bien dû juger que votre lettre à Madame votre sœur me pouvoit jeter. J'ai vu M. Fagon qui, sur le récit que je lui ai fait de ce qui est dans cette lettre, a jugé qu'il falloit quitter sur le champ vos eaux. Il dit que leur effet naturel est d'ouvrir l'appétit, bien loin de l'ôter. Il croit même qu'à l'heure qu'il est vous les aurez interrompues; parce qu'on n'en prend jamais plus de vingt jours de suite. Si vous vous en êtes trouvé considérablement bien, il est d'avis qu'après les avoir laissées pour quelque temps, vous les recommenciez : si elles

ne vous ont fait aucun bien, il croit qu'il les faut quitter entièrement. Le Roi me demanda hier au soir si vous étiez revenu : je lui répondis que non, & que les eaux jusqu'ici ne vous avoient pas fort soulagé. Il me dit ces propres mots : *il fera mieux de se remettre à son train de vie ordinaire ; la voix lui reviendra lorsqu'il y pensera le moins.* Tout le monde a été charmé de la bonté que sa majesté a témoignée pour vous en parlant ainsi ; & tout le monde est d'avis que , pour votre fanté, vous ferez bien de revenir. M. Félix est de cet avis, le premier médecin & M. Moreau en sont entièrement ; M. du Tartre croit qu'absolument les eaux de Bourbon ne sont pas bonnes pour votre poitrine , & que vos lassitudes en sont une marque. Tout cela, mon cher Monsieur, m'a donné une furieuse envie de vous voir de retour. On dit que vous trouverez de petits remèdes innocents qui vous rendront infailliblement la voix , & qu'elle reviendra d'elle-même, quand vous ne feriez rien. M. le Maréchal de Bellefont m'enseigna hier un remède dont il dit qu'il a vu plusieurs gens guéris d'une extinction de voix : c'est de laisser fondre dans sa bouche un peu de myrrhe, la plus transparente qu'on puisse trouver ; d'autres se sont guéris avec la simple eau de poulets, sans compter l'*erisimum* ; enfin, tout d'une voix, tout le monde vous conseille de revenir. Je n'ai jamais vu

une fanté plus généralement fouhaitée que la vôtre. Venez donc , je vous en conjure ; & à moins que vous n'ayez déjà un commencement de voix qui vous donne des assurances que vous acheverez de guérir à Bourbon, ne perdez pas un moment de temps pour vous redonner à vos amis, & à moi surtout, qui suis inconsolable de vous voir si loin de moi, & d'être des semaines entieres sans sçavoir si vous êtes en fanté ou non. Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens sensible au peu qui m'en reste ; & il me semble, à vous parler franchement, qu'il ne me reste presque plus que vous. Adieu, je crains de m'attendrir follement, en m'arrétant trop sur cette réflexion.



LETTRE IX.

A U M Ê M E.

A Paris , ce 17 août.

J'ALLAI hier au soir à Versailles , & j'y allai tout exprès pour voir M. Fagon & lui donner la consultation de M. Bourdier. Je la lus auparavant avec M. Félix , & je la trouvai très-sçavante , dépeignant votre tempérament & votre mal en termes très-énergiques : j'y croyois trouver en quelque page , *numero Deus impare gaudet*. M. Fagon me dit que du moment qu'il s'agissoit de la vie , & qu'elle pouvoit être en compromis , il s'étonnoit qu'on mît en question si vous prendriez le demi-bain. Il en écrira à M. Bourdier , & cependant il m'a chargé de vous écrire au plus vite de ne point vous baigner , & même , si les eaux vous ont incommodé , de les quitter entièrement & de vous en revenir. Je vous avois déjà mandé son avis là-dessus , & il persiste toujours. Tout le monde crie que vous devriez revenir , médecins , chirurgiens , hommes , femmes. Je vous avois mandé qu'il falloit un miracle pour sauver M. Hessein ; il est sauvé , & c'est votre bon ami le quinquina qui a fait ce miracle. L'émétique l'avoit mis

à la mort. M. Fagon arriva fort à propos, qui, le croyant à demi mort, ordonna au plus vite le quinquina. Il est présentement sans fièvre: je l'ai même tantôt fait rire jusqu'à la convulsion, en lui montrant l'endroit de votre lettre où vous parlez du bachelier, du curé & du barbier. Vous dites qu'il vous manque une niece: voudriez-vous qu'on envoyât Mademoiselle Despréaux 1)? Je m'en vais ce soir à Marly. M. Félix a demandé permission au roi pour moi, & j'y demeurerai jusqu'à mercredi prochain.

M. le duc de Charost m'a tantôt demandé de vos nouvelles d'un ton de voix que je vous souhaiterois de tout mon cœur. Quantité de gens de nos amis sont malades, entre autres M. le duc de Chevreuse & M. de Chanlay: tous deux ont la fièvre double-tierce. M. de Chanlay a déjà pris le quinquina; M. de Chevreuse le prendra au premier jour. On ne voit à la cour que des gens qui ont le ventre plein de quinquina. Si cela ne vous excite pas à y revenir, je ne sçais plus ce qui vous peut en donner envie. M. Hessein ne l'a point voulu prendre des apothicaires, mais de la propre main de Shmith. J'ai vu ce Shmith chez lui; il a le visage vermeil &

1) Petit trait de raillerie. Boileau n'aimoit pas beaucoup cette niece.

boutonné, & a bien plus l'air d'un maître cabaretier que d'un médecin. M. Hessein dit qu'il n'a jamais rien bu de plus agréable, & qu'à chaque fois qu'il en prend il sent la vie descendre dans son estomac. Adieu, mon cher Monsieur; je commencerai & finirai toutes mes lettres en vous disant de vous hâter de revenir.

L E T T R E X.

A R A C I N E.

A Bourbon, ce 19 août.

VOUS pouvez juger, Monsieur, combien j'ai été frappé de la funeste nouvelle que vous m'avez mandée de notre pauvre ami. En quelque état pitoyable néanmoins que vous l'avez laissé, je ne sçaurois m'empêcher d'avoir toujours quelque rayon d'espérance tant que vous ne m'aurez point écrit, *il est mort*; & je me flatte même qu'au premier ordinaire j'apprendrai qu'il est hors de danger. A dire le vrai, j'ai bon besoin de me flatter ainsi, sur-tout aujourd'hui que j'ai pris une médecine qui m'a fait tomber quatre fois en foiblesse, & qui m'a jetté dans un abattement dont même les plus agréables nouvelles ne seroient pas capables de me relever. Je vous

avoue pourtant que, si quelque chose pouvoit me rendre la fanté & la joie, ce seroit la bonté qu'a sa majesté de s'enquérir de moi toutes les fois que vous vous présentez devant lui. Il ne sçauroit gueres rien arriver de plus glorieux, je ne dis pas à un misérable comme moi, mais à tout ce qu'il y a de gens plus considérables à la cour; & je gage qu'il y en a plus de vingt d'entre eux qui, à l'heure qu'il est, envient ma bonne fortune, & qui voudroient avoir perdu la voix, & même la parole, à ce prix. Je ne manquerai pas, avant qu'il soit peu, de profiter du bon avis qu'un si grand prince me donne, sauf à désobliger M. Bourdier mon médecin, & M. Baudiere mon apothicaire, qui prétendent maintenir contre lui que les eaux de Bourbon sont admirables pour rendre la voix. Mais je m'imagine qu'ils réussiroient dans cette entreprise, à-peu-près comme toutes les puissances de l'Europe ont réussi à lui empêcher de prendre Luxembourg, & tant d'autres villes. Pour moi, je suis persuadé qu'il fait bon suivre ses ordonnances, en fait même de médecine. J'accepte l'augure qu'il m'a donné, en vous disant que la voix me reviendrait lorsque j'y penserois le moins. Un prince qui a exécuté tant de choses miraculeuses, est vraisemblablement inspiré du ciel, & toutes les choses qu'il dit sont des oracles. D'ailleurs j'ai encore un remède à essayer, où j'ai grande espérance,

qui est de me présenter à son passage dès que je serai de retour ; car je crois que l'envie que j'aurai de lui témoigner ma joie & ma reconnoissance me fera trouver de la voix, & peut-être même des paroles éloquentes. Cependant je vous dirai que je suis aussi muet que jamais, quoiqu'inondé d'eaux & de remedes. Nous attendons la réponse de M. Fagon sur la relation que M. Bourdier lui a envoyée. Jusques-là je ne puis rien vous dire sur mon départ. On me fait toujours espérer ici une guérison prochaine, & nous devons tenter le demi-bain, supposé que M. Fagon persiste toujours dans l'opinion qu'il me peut être utile. Après cela je prendrai mon parti.

Vous ne sçauriez croire combien je vous suis obligé de la tendresse que vous m'avez témoignée dans votre dernière lettre ; les larmes m'en sont presque venues aux yeux, & quelque résolution que j'eusse faite de quitter le monde, supposé que la voix ne me revînt point, cela m'a entièrement fait changer d'avis ; c'est-à-dire, en un mot, que je me sens capable de quitter toutes choses, hormis vous. Adieu, mon cher Monsieur, excusez si je ne vous écris pas une plus longue lettre : franchement je suis fort abattu : je n'ai point d'appétit : je traîne les jambes plutôt que je ne marche : je n'oserois dormir, & je suis toujours accablé de sommeil. Je

me flatte pourtant encore de l'espérance que les eaux de Bourbon me guériront. M. Amiot est homme d'esprit, & me rassûre fort. Il se fait une affaire très-sérieuse de me guérir, aussi-bien que les autres médecins. Je n'ai jamais vu de gens si affectionnés à leurs malades, & je crois qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ne donnât quelque chose de sa santé pour me rendre la mienne. Outre leur affection, il y va de leur intérêt, parce que ma maladie fait grand bruit dans Bourbon. Cependant ils ne sont point d'accord, & M. Bourdier leve toujours des yeux très-tristes au ciel quand on parle de bain. Quoi qu'il en soit, je leur suis obligé de leurs soins & de leur bonne volonté; &, quand vous m'écrirez, je vous prie de me dire quelque chose qui marque que je parle bien d'eux.

M. de la Chapelle m'a écrit une lettre fort obligeante, & m'envoie plusieurs inscriptions sur lesquelles il me prie de dire mon avis. Elles me paroissent toutes fort spirituelles: mais je ne sçaurois lui mander pour cette fois ce que j'y trouve à redire; ce fera pour le premier ordinaire. M. Bourfault, que je croyois mort, me vint voir il y a cinq ou six jours, & m'apparut le soir assez subitement; il me dit qu'il s'étoit détourné de trois grandes lieues du chemin de Mont-Luçon, où il alloit & où il est habitué, pour avoir le bonheur de me saluer.

Il me fit offre de toutes choses, d'argent, de commodité, de chevaux. Je lui répondis avec les mêmes honnêtetés, & voulus le retenir pour le lendemain à dîner; mais il me dit qu'il étoit obligé de s'en aller dès le grand matin: ainsi nous nous séparâmes amis à outrance 1). A propos d'amis, mes baïse-mains, je vous prie, à tous nos amis communs.

Dites bien à M. Quinaut que je lui suis infiniment obligé de son souvenir, & des choses obligeantes qu'il a écrites de moi à M. l'abbé de Salles. Vous pouvez l'affurer que je le compte présentement au rang de mes meilleurs amis, & de ceux dont j'estime le cœur & l'esprit. Ne vous étonnez pas si vous recevez quelquefois mes lettres un peu tard, parce que la poste n'est point à Bourbon, & que souvent, faute de gens pour envoyer à Moulins, on perd un ordinaire. Au nom de Dieu, mandez-moi, avant toutes choses, des nouvelles de M. Hessein.

1) Boursault étoit alors receveur des fermes à Mont-Luçon, d'où, à l'occasion de son emploi, il écrivit une lettre assez connue. Boileau l'avoit attaqué dans ses satyres. Boursault, pour s'en venger, fit imprimer contre lui une comédie intitulée: *Satyre des Satyres*. Cependant, quand il fut Boileau malade à Bourbon, il alla le voir, & lui offrit sa bourse. Boileau, sensible à ce trait de générosité, ôta, dans la suite, de ses satyres le nom de Boursault.

L E T T R E X I.

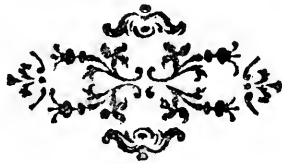
A U M Ê M E.

A Bourbon, le 23 août.

O N me vient avertir que la poste est de ce soir à Bourbon; c'est ce qui fait que je prends la plume à l'heure qu'il est, c'est-à-dire à dix heures du soir, qui est une heure fort extraordinaire aux malades de Bourbon, pour vous dire que, malgré les tragiques remontrances de M. Bourdier, je me suis mis aujourd'hui dans le demi-bain par le conseil de M. Amiot; & même de M. des Trapières, que j'ai appelé au conseil. Je n'y ai été qu'une heure. Cependant j'en suis sorti beaucoup en meilleur état que je n'y étois entré, c'est-à-dire, la poitrine beaucoup plus dégagée, les jambes plus légères, l'esprit plus gai: & même mon laquais m'ayant demandé quelque chose, je lui ai répondu un *non* à pleine voix, qui l'a surpris lui-même, aussi-bien qu'une servante qui étoit dans la chambre; & pour moi j'ai cru l'avoir prononcé par enchantement. Il est vrai que je n'ai pu depuis rattrapper ce ton-là: mais comme vous voyez, Monsieur, c'en est assez pour me remettre le cœur au ventre, puisque c'est une preuve

H i r

que ma voix n'est pas entièrement perdue, & que le bain m'est très-bon. Je m'en vais piquer de ce côté-là, & je vous manderai le succès. Je ne sçais pas pourquoi M. Fagon a molli si aisément sur les objections très-superstitieuses de M. Bourdier. Il y a tantôt six mois que je n'ai eu de véritable joie que ce soir. Adieu, mon cher Monsieur, je dors en vous écrivant. Conservez-moi votre amitié, & croyez que, si je recouvre la voix, je l'emploierai à publier à toute la terre la reconnoissance que j'ai des bontés que vous avez pour moi, & qui ont encore accru de beaucoup la véritable estime & la sincère amitié que j'avois pour vous. J'ai été ravi, charmé, enchanté du succès du quinquina; & ce qu'il a fait sur notre ami Hessein, m'engage encore plus dans ses intérêts que la guérison de ma fièvre double-tierce.



L E T T R E X I I .

A B O I L E A U .

A Paris, ce 24 août.

JE vous dirai, avant toutes choses, que M. Hessein, excepté quelque petit reste de foiblesse, est entièrement hors d'affaires, & ne prendra plus que huit jours du quinquina, à moins qu'il n'en prenne pour son plaisir; car la chose devient à la mode, & on commencera bientôt, à la fin des repas, à le servir comme le café & le chocolat. L'autre jour à Marly, Monseigneur, après un fort grand déjeuner avec Madame la princesse de Conti, & d'autres Dames; en envoya quérir deux bouteilles chez les apothicaires du roi, & en but le premier un grand verre; ce qui fut suivi par toute la compagnie, qui, trois heures après, n'en dîna que mieux; il me semble même que cela leur avoit donné un plus grand air de gaieté ce jour-là; & à ce même dîner, je contai au roi votre embarras entre vos deux médecins & la consultation très sçavante de M. Bourdier. Le roi eut la bonté de me demander ce qu'on vous répondoit là-dessus, & s'il y avoit à délibérer. *Oh! pour moi*, s'écria naturellement Madame la princesse

de Conti, qui étoit à table à côté de sa majesté, j'aimerois mieux ne parler de trente ans que d'exposer ainsi ma vie pour recouvrer la parole. Le Roi, qui venoit de faire la guerre à Monseigneur sur sa débauche de quinquina, lui demanda s'il ne voudroit point aussi tâter des eaux de Bourbon. Vous ne sauriez croire combien cette maison de Marly est agréable : la cour y est, ce me semble, toute autre qu'à Versailles; il y a peu de gens, & le roi nomme tous ceux qui l'y doivent suivre. Ainsi tous ceux qui y sont, se trouvant fort honorés d'y être, y sont aussi de fort bonne humeur. Le roi même y est fort libre & fort careffant. On diroit qu'à Versailles il est tout entier aux affaires, & qu'à Marly il est tout à lui & à son plaisir. Il m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, & j'en suis sorti à mon ordinaire, c'est-à-dire, fort charmé de lui, & au désespoir contre moi : car je ne trouve jamais si peu d'esprit que dans ces moments où j'aurois le plus d'envie d'en avoir.

Du reste, je suis devenu riche de bons mémoires 1). J'y ai entretenu tout à mon aise les gens qui pouvoient me dire le plus de choses de la campagne de Lille. J'eus même l'honneur de demander

1) Racine ne perdoit aucune occasion de rassembler des mémoires pour l'histoire du roi.

cinq ou six éclaircissements à M. de Louvois, qui me parla avec beaucoup de bonté. Vous sçavez sa maniere, & comme toutes ses paroles sont pleines de droit-sens, & vont au fait. En un mot, j'en fortis très-sçavant & très-content. Il me dit que, tout autant de difficultés que nous aurions, il nous écouteroit avec plaisir. Les questions que je lui fis regardoient Charleroi & Douai. J'étois en peine pourquoi on alla d'abord à Charleroi, & si on avoit déjà nouvelle que les Espagnols l'eussent râsé : car, en voulant écrire, je me suis trouvé arrêté tout-à-coup, & par cette difficulté, & par beaucoup d'autres que je vous dirai. Vous ne me trouverez peut-être, à cause de cela, gueres plus avancé que vous ; c'est-à-dire, beaucoup d'idées & peu d'écriture. Franchement je vous trouve fort à dire, & dans mon travail & dans mes plaisirs. Une heure de conversation m'étoit d'un grand secours pour l'un, & d'un grand accroissement pour les autres.

Je viens de recevoir une lettre de vous. Je ne doute pas que vous n'ayez présentement reçu celle où je vous mandois l'avis de M. Fagon, & que M. Bourdier n'ait reçu des nouvelles de M. Fagon même, qui ne serviront pas peu à le confirmer dans son avis. Tout ce que vous m'écrivez de votre peu d'appétit & de votre abattement est très-considérable, & marque toujours de plus en plus que les eaux ne

vous conviennent point. M. Fagon ne manquera pas de me répéter encore qu'il les faut quitter, & les quitter au plus vite : car je vous l'ai mandé. Il prétend que leur effet naturel est d'ouvrir l'appétit & de rendre les forces. Quand elles font le contraire, il y faut renoncer.

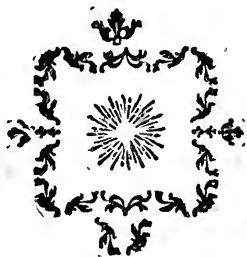
Je ne doute pas que vous ne vous remettiez bientôt en chemin pour revenir. Je suis persuadé comme vous que la joie de revoir un prince qui témoigne tant de bonté pour vous, vous fera plus de bien que tous les remèdes. M. Roze m'avoit déjà dit de vous mander de sa part, qu'après Dieu, le roi étoit le plus grand médecin du monde, & je fus même fort édifié que M. Roze voulût bien mettre Dieu avant le roi. Je commence à soupçonner qu'il pourroit bien être en effet dans la dévotion. M. Nicole a donné depuis deux jours au public deux tomes de *réflexions sur les épîtres & sur les évangiles*, qui me semblent encore plus forts & plus édifiants que tout ce qu'il a fait. Je ne vous les envoie pas, parce que j'espère que vous serez bientôt de retour, & vous les trouverez infailliblement chez vous. Il n'a encore travaillé que sur la moitié des épîtres & des évangiles de l'année; j'espère qu'il achevera le reste pourvu qu'il plaise à Dieu . . . de lui laisser encore un an de vie.

Il n'y a point de nouvelles de Hongrie que celles

qui sont dans la gazette. M. de Lorraine, en passant la Drave, a fait, ce me semble, une entreprise de fort grand éclat & fort inutile. Cette expédition a bien de l'air de celle qu'on fit pour secourir Philisbourg. Il a trouvé au-delà de la riviere un bois, & au-delà de ce bois les ennemis retranchés jusqu'aux dents. M. de Termes est du nombre de ceux que je vous ai mandé qui avoient l'estomac farci de quinquina. Croyez-vous que le quinquina, qui vous a sauvé la vie, ne vous rendroit pas la voix ? Il devrait du moins vous être plus favorable qu'à un autre, vous qui vous êtes enrôlé tant de fois à le louer. Les comédiens, qui vous font si peu de pitié, sont pourtant toujours sur le pavé ; & je crains, comme vous, qu'ils ne soient obligés de s'aller établir auprès des vignes de feu M. votre pere. Ce seroit un digne théâtre pour les œuvres de M. Pradon : j'allois ajouter de M. Boursault, mais je suis trop touché des honnêtetés que vous avez tout nouvellement reçues de lui. Je ferai tantôt à M. Quinaut celles que vous me mandez de lui faire. Il me semble que vous avancez furieusement dans le chemin de la perfection. Voilà bien des gens à qui vous avez pardonné.

On m'a dit chez Mademoiselle votre sœur que M. Marchand partoit lundi prochain pour Bourbon. *Hui ! vereor ne quid Andria apportet mali !* Franchement

j'appréhende un peu qu'il ne vous retienne. Il aime fort son plaisir. Cependant je suis assuré que M. Bourdier même vous dira de vous en-aller. Le bien que les eaux vous pourroient faire est peut-être fait; elles auront mis votre poitrine en bon train; les remedes ne font pas toujours sur le champ leur plein effet; & mille gens qui étoient allés à Bourbon pour des foibleffes de jambes, n'ont commencé à bien marcher que lorsqu'ils ont été de retour chez eux. Adieu, mon cher Monsieur; vous me demandez pardon de m'avoir écrit une lettre trop courte, & vous avez raison de le demander; & moi je vous le demande d'en avoir écrit une trop longue, & j'ai peut-être aussi raison.



LETTRE XIII.

A RACINE.

A Bourbon, le 28 août.

JE ne m'étonne point, Monsieur, que Madame la princesse de Conti soit dans le sentiment où elle est. Quand elle auroit perdu la voix, il lui resteroit encore un million de charmes pour se consoler de cette perte, & elle seroit encore la plus parfaite chose que la nature ait produite depuis long-temps. Il n'en est pas ainsi d'un misérable qui a besoin de sa voix pour être souffert des hommes, & qui a quelquefois à disputer contre M. Charpentier. Quand ce ne seroit que cette dernière raison, il doit risquer quelque chose, & la vie n'est pas d'un si grand prix qu'il ne la puisse hasarder pour se mettre en état d'interrompre un tel parleur. J'ai donc tenté l'aventure du demi-bain avec toute l'audace imaginable, mes valets faisant lire leur frayeur sur leur visage, & M. Bourdier s'étant retiré pour n'être point témoin d'une entreprise si téméraire. A vous dire vrai, cette aventure a été un peu semblable à celle des Maillotins dans Don Quichotte; je veux dire, qu'après bien des allarmes il s'est trouvé qu'il n'y

avoit qu'à rire, puisque non seulement le bain ne m'a point augmenté la fluxion sur la poitrine ; mais qu'il me l'a même fort soulagée, & que, s'il ne m'a pas rendu la voix, il m'a du moins en partie rendu la santé. Je ne l'ai encore effayé que quatre fois, & M. Amiot prétend le pousser jusqu'à dix. Après quoi, si la voix ne me revient, il me donnera mon congé. Je conçois un fort grand plaisir à vous revoir & à vous embrasser ; mais vous ne sçauriez croire pourtant tout ce qui se présente d'affreux à mon esprit, quand je songe qu'il me faudra peut-être repasser muet par ces hôtelleries, & revenir sans voix dans ces mêmes lieux où l'on m'avoit tant de fois assuré que les eaux de Bourbon me guériroient infailliblement. Il n'y a que Dieu & vos consolations qui me puissent soutenir dans une si juste occasion de désespoir.

J'ai été fort frappé de l'agréable débauche de Monseigneur chez Madame la Princesse de Conti. Mais ne songe-t-il point à l'insulte qu'il a faite par là à tous ces Messieurs de la Faculté ? Passe pour avaler le quinquina sans avoir la fièvre : mais de le prendre sans s'être préalablement fait saigner & purger, c'est une chose qui crie vengeance, & il y a une espece d'effronterie à ne se point trouver mal après un tel attentat contre toutes les regles de la médecine. Si Monseigneur, & toute sa compagnie, avoient, avant
tout,

tout, pris une dose de féné dans quelque fyrop convenable : cela lui auroit à la vérité coûté quelques tranchées, & l'auroit mis, lui & tous les autres, hors d'état de dîner ; mais il y auroit eu au moins quelques formes gardées, & M. Bachot auroit trouvé le trait galant : au-lieu que, de la maniere dont la chose s'est faite, cela ne sçauroit jamais être approuvé que des gens de cour & du monde, & non point des véritables disciples d'Hippocrate, gens à barbe vénérable, & qui ne verront point assurément ce qu'il peut y avoir eu de plaisant à tout cela. Que si personne n'en a été malade, ils vous répondront qu'il y a eu du sortilège. Et en effet, Monsieur, de la maniere dont vous me peignez Marly, c'est un véritable lieu d'enchantement ; je ne doute point que les fées n'y habitent ; en un mot, tout ce qui s'y dit & ce qui s'y fait me paroît enchanté : mais sur-tout les discours du maître du château ont quelque chose de fort enforcelant, & ont un charme qui se fait sentir jusqu'à Bourbon. De quelque pitoyable maniere que vous m'ayez conté la disgrâce des comédiens, je n'ai pu m'empêcher d'en rire. Mais dites-moi, Monsieur, supposé qu'ils aillent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'ils boivent du vin du crû ? Ce ne seroit pas une mauvaise pénitence à proposer à M. de Champmélé, pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bues :

vous sçavez aux dépens de qui. Vous avez raison de dire qu'ils auront là un merveilleux théâtre pour jouer les pieces de M. Pradon : & d'ailleurs ils y auront une commodité ; c'est que , quand le souffleur aura oublié d'apporter la copie de ses ouvrages , il en retrouvera infailliblement une bonne partie dans les précieux dépôts qu'on apporte tous les matins en cet endroit. M. Fagon n'a point écrit à M. Bourdier. Faites bien des compliments pour moi à M. Roze. Les gens de son tempérament sont de fort dangereux ennemis : mais il n'y a point aussi de plus chauds amis , & je sçais qu'il a de l'amitié pour moi. Je vous félicite des conversations fructueuses que vous avez eues avec M. de Louvois , d'autant plus que j'aurai part à votre récolte. Ne craignez point que M. Marchand m'arrête à Bourbon ; quelque amitié que j'aie pour lui , il n'entre point en balance avec vous , & l'Andrienne n'apportera aucun mal.

Je meurs d'envie de voir les *réflexions* de M. Nicole , & je m'imagine que c'est Dieu qui me prépare ce livre à Paris pour me consoler de mon infortune. J'ai fort ri de la raillerie que vous me faites sur les gens à qui j'ai pardonné ; cependant sçavez - vous bien qu'il y a à cela plus de mérite que vous ne croyez , si le proverbe italien est véritable , que *chi offende non perdona ?*

L'action de M. de Lorraine ne me paroît point

si utile qu'on se veut imaginer, puisque rien ne peut mieux confirmer l'assurance de ses troupes que de voir que les Turcs n'ont osé sortir de leurs retranchements, ni même donner sur son arrière-garde dans sa retraite; & il faut en effet que ce soient de grands coquins pour l'avoir ainsi laissé repasser la Drave. Croyez-moi, ils seront battus; & la retraite de M. de Lorraine a plus de rapport à la retraite de César, quand il décampa devant Pompée, qu'à l'affaire de Philisbourg. Quand vous verrez M. Hessein, faites-le ressouvenir que nous sommes freres en quinquina, puisqu'il nous a sauvé la vie à l'un & à l'autre. Vous pensez vous moquer: mais je ne sçais pas si je n'en essaierai point pour le recouvrement de ma voix. Adieu, mon cher Monsieur: aimez-moi toujours, & croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous. Je ne sçais où vous vous êtes mis en tête que vous m'aviez écrit une longue lettre; car je n'en ai jamais trouvé une si courte.



LETTRE XIV.

A U M Ê M E.

A Bourbon, le 2 septembre.

NE vous étonnez pas, Monsieur, si vous ne recevez pas les réponses à vos lettres aussi promptement que peut-être vous souhaitez, parce que la poste est fort irrégulière à Bourbon, & qu'on ne sçait pas trop bien quand il faut écrire. Je commence à songer à ma retraite. Voilà tantôt la dixième fois que je me baigne; & à ne vous rien céler, ma voix est tout au même état que quand je suis arrivé. Le monosyllabe que j'ai prononcé n'a été qu'un effet de ces petits tons que vous sçavez qui m'échappent quelquefois quand j'ai beaucoup parlé, & mes valets ont été un peu trop prompts à crier miracle. La vérité est pourtant que le bain m'a renforcé les jambes, & fortifié la poitrine. Mais pour ma voix, ni le bain, ni la boisson des eaux ne m'ont de rien servi. Il faut donc s'en aller de Bourbon aussi muet que j'y suis arrivé. Je ne sçaurois vous dire quand je partirai; je prendrai brusquement mon parti, & Dieu veuille que le déplaisir ne me tue pas en chemin. Tout ce que je vous puis dire, c'est

que jamais exilé n'a quitté son pays avec tant d'affliction que je retournerai au mien. Je vous dirai encore plus, c'est que sans votre considération je ne crois pas que j'eusse jamais revu Paris, où je ne conçois aucun autre plaisir que celui de vous revoir.

Je suis bien fâché de la juste inquiétude que vous donne la fièvre de M. votre jeune fils. J'espère que cela ne fera rien. Mais si quelque chose me fait craindre pour lui, c'est le nombre de bonnes qualités qu'il a ¹⁾, puisque je n'ai jamais vu d'enfant de son âge si accompli en toutes choses. M. Marchand est arrivé ici samedi. J'ai été fort aise de le voir; mais je ne tarderai gueres à le quitter. Nous faisons notre ménage ensemble; il est toujours aussi bon & aussi méchant homme que jamais. J'ai sçu par lui tout ce qu'il y a de mal à Bourbon, dont je ne sçavois pas un mot à son arrivée. Votre relation de l'affaire de Hongrie m'a fait un très-grand plaisir, & m'a fait comprendre en très-peu de mots ce que les plus longues relations ne m'auroient peut-être pas appris. Je l'ai débitée à tout Bourbon, où il n'y avoit qu'une relation d'un commis de M. Jacques, où, après avoir parlé du grand visir, on ajoutoit, entre autres choses, que *ledit visir voulant réparer le grief qui lui avoit été fait*, &c. Tout le reste étoit de ce style. Adieu,

1) Boileau parle ici du fils aîné de Racine.

mon cher Monsieur, aimez-moi toujours, & croyez que vous seul êtes ma consolation.

Je vous écrirai en partant de Bourbon, & vous aurez de mes nouvelles en chemin : je ne sçais pas trop le parti que je prendrai à Paris. Tous mes livres sont à Auteuil, où je ne puis plus désormais aller les hivers. J'ai résolu de prendre un logement pour moi seul ¹). Je suis las franchement d'entendre le tintamarre des nourrices & des servantes. Je n'ai qu'une chambre & point de meubles au cloître. Tout ceci soit dit entre nous ; mais cependant je vous prie de me mander votre avis. N'ayant point de voix, il me faut du moins de la tranquillité. Je suis las de me sacrifier au plaisir & à la commodité d'autrui. Il n'est pas vrai que je ne puisse bien vivre & tenir seul mon ménage ; ceux qui le croient se trompent grossièrement. D'ailleurs, je prétends désormais mener un genre de vie dont tout le monde ne s'accommodera pas. J'avois pris des mesures que j'aurois exécutées, si ma voix ne s'étoit point éteinte. Dieu ne l'a pas voulu. J'ai honte de moi-même, & je rougis des larmes que je répands en vous écrivant ces derniers mots.

1) Boileau demouroit alors chez M. Dongeois, & avoit envie de vivre seul.

L E T T R E X V.

A B O I L E A U.

A Paris, ce 5 septembre.

J'AVOIS destiné cette après-dinée à vous écrire fort au long ; mais *un cousin, abusant d'un fâcheux parentage*, est venu malheureusement me voir, & il ne fait que de sortir de chez moi. Je ne vous écris donc que pour vous dire que je reçus avant-hier une lettre de vous. Le pere Bouhours & le pere Rapin étoient dans mon cabinet, quand je la reçus. Je leur en fis la lecture en la décachetant, & je leur fis un fort grand plaisir. Je regardai pourtant de loin, à mesure que je la lisois, s'il n'y avoit rien dedans qui fût trop janséniste. Je vis, vers la fin, le nom de M. Nicole, & je sautai bravement, ou, pour mieux dire, lâchement par-dessus. Je n'osai m'exposer à troubler la grande joie & même les éclats de rire que leur causerent plusieurs choses fort plaisantes que vous me mandiez. Nous aurions été tous trois les plus contents du monde, si nous eussions trouvé à la fin de votre lettre que vous parliez à votre ordinaire, comme nous trouvions que vous écriviez avec le même esprit que vous avez toujours

eu. Ils font, je vous afsûre, tous deux, fort de vos amis, & même de fort bonnes gens. Nous avons été le matin entendre le pere de Villiers, qui faisoit l'oraison funebre de M. le Prince, grand-pere de M. le Prince d'aujourd'hui. Il y a joint les louanges du dernier mort, & il s'est enfoncé jusqu'au cou dans le combat de Saint-Antoine: Dieu sçait combien judicieusement. En vérité, il a beaucoup d'esprit; mais il auroit bien besoin de se laisser conduire. J'annonçai au pere Bouhours un nouveau livre, qui excita fort sa curiosité. Ce sont les *Remarques de M. de Vaugelas, avec les notes de Thomas Corneille*. Cela est ainsi affiché dans Paris depuis quatre jours. Auriez-vous jamais cru voir ensemble M. de Vaugelas & M. de Corneille le jeune, donnant des regles sur la langue.

J'eusse bien voulu vous pouvoir mander que M. de Louvois est guéri, en vous mandant qu'il a été malade; mais ma femme, qui revient de voir Madame de la Chapelle, m'apprend qu'il a encore de la fièvre. Elle étoit d'abord comme continue, & même assez grande; elle n'est présentement qu'intermittente, & c'est encore une des obligations que nous avons au quinquina. J'espere que je vous manderai lundi qu'il est absolument guéri. Outre l'intérêt du Roi & celui du public, nous avons, vous & moi, un intérêt très-particulier à lui souhaiter une bonne

fanté. On ne peut pas nous témoigner plus de bonté qu'il nous en témoigne; & vous ne sçauriez croire avec quelle amitié il m'a toujours demandé de vos nouvelles. Bon soir, mon cher Monsieur. Je salue de tout mon cœur M. Marchand. Je vous écrirai plus au long lundi. Mon fils est guéri.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

A Luxembourg, le 24 mai.

VOTRE lettre m'auroit fait beaucoup plus de plaisir, si les nouvelles de votre fanté eussent été un peu meilleures. Je vis M. Dodard comme je venois de la recevoir, & la lui montrai. Il m'assura que vous n'aviez aucun lieu de vous mettre dans l'esprit que votre voix ne reviendra point, & me cita même quantité de gens qui sont fortis fort heureusement d'un semblable accident. Mais, sur toutes choses, il vous recommande de ne point faire d'effort pour parler, &, s'il se peut, de n'avoir commerce qu'avec des gens d'une oreille fort subtile, ou qui vous entendent à demi-mot. Il croit que le syrop d'abricot vous est fort bon, & qu'il en faut prendre quelquefois de pur, & très-souvent de mêlé avec de l'eau,

en l'avalant lentement & goutte à goutte ; ne point boire trop frais, ni de vin que fort trempé ; du reste vous tenir l'esprit toujours gai. Voilà à peu près le conseil que M. Menjot me donnoit autrefois 1). M. Dodart approuve beaucoup votre lait d'ânesse, mais beaucoup plus encore ce que vous dites de la vertu de M. Il ne la croit nullement propre à votre mal, & assure même qu'elle y feroit très-nuisible. Il m'ordonne presque toujours les mêmes choses pour mon mal de gorge, qui va toujours son même train ; & il me conseille un régime qui peut-être me pourra guérir dans deux ans, mais qui infailliblement me rendra dans deux mois de la taille dont vous voyez qu'est M. Dodart lui-même 2). M. Félix étoit présent à toutes ces ordonnances, qu'il a fort approuvées ; & il a aussi demandé des remèdes pour sa santé, se croyant le plus malade de nous trois. Je vous ai mandé qu'il avoit visité la boucherie de Châlons. Il est, à l'heure que je vous parle, au marché, où il m'a dit qu'il avoit rencontré

1) Racine racontoit, quand il vouloit rire, qu'un médecin lui ayant défendu de boire du vin, de manger de la viande, de lire & de s'appliquer à la moindre chose, ajouta : *du reste, réjouissez-vous.*

2) Racine parle du père du premier médecin du roi, qui étoit extrêmement maigre.

ce matin des écrevisses de fort bonne mine. Le voyage est prolongé de trois jours, & on demeurera ici jusqu'à lundi prochain. Le prétexte est la rougeole de M. le Comte de Toulouse ; mais le vrai est apparemment que le roi a pris goût à sa conquête, & qu'il n'est pas fâché de l'examiner tout à loisir. Il a déjà considéré toutes les fortifications l'une après l'autre, est entré jusques dans les contre-mines du chemin couvert, qui sont fort belles, & sur-tout a été fort aise de voir ces fameuses redoutes entre les deux chemins couverts, lesquelles ont tant donné de peine à M. de Vauban. Aujourd'hui le roi va examiner la circonvallation, c'est-à-dire, faire un tour de sept ou huit lieues. Je ne vous fais point le détail de tout ce qui m'a paru ici de merveilleux ; qu'il vous suffise que je vous en rendrai bon compte quand nous nous verrons, & que je vous ferai peut-être concevoir les choses comme si vous y aviez été.

M. de Vauban a été ravi de me voir, & ne pouvant pas venir avec moi, m'a donné un ingénieur qui m'a mené par-tout. Il m'a aussi abouché avec M. d'Espagne, gouverneur de Thionville, qui se signala tant à Saint-Godart, & qui m'a fait souvenir qu'il avoit souvent bu avec moi à l'auberge de M. Poignant, & que nous étions, Poignant & moi, fort agréables avec feu M. de Bernage, évêque de Grasse.

Sérieusement ce M. d'Espagne est un fort galant

homme, & il m'a paru un grand air de vérité dans tout ce qu'il m'a dit de ce combat de Saint-Godart. Mais, mon cher Monsieur, cela ne s'accorde ni avec M. de Montécuculli, ni avec M. de Bissy, ni avec M. de la Feuillade, & je vois bien que la vérité qu'on nous demande tant est bien plus difficile à trouver qu'à écrire. J'ai vu aussi M. de Charuel, qui étoit intendant à Gigeri. Celui-ci sçait apparemment la vérité, mais il se ferre les levres tant qu'il peut de peur de la dire; & j'ai eu à-peu-près la même peine à lui tirer quelques mots de la bouche, que Trivelin avoit à en tirer de Scaramouche, *musicien begue*. M. de Gourville arriva hier, & tout en arrivant me demanda de vos nouvelles. Je ne finirois point si je vous nommois tous les gens qui m'en demandent tous les jours avec amitié. M. de Chevreuse, entre autres; M. de Noailles; Monseigneur le Prince que je devois nommer le premier; surtout M. Moreau notre ami, & M. Roze: ce dernier avec des expressions fortes, vigoureuses, & qu'on voit bien en vérité qui partent du cœur. Je fis hier grand plaisir à M. de Termes de lui dire le souvenir que vous aviez de lui. M. de Reims, M. le président de Mesmes, & M. le cardinal de Furstemberg, sont toujours ici, & mettent le roi en bonne humeur.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

Au camp devant Mons, le 3 avril.

ON nous avoit trop tôt mandé la prise de l'ouvrage à cornes; il ne fut attaqué pour la première fois qu'avant-hier: encore fut-il abandonné un moment après par les grenadiers du régiment des Gardes, qui s'épouvantèrent mal-à-propos, & que leurs officiers ne pûrent retenir, même en leur présentant l'épée nue comme pour les percer. Le lendemain, sur les neuf heures du matin, on recommença une autre attaque avec beaucoup plus de précaution que la précédente. On choisit pour cela huit compagnies de grenadiers, tant du régiment du Roi que d'autres régiments. On commanda aussi cent-cinquante mousquetaires des deux compagnies pour soutenir les grenadiers. L'attaque se fit avec une vigueur extraordinaire, & dura trois bons quarts-d'heure: car les ennemis se défendirent en fort braves gens, & quelques-uns d'entre eux se colletterent même avec quelques-uns de nos officiers. Mais comment auroient-ils pu faire? Pendant qu'ils étoient aux mains, tout

notre canon tiroit sans discontinuer sur les deux demi-lunes qui devoient les couvrir, & d'où, malgré cette tempête de canon, on ne laissa pourtant pas de faire un feu épouvantable. Nos bombes tomboient aussi à tous moments sur ces demi-lunes, & sembloient les renverser sens-dessus-dessous. Enfin nos gens demeurèrent les maîtres, & s'établirent de manière qu'on n'a pas même osé depuis les inquiéter. Nous y avons bien perdu deux-cents hommes, entre autres huit ou dix mousquetaires, du nombre desquels étoit le fils de M. le prince de Courtenai, qui a été trouvé mort dans la palissade de la demi-lune. Car quelques mousquetaires poussèrent jusques dans cette demi-lune, malgré la défense expresse de M. de Vauban & de M. de Maupertuis, croyant faire sans doute la même chose qu'à Valenciennes. Ils furent obligés de revenir fort vite sur leurs pas: & c'est-là que la plupart furent tués ou blessés. Les grenadiers, à ce que dit M. de Maupertuis lui-même, ont été aussi braves que les mousquetaires. De huit capitaines, il y en a eu sept tués ou blessés. J'ai retenu cinq ou six actions ou paroles de simples grenadiers, dignes d'avoir place dans l'histoire; & je vous les dirai, quand nous nous reverrons. M. de Châteauvilain, fils de M. le grand trésorier de Pologne, étoit à tout, & est un des hommes de l'armée le plus estimé. La Chefnaye a aussi fort bien fait. Je

vous les nomme tous deux, parce que vous les connoissez particulièrement. Mais je ne vous puis dire assez de bien du premier, qui joint beaucoup d'esprit à une fort grande valeur. Je voyois toute l'attaque fort à mon aise, d'un peu loin à la vérité; mais j'avois de fort bonnes lunettes, que je ne pouvois presque tenir fermes, tant le cœur me battoit à voir tant de braves gens dans le péril. On fit une suspension pour retirer les morts de part & d'autre. On trouva de nos mousquetaires morts dans le chemin couvert de la demi-lune. Deux mousquetaires blessés s'étoient couchés parmi ces morts, de peur d'être achevés; ils se leverent tout-à-coup sur leurs pieds, pour s'en revenir avec les morts qu'on remportoit. Mais les ennemis prétendirent qu'ayant été trouvés sur leur terrain, ils devoient demeurer prisonniers. Notre officier ne put pas en disconvenir; mais il voulut au moins donner de l'argent aux Espagnols, afin de faire traiter ces deux mousquetaires. Les Espagnols répondirent: *ils seront mieux traités parmi nous que parmi vous, & nous avons de l'argent plus qu'il n'en faut pour nous & pour eux.* Le gouverneur fut un peu plus incivil; car M. de Luxembourg lui ayant envoyé une lettre par un tambour, pour s'informer si le chevalier d'Estrade, qui s'est trouvé perdu, n'étoit point du nombre des prisonniers qui ont été faits dans ces deux actions, le

gouverneur ne voulut ni lire la lettre, ni voir le tambour.

On a pris aujourd'hui deux manieres de payfans, qui étoient fortis de la ville avec des lettres pour M. de Castanaga. Ces lettres portoient que la place ne pouvoit plus tenir que cinq ou six jours. En récompense, comme le roi regardoit de la tranchée tirer nos batteries, un homme, qui apparemment étoit quelque officier ennemi, déguisé en soldat avec un simple habit gris, est parti, à la vue du Roi, de notre tranchée, & traversant jusqu'à une demi-lune des ennemis, s'est jetté dedans; & on a vu deux des ennemis venir au-devant de lui pour le recevoir. J'étois aussi dans la tranchée dans ce temps là, & je l'ai conduit de l'œil jusques dans la demi-lune. Tout le monde a été surpris jusqu'au dernier point de son imprudence; mais vraisemblablement il n'empêchera pas la place d'être prise dans cinq ou six jours. Toute la demi-lune est presque éboulée, & les remparts de ce côté-là ne tiennent plus à rien. On n'a jamais vu un tel feu d'artillerie. Quoique je vous dise que j'ai été dans la tranchée, n'allez pas croire que j'aie été dans aucun péril: les ennemis ne tiroient plus de ce côté là; & nous étions tous ou appuyés sur le parapet, ou debout sur le revers de la tranchée. Mais j'ai couru d'autres périls, que je vous conterai en riant quand nous ferons de retour. Je suis,
comme

comme vous, tout consolé de la réception de F... M. Roze partit, fâché de voir, dit-il, l'académie *in pejus ruere*. Il vous fait ses baise-mains avec des expressions très-fortes, à son ordinaire. M. de Cavoie, & quantité de nos communs amis m'ont chargé aussi de vous en faire. Voilà, ce me semble, une assez longue lettre; mais j'ai les pieds chauds, & je n'ai gueres de plus grand plaisir que de causer avec vous. Je crois que le nez a saigné au prince d'Orange, & il n'est tantôt plus fait mention de lui. Vous me ferez un extrême plaisir de m'écrire, quand cela vous fera aussi quelque plaisir. Je vous prie de faire mes baise-mains à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de mander à ma femme que vous avez reçu de mes nouvelles.

J'ai oublié de vous dire que, pendant que j'étois sur le mont Pagnotte à regarder l'attaque, le R. P. de la Chaîse étoit dans la tranchée, & même fort près de l'attaque, pour la voir plus distinctement. J'en parlois hier au soir à son frere, qui me dit tout naturellement : *il se fera tuer un de ces jours*. Ne dites rien de cela à personne, car on croiroit la chose inventée, & elle est très-vraie & très-sérieuse.



LETTRE XVIII.

A U M Ê M E.

Au camp de Gévries, le 21 mai.

IL faut que j'aime M. Vignan autant que je fais ; pour ne lui pas vouloir beaucoup de mal du contre-temps dont il a été cause. Si je n'avois pas eu des embarras tels que vous pouvez vous imaginer, je vous aurois été chercher à Auteuil. Je ne vous ai pas écrit pendant le chemin, parce que j'étois chagrin, au dernier point, d'un vilain clou qui m'est venu au menton, qui m'a fait de fort grandes douleurs, jusqu'à me donner la fièvre deux jours & deux nuits. Il est percé, Dieu merci ; & il ne me reste plus qu'une emplâtre qui me défigure, & dont je me consolerois volontiers sans toutes les questions importunes que cela m'attire à tout moment.

Le roi fit hier la revue de son armée & de celle de M. de Luxembourg. C'étoit assurément le plus grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs siècles. Je ne me souviens point que les Romains en aient vu un tel ; car leurs armées n'ont gueres passé, ce me semble, quarante, ou tout au plus cinquante-mille hommes ; & il y avoit hier six-vingt-mille hommes

ensemble sur quatre lignes. Comptez qu'à la rigueur il n'y avoit pas là dessus trois-mille hommes à rabattre. Je commençai à onze heures du matin à marcher. J'allai toujours au grand pas de mon cheval ; & je ne finis qu'à huit heures du soir. Enfin on étoit deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre. Mais si on n'a jamais vu tant de troupes ensemble, assurez-vous qu'on n'en a jamais vu de si belles. Je vous rendrois un fort bon compte des deux lignes de l'armée du roi, & de la première de l'armée de M. de Luxembourg ; mais quant à la seconde ligne, je ne vous en puis parler que sur la foi d'autrui. J'étois si las, si ébloui de voir briller des épées & des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes & des timbales, qu'en vérité je me laissois conduire par mon cheval, sans plus avoir d'attention à rien ; & j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyois eussent été chacun dans leur chaumière, ou dans leur maison, avec leurs femmes & leurs enfants, & moi dans ma rue des Maçons avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les poèmes épiques les revues d'armées, fort longues & fort ennuyeuses ; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, & même, pardonnez-moi cette espèce de blasphême, plus lassante que celle de la Pucelle. J'étois, au retour, à-peu-près dans le même état que nous étions vous & moi dans

la cour de l'abbaye de Saint-Amand. A cela près, je ne fus jamais si charmé & si étonné que je le fus de voir une puissance si formidable. Vous jugez bien que tout cela nous prépare de belles matieres. On m'a donné un ordre de bataille des deux armées. Je vous l'aurois volontiers envoyé ; mais il y en a ici mille copies, & je ne doute pas qu'il n'y en ait bientôt autant à Paris. Nous sommes ici campés le long de la Trouille, à deux lieues de Mons. M. de Luxembourg est campé près de Binche, partie sur le ruisseau qui passe aux Estives, & partie sur la Haifne, où ce ruisseau tombe. Son armée est de soixante-six bataillons & de deux-cents-neuf escadrons : celle du roi de quarante-six bataillons & de quatre-vingt-dix escadrons. Vous voyez par-là que celle de M. de Luxembourg occupoit bien plus de terrain que celle du roi. Son quartier général, j'entends celui de M. de Luxembourg, est à Thieufies. Vous trouverez tous ces villages dans la carte. L'une & l'autre se mettent en marche demain. Je pourrai bien n'être pas en état de vous écrire de cinq ou six jours ; c'est pourquoi je vous écris aujourd'hui une si longue lettre. Ne trouvez point étrange le peu d'ordre que vous y trouverez : je vous écris au bout d'une table environnée de gens qui raisonnent de nouvelles, & qui veulent à tous momens que j'entre dans la conversation. Il vint hier de Bruxelles un rendu, qui dit

que M. le prince d'Orange assembloit quelques troupes à Auderleck , qui en est à trois quarts de lieues. On demanda au rendu ce qu'on disoit à Bruxelles. Il répondit qu'on y étoit fort en repos, parce qu'on étoit persuadé qu'il n'y avoit à Mons qu'un camp volant , que le roi n'étoit point en Flandres, & que M. de Luxembourg étoit en Italie.

Je ne vous dis rien de la marine ; vous êtes à la source, & nous ne sçavons qu'après vous. Vraisemblablement j'aurai bientôt de plus grandes choses à vous mander qu'une revue, quelque grande & quelque magnifique qu'elle ait été. M. de Savoie vous baise les mains. Je ne sçais ce que je ferois sans lui ; il faudroit en vérité que je renonçasse aux voyages & au plaisir de voir tout ce que je vois. M. de Luxembourg, dès le premier jour que nous arrivâmes, envoya dans notre écurie un des plus commodes chevaux de la sienne, pour m'en servir pendant la campagne. Vous n'avez jamais vu un homme de cette bonté & de cette magnificence ; il est encore plus à ses amis, & plus aimable à la tête de sa formidable armée, qu'il n'est à Paris & à Versailles. Je vous nommerois au contraire certaines gens qui ne sont pas reconnoissables en ce pays-ci, & qui, tout embarrassés de la figure qu'ils y font, sont à-peu-près comme vous dépeignez le pauvre M. Jannart, quand il commençoit une courante. Adieu, mon cher

Monfieur, voilà bien du verbiage ; mais je vous écris au courant de ma plume , & me laiffe entraîner au plaifir que j'ai de caufer avec vous , comme fi j'étois dans vos allées d'Auteuil. Je vous prie de vous fouvenir de moi dans la petite académie , & d'affurer M. de Pontchartrain de mes très-humbles respects. Faites auffi mille compliments pour moi à M. de la Chapelle. Je prévois qu'il y aura bientôt matiere à des types plus magnifiques qu'il n'en a encore imaginé. Ecrivez - moi le plus fouvent que vous pourrez , & forcez votre pareffe. Pendant que j'effuie de longues marches & des campemens fort incommodés , ferez-vous fort à plaindre , quand vous n'aurez que la fatigue d'écrire des lettres bien à votre aife dans votre cabinet ?



LETTRE XIX.

A U M Ê M E.

Du camp de Gévries, le 22 mai.

C O M M E j'étois fort interrompu hier en vous écrivant, je fis une grande faute dans ma lettre, dont je ne m'apperçus que lorsqu'on l'eut portée à la poste. Au lieu de vous dire que le quartier principal de M. de Luxembourg étoit aux hautes Estives, je vous marquai qu'il étoit à Thieusies, qui est un village à plus de trois ou quatre lieues de-là, & où il devoit aller camper en partant des Estives, ce qu'on m'avoit dit. On parloit même de cela autour de moi pendant que j'écrivois. J'ai donc cru que je vous ferois plaisir de vous détromper, & qu'il valoit mieux qu'il vous en coutât un petit port de lettre, que quelque grosse gageure où vous pourriez vous engager mal-à-propos, ou contre M. de la Chapelle, ou contre M. Hessein. J'ai sur-tout pâli, quand j'ai songé au terrible inconvénient qui arriveroit si ce dernier avoit quelque avantage sur vous; car je me souviens du bois qu'il mettoit à la droite opiniâtrément; malgré tous les serments & toute la raison de M. de Guilleragues, qui en pensa devenir fou. Dieu vous

K iv.

garde d'avoir jamais tort contre un tel homme. Je monte en carrosse pour aller à Mons, où M. de Vauban m'a promis de me faire voir les nouveaux ouvrages qu'il y a faits. J'y allai l'autre jour dans ce même dessein; mais je souffrois alors tant de mal, que je ne songeai qu'à m'en revenir au plus vite.

LETTRE XX.

AU MÊME.

Au camp devant Namur, le 3 juin.

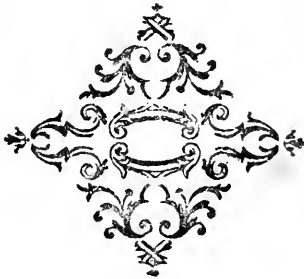
J'AI été si troublé depuis huit jours de la petite vérole de mon fils, que j'appréhendois qui ne fût fort dangereuse, que je n'ai pas eu le courage de vous mander aucunes nouvelles. Le siège a bien avancé durant ce temps là, & nous sommes à l'heure qu'il est au corps de la place. Il n'a point fallu pour cela détourner la Meuse, comme vous m'écrivez qu'on le disoit à Paris; ce qui seroit une étrange entreprise. On n'a pas même eu besoin d'appeler les mousquetaires, ni d'exposer beaucoup de braves gens. M. de Vauban, avec son canon & ses bombes, a fait lui seul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs au-deça & au-delà de la Meuse, où il a placé ses batteries. Il a conduit sa principale tranchée dans

un terrain assez resserré, entre des hauteurs & une espèce d'étang d'un côté, & la Meuse de l'autre. En trois jours il a poussé son travail jusqu'à un petit ruisseau qui coule au pied de la contrescarpe, & s'est rendu Maître d'une petite contre-garde revêtue, qui étoit en-deçà de la contrescarpe; & de-là, en moins de seize heures, a emporté tout le chemin couvert, qui étoit garni de plusieurs rangs de palissades; a comblé un fossé large de dix toises, & profond de huit pieds, & s'est logé dans une demi-lune qui étoit au-devant de la courtine, entre un demi-bastion qui est sur le bord de la Meuse, à la gauche des assiégés, & un bastion qui est à leur droite. En telle sorte que cette place si terrible, en un mot Namur, a vu tous ses dehors emportés dans le peu de temps que je vous ai dit, sans qu'il en ait coûté au roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons; tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques sont étonnés du courage des assiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon & des bombes, quand je vous dirai, sur le rapport d'un officier Espagnol, qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze-cents hommes. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent, & qui tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont vus d'en haut & de revers, & qui ne peuvent pas trouver un seul

coin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tous pleins de corps dont le canon a emporté les têtes comme si on les avoit coupées avec des fabres. Cela n'empêche pas que plusieurs de nos gens n'aient fait des actions de grande valeur. Les grenadiers du régiment des Gardes Françoises & ceux des Gardes Suisses se font , entr'autres , extrêmement distingués. On raconte plusieurs actions particulieres que je vous redirai quelque jour , & que vous entendrez avec plaisir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire , & que j'ai ouï conter au roi même. Un soldat du régiment des Fusiliers , qui travailloit à la tranchée , y avoit porté un gabion ; un coup de canon vint qui emporta son gabion : aussi-tôt il en alla poser à la même place un autre , qui fut sur le champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat , sans rien dire , en prit un troisieme , & l'alla poser ; un troisieme coup de canon emporta ce troisieme gabion. Alors le soldat rebuté se tint en repos ; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit : *j'irai ; mais j'y serai tué.* Il y alla , & , en posant son quatrieme gabion , eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint , soutenant son bras pendant avec l'autre bras , & se contenta de dire à son officier : *je l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le bras , qui ne tenoit presque à rien. Il souffrit cela sans deserrer

les dents ; & après l'opération , dit froidement : *je suis donc hors d'état de travailler ; c'est maintenant au roi à me nourrir.* Je crois que vous me pardonnerez le peu d'ordre de cette narration , mais assurez-vous qu'elle est fort vraie. M. de Cavoie me presse d'achever ma lettre. Je vous dirai donc en deux mots , pour l'achever , qu'apparemment la ville sera prise en deux jours. Il y a déjà une grande breche au bastion , & même un officier vient , dit-on , d'y monter avec deux ou trois soldats , & s'en est revenu , parce qu'il n'étoit point suivi , & qu'il n'y avoit encore aucun ordre pour cela. Vous jugez bien que ce bastion ne tiendra gueres. Après quoi , il n'y a plus que la vieille enceinte de la ville , où les assiégés ne nous attendront pas. Mais vraisemblablement la garnison laissera faire la capitulation aux bourgeois , & se retirera dans le château , qui ne fait pas plus de peur à M. de Vauban que la ville. M. le prince d'Orange n'a point encore marché , & pourra bien marcher trop tard. Nous attendons avec impatience des nouvelles de la mer. Je ne suis point surpris de tout ce que vous me mandez du gouverneur qui a fait déserter votre assemblée à son pupille. J'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous êtes sur le rang où vous devez placer M. de Richesource. Ce que vous dites des esprits médiocres est fort vrai , & m'a frappé , il y a long-temps , dans votre

poétique. M. de Cavoie vous fait mille baïse-mains, & M. Roze aussi, qui m'a confié les grands dégoûts qu'il avoit de l'académie, jusqu'à méditer même d'y faire retrancher les jettons, s'il n'étoit, dit-il, retenu par la charité. Croyez-vous que les jettons durent beaucoup, s'il ne tient qu'à la charité de M. Roze qu'ils ne soient retranchés? Adieu, Monsieur, je vous conseille d'écrire un mot à M. le contrôleur général lui-même, pour le prier de vous faire mettre sur l'état de distribution; & cela fera fait aussi-tôt. Vous êtes pourtant en fort bonnes mains, puisque M. de Brie a promis de vous faire payer. C'est le plus honnête-homme qui se soit jamais mêlé de finance. Mes compliments à M. de la Chapelle.



L E T T R E X X I.

A U M Ê M E.

Au Camp près de Namur, le 15 Juin.

JE ne vous ai point écrit sur l'attaque d'avant-hier : je suis accablé des lettres qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raisonnables que vous, & à qui il faut faire des réponses bien malgré moi. Je crois que vous n'aurez pas manqué de relations. Ainsi, sans entrer dans des détails ennuyeux, je vous manderai succinctement ce qui m'a le plus frappé dans cette action. Comme la garnison est au moins de six-mille hommes, le roi avoit pris de fort grandes précautions pour ne pas manquer son entreprise. Il s'agissoit de leur enlever une redoute & un retranchement de plus de quatre-cents toises de long, d'où il fera fort facile de foudroyer le reste de leurs ouvrages, cette redoute étant au plus haut de la montagne, & par conséquent pouvant commander aux ouvrages à cornes qui couvrent le château de ce côté-là. Ainsi le roi, outre les sept bataillons de tranchée, avoit commandé deux-cents de ses mousquetaires, cent-cinquante grenadiers à cheval, & quatorze compagnies d'autres grenadiers, avec mille

ou douze-cents travailleurs, pour le logement qu'on vouloit faire ; & , pour mieux intimider les ennemis , il fit paroître tout-à-coup sur la hauteur la brigade de son régiment , qui est encore composée de six bataillons. Il étoit là en personne à la tête de son régiment , & donnoit ses ordres à la demi-portée du mousquet. Il avoit seulement devant lui trois gabions , que le comte de Fiesque , qui étoit son aide-de-camp de jour , avoit fait poser pour le couvrir. Mais ces gabions , presque tous pleins de pierres , étoient la plus dangereuse défense du monde ; car un coup de canon qui eût donné dedans auroit fait un beau massacre de tous ceux qui étoient derriere. Néanmoins un de ces gabions sauva peut-être la vie au roi , ou à Monseigneur , ou à Monsieur , qui tous deux étoient à ses côtés ; car il rompit le coup d'une balle de mousquet , qui venoit droit au roi , & qui , en se détournant un peu , ne fit qu'une contusion au bras de M. le comte de Toulouse , qui étoit , pour ainsi dire , dans les jambes du roi.

Mais , pour revenir à l'attaque , elle se fit dans un ordre merveilleux. Il n'y eut pas jusqu'aux mousquetaires qui ne firent pas un pas plus qu'on ne leur avoit commandé. A la vérité , M. de Maupertuis , qui marchoit à leur tête , leur avoit déclaré que , si quelqu'un ôsoit passer devant lui , il le tueroit. Il n'y en eut qu'un seul , qui ayant osé désobéir & passer

devant lui , il le porta par terre de deux coups de sa pertuisane , qui ne le blessèrent pourtant point. On a fort loué la sagesse de M. de Maupertuis. Mais il faut vous dire aussi deux traits de M. de Vauban ; que je suis assuré qui vous plairont. Comme il connoît la chaleur du soldat dans ces fortes d'occasions , il leur avoit dit : *mes enfants , on ne vous défend pas de poursuivre les ennemis quand ils s'enfuiront , mais je ne veux pas que vous alliez vous faire échigner mal-à-propos sur la contrescarpe de leurs autres ouvrages. Je retiens donc à mes côtés cinq tambours pour vous rappeler quand il sera temps. Dès que vous les entendrez , ne manquez pas de revenir chacun à vos postes.* Cela fut fait comme il l'avoit concerté. Voilà pour la première précaution. Voici la seconde. Comme le retranchement qu'on attaquoit avoit un fort grand front , il fit mettre sur notre tranchée des espèces de jallons , vis-à-vis desquels chaque corps devoit attaquer & se loger , pour éviter la confusion. Et la chose réussit à merveille. Les ennemis ne fournirent point , & n'attendirent pas même nos gens. Ils s'enfuirent après qu'ils eurent fait une seule décharge , & ne tirèrent plus que de leurs ouvrages à cornes. On en tua bien quatre ou cinq-cents ; entre autres un capitaine Espagnol , fils d'un Grand d'Espagne , qu'on nomme le comte de Lemos. Celui qui le tua étoit un des grenadiers à cheval , nommé

Sans-Raison. Voilà un vrai nom de grenadier. L'Espagnol lui demanda quartier, & lui promit cent pistoles, lui montrant même sa bourse où il y en avoit trente-cinq. Le grenadier, qui venoit de voir tuer le lieutenant de sa compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier, & tua son Espagnol. Les ennemis envoyerent demander le corps, qui leur fut rendu, & le grenadier *Sans-Raison* rendit aussi les trente-cinq pistoles qu'il avoit prises au mort, en disant : *Tenez, voilà son argent, dont je ne veux point ; les grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer.* Vous ne trouverez point peut-être ces détails dans les relations que vous lirez ; & je m'affûre que vous les aimerez bien autant qu'une supputation exacte du nom des bataillons, & de chaque compagnie des gens détachés ; ce que M. l'abbé Dangeau ne manqueroit pas de rechercher très-curieusement.

Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des grenadiers, qui fut tué, & dont *Sans-Raison* vengea la mort. Vous ne ferez peut-être pas fâché de sçavoir qu'on lui trouva un cilice sur le corps. Il étoit d'une piété singulière, & avoit même fait ses dévotions le jour d'auparavant. Respecté de toute l'armée pour sa valeur, accompagnée d'une douceur & d'une sagesse merveilleuse, le roi l'estimoit beaucoup, & a dit, après sa mort, que c'étoit un homme
qui

qui pouvoit prétendre à tout. Il s'appelloit Roquevert. Croyez - vous que frere Roquevert ne valoit pas bien frere Muce ? Et si M. de la Trappe l'avoit connu , auroit-il mis , dans la vie du frere Muce , que les grenadiers font profession d'être les plus grands scélérats du monde ? Effectivement on dit que dans cette compagnie il y a des gens fort réglés. Pour moi , je n'entends gueres de messe dans le camp , qui ne soit servie par quelque mousquetaire , & où il n'y en ait quelqu'un qui communie , & cela de la maniere du monde la plus édifiante.

Je ne vous dis rien de la quantité de gens qui reçurent des coups de mousquet ou des contusions tout auprès du roi. Tout le monde le sçait : & je crois que tout le monde en frémit. M. le Duc étoit lieutenant-général de jour , & y fit à la Condé , c'est tout dire. M. le Prince , dès qu'il vit que l'action alloit commencer , ne put s'empêcher de courir à la tranchée , & de se mettre à la tête de tout. En voilà bien assez pour un jour.

Je ne puis pourtant finir sans vous dire un mot de M. de Luxembourg ; il est toujours vis-à-vis des ennemis , la Méhaigne entre deux , qu'on ne croit pas qu'ils ôsent passer. On lui amena avant-hier un officier Espagnol , qu'un de nos partis avoit pris , & qui s'étoit fort bien battu. M. de Luxembourg , lui trouvant de l'esprit , lui dit : *vous autres Espagnols , je*

sçais que vous faites la guerre en honnêtes gens, & je la veux faire avec vous de même. Ensuite il le fit dîner avec lui : puis lui fit voir toute son armée. Après quoi il le congédia, en lui disant : *je vous rends votre liberté ; allez trouver M. le prince d'Orange, & dites-lui ce que vous avez vu.* On a sçu aussi par un rendu, qu'un de nos soldats s'étant allé rendre aux ennemis, le prince d'Orange lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée de M. de Luxembourg : *c'est, dit le soldat, qu'on y meurt de faim ; mais avec tout cela ne passez pas la riviere, car assurément ils vous battront.*

Le roi envoya hier six-mille sacs d'avoine & cinq cents bœufs à l'armée de M. de Luxembourg : & quoi qu'ait dit le déserteur, je vous puis assurer qu'on y est fort gai, & qu'il s'en faut bien qu'on y meure de faim. Le général a été trois jours sans monter à cheval, passant le jour à jouer dans sa tente.

Le roi a eu nouvelle aujourd'hui que le baron de Serclas, avec cinq ou six-mille chevaux de l'armée du prince d'Orange, avoit passé la Meuse à Huy, comme pour venir inquiéter le quartier de M. de Boufflers. Le roi prend ses mesures pour le bien recevoir.

Adieu, Monsieur, je vous manderai une autre fois des nouvelles de la vie que je mene, puisque vous en voulez sçavoir. Faites, je vous prie, part de cette lettre à M. de la Chapelle, si vous trouvez qu'elle

en vaille la peine. Vous me ferez même beaucoup de plaisir de l'envoyer à ma femme, quand vous l'aurez lue. Car je n'ai pas le temps de lui écrire, & cela pourra la réjouir elle & mon fils.

On est fort content de M. de Bonrepaux. J'ai écrit à M. de Pontchartrain le fils par le conseil de M. de la Chapelle. Une page de compliments m'a plus coûté cinq-cents fois que les huit pages que je vous viens d'écrire. Adieu, Monsieur, je vous envie bien votre beau temps d'Auteuil : car il fait ici le plus horrible temps du monde.

Je vous ai vu rire assez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suisses dans la tranchée. Un autre Suisse, son camarade, qui étoit auprès, se mit à rire de toute sa force, en disant : *ho ! ho ! cela est plaisant ; il reviendra sans tête dans le camp.*

On a fait aujourd'hui trente prisonniers de l'armée du prince d'Orange, & ils ont été pris par un parti de M. de Luxembourg. Voici la disposition de l'armée des ennemis. M. de Baviere à la droite avec des Brandebourgens, & autres Allemands ; M. de Valdeck est au corps de bataille avec les Hollandois ; & le prince d'Orange, avec les Anglois, est à la gauche.

J'oubliois de vous dire que, quand M. le Comte

de Toulouſe reçut ſon coup de mouſquet , on entendit le bruit de la balle : & le roi demanda ſi quelqu'un étoit bleſſé. *Il me ſemble*, dit, en ſouriant, le jeune prince, *que quelque choſe m'a touché*. Cependant la contuſion étoit aſſez groſſe, & j'ai vu la balle ſur le galon de la manche, qui étoit tout noirci, comme ſi le feu y avoit paſſé. Adieu, Monsieur, je ne ſçaurois me réſoudre à finir quand je ſuis avec vous.

En fermant la lettre, j'apprends que la préſidente Barantin, qui avoit épouſé M. de Courmaillon, ingénieur, a été pillée par un parti de Charleroi. Ils lui ont pris ſes chevaux de carroſſe & ſa caſſette, & l'ont laiffée dans le chemin à pied. Elle venoit pour être auprès de ſon mari qui avoit été bleſſé. Il eſt mort.



LETTRE XXII.

A U M Ê M E.

Au camp près de Namur , le 24 juin.

J E laisse à M. de Valincourt le soin de vous écrire la prise du château neuf. Voici seulement quelques circonstances qu'il oubliera peut-être dans sa relation.

Ce château neuf est appelé autrement le *Fort-Guillaume*, parce que c'est le prince d'Orange qui ordonna l'année passée de le faire construire, & qui avança pour cela dix-mille écus de son argent. C'est un grand ouvrage à cornes, avec quelques redents dans le milieu de la courtine, selon que le terrain le demandoit. Il est situé de telle sorte que, plus on en approche, moins on le découvre. Et depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit fait qu'une très-petite breche à passer deux hommes, & il n'y avoit pas une palissade du chemin couvert qui fût rompue. M. de Vauban a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'ingenieur qui l'a tracé, & qui a conduit tout ce qu'on y a fait, est un Hollandois nommé Cohorn. Il s'étoit enfermé dedans pour le défendre, & y avoit même fait creuser le

fossé, disant qu'il s'y vouloit enterrer. Il en sortit hier avant la garnison, blessé d'un éclat de bombe. M. de Vauban a eu la curiosité de le voir ; & , après lui avoir donné beaucoup de louanges, lui a demandé s'il jugeoit qu'on eût pu l'attaquer mieux qu'on n'a fait. L'autre fit réponse que, si on l'eût attaqué dans les formes ordinaires, & en conduisant une tranchée devant la courtine & les demi-bastions il se feroit encore défendu plus de quinze jours, & qu'il nous en auroit coûté bien du monde ; mais que, de la maniere dont on l'avoit embrassé de toutes parts, il avoit fallu se rendre. La vérité est, que notre tranchée est quelque chose de prodigieux, embrassant à la fois plusieurs montagnes & plusieurs vallées, avec une infinité de détours & de retours, autant presque qu'il y a de rues à Paris. Les gens de la cour commençoient à s'ennuyer de voir si longtemps remuer la terre. Mais enfin il s'est trouvé que, dès que nous avons attaqué la contrescarpe, les ennemis, qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'instant tout le chemin couvert ; & voyant dans leur ouvrage vingt de nos grenadiers qui avoient grimpé par un petit endroit où l'on ne pouvoit monter qu'un à un, ils ont aussi-tôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze-cents hommes, tous gens bien faits s'il y en a au monde. Le principal officier qui les commandoit, nommé M. de

Vimbergue, est âgé de près de quatre-vingts ans. Comme il étoit d'ailleurs fort incommodé des fatigues qu'il a souffertes depuis quinze jours, & qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait porter sur la petite breche que notre canon avoit faite, résolu d'y mourir l'épée à la main. C'est lui qui a fait la capitulation; & il y a fait mettre qu'il lui seroit permis d'entrer dans le vieux château, pour s'y défendre encore jusqu'à la fin du siège. Vous voyez par là à quels gens nous avons affaire, & que l'art & les précautions de M. de Vauban ne sont pas inutiles pour épargner bien de braves gens qui s'iroient faire tuer mal-à-propos. C'étoit encore M. le Duc qui étoit lieutenant-général de jour; & voici la troisieme affaire qui passe par ses mains. Je voudrois que vous eussiez pu entendre de quelle maniere aisée & même avec quel esprit il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande; les réponses qu'il fit aux officiers qui le vinrent trouver pour capituler, & comme, en leur faisant mille honnêtetés, il ne laissoit pas de les intimider. On a trouvé le chemin couvert tout plein de corps morts, sans tous ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laissoient pas respirer; ils voyoient fauter à tout moment en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin; ils étoient si las de se jeter par terre, comme on fait quand il tombe une

bombe, que les uns se tenoient debout, au hasard de ce qui en pourroit arriver; les autres avoient creusé de petites niches dans des retranchements qu'ils avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, & s'y tenoient plaqués tout le jour. Ils n'avoient d'eau que celle d'un petit trou qu'ils avoient creusé en terre, & ont passé ainsi quinze jours entiers. Le vieux château est composé de quatre autres forts, l'un derriere l'autre, & va toujours en s'étrécissant, en telle sorte que celui de ces forts qui est à l'extrémité de la montagne, ne paroît pas pouvoir contenir trois-cents hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes. Heureusement nous ne craignons pas d'en manquer si-tôt. On en trouva hier chez les révérends peres Jésuites de Namur, douze-cent-foixante toutes chargées, avec leurs amorces. Les bons peres gardoient précieusement ce beau dépôt, sans en rien dire, espérant vraisemblablement de les rendre aux Espagnols, au cas qu'on nous fit lever le siège. Ils paroissoient pourtant les plus contents du monde d'être au roi; & ils me dirent à moi-même, d'un air riant & ouvert, qu'ils lui étoient trop obligés de les avoir délivrés de ces maudits protestants qui étoient en garnison à Namur, & qui avoient fait un prêche de leurs écoles. Le roi a envoyé le pere recteur à Dôle. Mais le pere de la Chaise dit lui-même que le roi est trop bon,

& que les supérieurs de leur compagnie seront plus sévères que lui. Adieu, Monsieur.

J'oublois de vous dire que je vis passer les deux ôtages que ceux du dedans de l'ouvrage à cornes envoyoit au roi. L'un avoit le bras en écharpe ; l'autre la mâchoire à demi emportée , avec la tête bandée d'une écharpe noire ; le dernier est un chevalier de Malte.

Je vis aussi huit prisonniers qu'on amenoit du chemin couvert. Ils faisoient horreur. L'un avoit un coup de bayonnette dans le côté ; un autre un coup de mousquet dans la bouche. Les six autres avoient le visage & les mains toutes brûlées du feu qui avoit pris à la poudre qu'ils avoient dans leurs havresacs.



LETTRE XXIII.

A S A F E M M E 1).

Au château de Cambréfis, le jour de l'Ascension.

J'AVOIS commencé à vous écrire hier au soir à Saint-Quentin : mais je fus averti que la poste étoit partie dès midi ; ainsi je n'achevai point. Je viens de recevoir vos lettres , qui m'ont fait un fort grand plaisir. Je me porte bien , Dieu merci.

Les garçons de M. Roche m'ont piqué mon petit cheval en deux endroits en le ferrant ; dont je suis fort en colere contre eux , & avec raison. Heureusement M. de Cavoie mene avec lui un maréchal , qui en a pris soin ; & on m'affûre que ce ne fera rien.

Nous allons demain au Quesnoi , & on laissera les dames au camp devant Mons. L'herbe est bien courte , & je crois que les chevaux ne trouveront pas beaucoup de fourrage. Le bled est fort renchéri ;

1) C'est la seule lettre conservée de toutes celles que Racine lui a écrites. Comme il n'avoit rien de caché pour elle , il ne vouloit pas apparemment qu'elle gardât ses lettres.

votre fermier fera riche , & devoit bien vous donner de l'argent , puisque vous ne l'avez point pressé de vendre son bled lorsqu'il étoit à bon marché.

Le roi eut hier des nouvelles de sa flotte ; elle est sortie de Brest du 9 mai ; on la croit maintenant à la Hogue en Normandie ; & le roi d'Angleterre embarqué.

On mande de Hollande que le prince d'Orange voit bien que c'est tout de bon qu'on va faire une descente , & qu'il paroît étonné. Il a envoyé en Angleterre le comte de Portland son favori , a contre-mandé trois régiments prêts à s'embarquer pour la Hollande ; & on dit qu'il pourroit bien repasser lui-même en Angleterre.

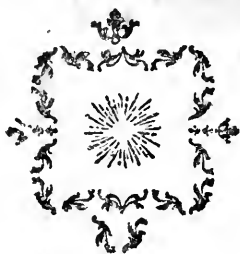
M. de Baviere est fort inquiet de la maladie du prince Clément son frere , qui est , dit-on , à l'extrémité. Il le fera bien davantage dans quatre jours , lorsqu'il verra entrer dans les Pays-Bas plus de cent-trente-mille hommes.

Le roi est dans la meilleure fanté du monde. Il a eu nouvelle aujourd'hui que M. d'Etrées avoit brûlé ou coulé à fond quatorze vaisseaux marchands Anglois sur les côtes d'Espagne , & deux vaisseaux de guerre qui les escortoient. Cela le console , avec raison , de la perte de deux vaisseaux de l'escadre du même comte d'Etrées , qui ont péri par la tempête. Voilà d'heureux commencements ; il faut espérer

que Dieu continuera de se déclarer pour nous. Faites part de ces nouvelles à M. Despréaux, à qui je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui.

J'ai rencontré aujourd'hui M. Dodart pour la première fois: il se porte à merveille.

M. du Tartre se trémouffe à son ordinaire, & a une grande épée à son côté avec un nœud magnifique; il a tout à fait l'air d'un capitaine. Adieu, mon cher cœur, embrasse tes enfants pour moi; exhorte ton fils à bien étudier & à servir Dieu. Je suis parti fort content de lui; j'espère que je le ferai encore plus à mon retour. Ecris-moi souvent, ou lui. Adieu, encore un coup.



LETTRE XXIV.

A BOILEAU.

A Gemblours , le 9 juin.

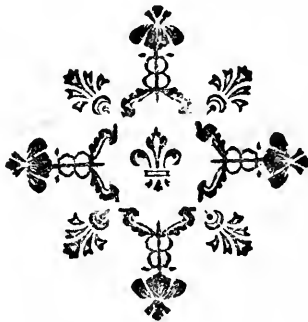
J'AVOIS commencé une grande lettre, où je prétendois vous dire mon sentiment sur quelques endroits des stances 1) que vous m'avez envoyées. Mais comme j'aurai le plaisir de vous revoir bientôt, puisque nous nous en retournons à Paris, j'aime mieux attendre à vous dire de vive voix tout ce que j'avois à vous mander. Je vous dirai seulement en un mot que les stances m'ont paru très-belles & très-dignes de celles qui les précédent, à quelque peu de répétitions près, dont vous vous êtes aperçu vous-même.

Le roi fait un grand détachement de ses armées, & l'envoie en Allemagne avec Monseigneur. Il a jugé qu'il falloit profiter de ce côté-là d'un commencement de campagne qui paroît si favorable, d'autant plus que, le prince d'Orange s'opiniâtrant à demeurer sous de grosses places & derrière des canaux

1) Quelques stances de l'ode de Namur,

& des rivieres, la guerre auroit pu devenir ici fort lente, & peut-être moins utile que ce qu'on peut faire au-delà du Rhin.

Nous allons demain coucher à Namur. M. de Luxembourg demeure en ce pays-ci avec une armée capable non-seulement de faire tête aux ennemis, mais même de leur donner beaucoup d'embarras. Adieu, mon cher Monsieur; je me fais un grand plaisir de vous embrasser bientôt.



LETTRE XXV.

A U M Ê M E.

Au Quefnoi , le 30 mai.

LE roi fait demain ses dévotions. Je parlai hier de M. le doyen 1) au pere de la Chaîse ; il me dit qu'il avoit reçu votre lettre , me demanda des nouvelles de votre santé , & m'assura qu'il étoit fort de vos amis & de toute la famille. J'ai parlé ce matin à Madame de Maintenon , & lui ai même donné une lettre que je lui avois écrite sur ce sujet , la mieux tournée que j'ai pu , afin qu'elle la pût lire au roi. M. de Chamlai , de son côté , proteste qu'il a déjà fait merveilles , & qu'il a parlé de M. le doyen , comme de l'homme du monde qu'il estimoit le plus , & qui méritoit le mieux les grâces de sa majesté. Il promet qu'il reviendra encore ce soir à la charge. Je l'ai échauffé de tout mon possible , & l'ai assuré de votre reconnoissance & de celle de M. le doyen & de MM. Dongeois. Voilà , mon cher Monsieur , où

1) L'Abbé Boileau , frere de M. Despréaux. Il étoit alors Doyen à Sens , & on obtint pour lui un canonicat de la Sainte-Chapelle.

la chose en est. Le reste est entre les mains du bon Dieu, qui peut-être inspirera le roi en notre faveur. Nous en sçaurons demain davantage.

Quant à nos ordonnances, M. de Pontchartrain me promet qu'il nous les feroit payer aussi-tôt après le départ du roi. C'est à vous de faire vos sollicitations, soit par M. de Pontchartrain le fils, soit par M. l'abbé Bignon. Croyez-vous que vous fissiez mal d'aller vous-même une fois chez lui ? Il est bien intentionné : la somme est petite. Enfin on m'assûre qu'il faut presser, & qu'il n'y a pas un moment à perdre. Quand vous aurez arraché cela de lui, il ne vous en voudra que plus de bien.

Il faudroit aussi voir ou faire voir M. de Bie, qui est le meilleur homme du monde, & qui le feroit souvenir de vous, quand il fera l'état de distribution.

Au reste, j'ai été obligé de dire ici, le mieux que j'ai pu, quelques-uns des vers de votre satyre, à M. le Prince. *Nosti hominem*. Il ne parle plus d'autre chose, & il me les a redemandés plus de dix fois.

M. le prince de Conti voudroit bien que vous m'envoyassiez l'histoire du lieutenant-criminel, dont il est sur-tout charmé. M. le Prince & lui ne font que redire les deux vers : *la mule & les chevaux au marché*, &c. Je vous conseille de m'envoyer tout cet endroit, & quelques autres morceaux détachés, si vous pouvez. Assurez-vous qu'ils ne sortiront point de

de mes mains. M. le Prince n'est pas moins touché de ce que j'ai pu rétenir votre ode. Je ne suis point surpris de la priere que M. de Pontchartrain le fils vous a faite en faveur de F.... Je sçavois bien qu'il avoit beaucoup d'inclination pour lui; & c'est pour cela même que M. de la Loubert n'en a gueres. Mais enfin vous avez très-bien répondu, & pour peu que F.... se reconnoisse, je vous conseillerois aussi de lui faire grâce: mais, à dire vrai, il est bien tard; & la stance a fait un furieux progrès.

Je n'ai pas le temps d'écrire ce matin à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de lui dire que tout ce qu'il a imaginé, & vous aussi, sur l'ordre de Saint-Louis me paroît fort beau; mais que pour moi je voudrois simplement mettre pour type la croix même de Saint-Louis, & la légende *ordo militaris*, &c. Chercherons-nous toujours de l'esprit dans les choses qui en demandent le moins? Je vous écris tout ceci avec une rapidité épouvantable, de peur que la poste ne soit partie.

Il fait le plus beau temps du monde. Le roi, qui a eu une fluxion sur la gorge, se porte bien. Ainsi nous serons bientôt en campagne. Je vous écrirai plus à loisir avant que de sortir du Quesnoi.



LETTRE XXVI.

AU MÊME

Au Quesnoi.

Vous verrez, par la lettre que j'écris à M. l'abbé Dongeois, les obligations que vous avez à sa majesté. M. le doyen est chanoine de la Sainte-Chapelle, & est bien mieux encore que je n'avois demandé. Madame de Maintenon m'a chargé de vous faire bien ses baise-mains ¹). Elle mérite bien que vous lui fassiez quelque remerciement, ou du moins que vous fassiez d'elle une mention honorable qui la distingue de tout son sexe; comme en effet elle en est distinguée de toute maniere.

Je suis content au dernier point de M. de Chamblai, & il faut absolument que vous lui écriviez, aussi bien qu'au pere de la Chaïse, qui a très-bien servi M. le doyen.

Tout le monde m'a chargé ici de vous faire ses

¹) Je ne sçais si aujourd'hui, en pareille occasion, nous nous servirions du mot *baise-mains*, qui cependant, suivant le dictionnaire de l'académie, ne veut dire que *compliments*.

compliments, entre autres M. de Cavoie & M. de Sérignan. M. le Prince de Conti même m'a témoigné prendre beaucoup de part à votre joie.

Nous partons mardi matin pour aller camper sous Mons. Le roi se mettra à la tête de l'armée de M. de Boufflers; M. de Luxembourg, avec la sienne, nous côtoiera de fort près. Le roi envoie les dames à Maubeuge. Ainsi nous voilà à la veille des grandes nouvelles. Je vous donne le bon soir, & suis entièrement à vous.

Songez à nos ordonnances. Prenez aussi la peine de recommander à M. Dongeois le petit Mercier, valet-de-chambre de Madame de Maintenon. Il voudroit avoir pour commissaire, pour la conclusion de son affaire, ou M. l'abbé Brunet, ou M. l'abbé Petit. Si cela se peut faire dans les regles, & sans blesser la conscience, il faudroit tâcher de lui faire avoir ce qu'il demande.



L E T T R E X X V I I .

A R A C I N E .

A Paris, le 25 mars.

J E ne voyois proprement que vous pendant que vous étiez à Paris ; & depuis que vous n'y êtes plus, je ne vois plus, pour ainsi dire, personne. N'attendez donc pas que je vous rende nouvelles pour nouvelles , puisque je n'en sçais aucune. D'ailleurs, il n'est guères fait mention à Paris présentement que du siège de Mons, dont je ne crois pas vous devoir instruire. Les particularités que vous m'en avez mandées m'ont fait un fort grand plaisir. Je vous avoue pourtant que je ne sçaurois digérer que le roi s'expose comme il fait. C'est une mauvaise habitude qu'il a prise, dont il devrait se guérir ; & cela ne s'accorde pas avec cette haute prudence qu'il fait paroître dans toutes ses autres actions. Est-il possible qu'un prince , qui prend si bien ses mesures pour assiéger Mons, en prenne si peu pour la conservation de sa propre personne ? Je sçais bien qu'il a pour lui l'exemple des Alexandres & des Césars, qui s'exposoient de la sorte ; mais avoient-ils raison de le faire ? Je doute qu'il ait lu ce vers d'Horace :

Decipit exemplar vitiis imitabile.

Je suis ravi d'apprendre que vous êtes dans un couvent, en même cellule que M. de Cavoie : car bien que le logement soit un peu étroit, je m' imagine qu'on n'y garde pas trop étroitement les regles ; & qu'on n'y fait pas la lecture pendant le dîner, si ce n'est peut-être de lettres pareilles à la mienne. Je vous dis bien, en partant, que je ne vous plaignois plus, puisque vous faisiez le voyage avec un homme tel que lui, auprès duquel on trouve toutes sortes de commodités, & dont la compagnie pourroit consoler de toutes sortes d'incommodités. Et puis je vois bien qu'à l'heure qu'il est vous êtes un soldat parfaitement aguerrri contre les périls & contre la fatigue. Je vois bien, dis-je, que vous allez recouvrer votre honneur à Mons, & que toutes les mauvaises plaisanteries du voyage de Gand ne tomberont plus que sur moi. M. de Cavoie a déjà assez bien commencé à m'y préparer. Dieu veuille seulement que je les puisse entendre, au hasard même d'y mal répondre. Mais, à ne vous rien celer, non seulement mon mal ne finit point, mais je doute même qu'il guérisse. En récompense, me voilà fort bien guéri d'ambition & de vanité ; & en vérité, je ne sçais si cette guérison-là ne vaut pas bien l'autre, puisqu'à mesure que les honneurs & les biens me fuient, il me semble que la tranquillité me vient.

M iij

J'ai été une fois à notre assemblée depuis votre départ. M. de la Chapelle ne manqua pas, comme vous vous le figurez bien, de proposer d'abord une médaille sur le siège de Mons : & j'en imaginai une sur le, &c.

LETTRE XXVIII.

A U M Ê M E.

A Auteuil le 7 octobre.

JE vous écrivis avant-hier si à la hâte, que je ne sçais si vous aurez bien conçu ce que je vous écrivois : c'est ce qui m'oblige à vous récrire aujourd'hui. Madame Racine vient d'arriver chez moi, qui s'engage à vous faire tenir ma lettre.

L'action de M. de Lorges est très-grande & très-belle; & j'ai déjà reçu une lettre de M. l'abbé Renaudot, qui me mande que M. de Pontchartrain veut qu'on travaille à faire une médaille pour cette action. Je crois que cela occupe déjà fort M. de la Chapelle; mais pour moi je crois qu'il fera assez à temps d'y penser vers la Saint-Martin.

Je vous mandois, le dernier jour, que j'ai travaillé à la fatyre des femmes pendant huit jours, cela est véritable; mais il est vrai aussi que ma fougue poé-

tique est passée presque aussi vite qu'elle est venue, & que je n'y pense plus à l'heure qu'il est. Je crois que lorsque j'aurai tout amassé, il y aura bien cent vers nouveaux d'ajoutés; mais je ne sçais si je n'en ôterai pas bien vingt-cinq ou trente du lieutenant & de la lieutenant-criminelle. C'est un ouvrage qui me tue, par la multitude des transitions, qui font, à mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la poésie. Comme je m'imagine que vous avez quelque impatience d'en voir quelque chose, je veux bien vous en transcrire ici vingt ou trente vers; mais c'est à la charge que, foi d'honnête-homme, vous ne les montrerez à âme vivante, parce que je veux être absolument maître d'en faire ce que je voudrai, & que d'ailleurs je ne sçais s'ils sont encore en l'état où ils demeureront 1). Mais afin que vous en puissiez voir la suite, je vais vous mettre la fin de l'histoire de la lieutenant, de la manière que je l'ai achevée.

Mais peut-être j'invente une fable frivole.

Soutiens donc tout Paris, qui, prenant la parole;

Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,

Tout prêt à le prouver, te dira : je l'ai vu.

Vingt ans j'ai vu ce couple uni d'un même vice;

A tous mes habitans montrer que l'avarice

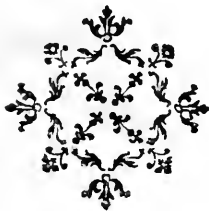
1) Boileau a en effet changé quelques vers.

Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Deux voleurs qui chez eux, pleins d'espérance, entrèrent ;
Enfin un beau matin tous deux les massacrèrent :
Digne & funeste fruit du nœud le plus affreux
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux.
Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure ;
Mais un exemple enfin si digne de censure
Peut-il dans la satire occuper moins de mots ?
Chacun sçait son métier. Suivons notre propos.
Nouveau prédicateur, aujourd'hui, je l'avoue,
Vrai disciple, ou plutôt singe de Bourdaloue,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déjà trois peints d'assez heureux traits.
La louve, la coquette, & la parfaite avare,
Il faut y joindre encor la revêche bisarre,
Qui sans cesse d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari ;
Qui dans tous ses discours par quolibets s'exprime ;
A toujours dans la bouche un proverbe, une rime,
Et d'un roulement d'yeux aussi-tôt applaudit
Au mot aigrement fou qu'au hasard elle a dit.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle ;
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son époux ;
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux ;
Et, sur le ton grondeur, lorsqu'elle les harangue ;
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet ;
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie.

En trop bon lieu , dis-tu , ton épouse nourrie ,
Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
Mais eût-elle sucé la raison dans Saint-Cyr ,
Crois-tu que d'une fille humble , honnête , charmante ;
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t-on point vu de Philis aux doux yeux ;
Avant le mariage , anges si gracieux ,
Tout à coup se changer en bourgeoises sauvages ,
Vrais démons , apporter l'enfer dans leurs ménages ;
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits ,
Sous leur fontange altière asservir leurs maris ?

En voilà plus que je ne vous avois promis. Mandez-
moi ce que vous y aurez trouvé de fautes plus gros-
sieres.

J'ai envoyé des pêches à Madame de Caylus , qui
les a reçues , m'a-t-on dit , avec de grandes marques
de joie. Je vous donne le bon soir , & suis tout à vous.



LETTRE XXIX.

A BOILEAU.

A Versailles, ce mardi.

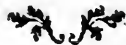
MADAME de Maintenon m'a dit ce matin que le roi avoit réglé notre pension à quatre-mille francs pour moi, & à deux-mille francs pour vous : cela s'entend sans y comprendre notre pension de gens de lettres. Je l'ai fort remerciée pour vous & pour moi. Je viens aussi tout à l'heure de remercier le roi. Il m'a paru qu'il avoit quelque peine qu'il y eût de la diminution. Mais je lui ai dit que nous étions trop contents. J'ai plus appuyé encore sur vous que sur moi, & j'ai dit au roi que vous prendriez la liberté de lui écrire pour le remercier, n'ôfant pas lui venir donner la peine d'élever sa voix 1) pour vous parler. J'ai dit en propres paroles : *Sire, il a plus d'esprit que jamais, plus de zèle pour votre majesté, & plus d'envie de travailler pour votre gloire qu'il n'en a jamais eue.* Vous voyez enfin que les choses ont été réglées comme vous l'avez souhaité vous-même. Je ne laisse pas d'avoir une vraie peine

1) Boileau commençoit à devenir un peu sourd.

de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous 1). Mais outre les dépenses & les fatigues des voyages, dont je suis assez aise que vous soyez délivré, je vous connois si noble & si plein d'amitié, que je suis assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité. Je serai très-content si vous l'êtes en effet. J'espère vous revoir bientôt. Je demeure ici pour voir de quelle maniere la chose doit tourner: car on ne m'a point encore dit si c'est par un brevet, ou si c'est à l'ordinaire sur la cassette. Je suis entièrement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, & tout le monde n'est occupé que de ses équipages.

Je vous conseille d'écrire quatre lignes au roi, & autant à Madame de Maintenon, qui assurément s'intéresse toujours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos lettres par la poste, ou par votre jardinier, comme vous le jugerez à propos.

1) Ce scrupule est devenu bien rare parmi les gens de lettres.



LETTRE XXX.

A R A C I N E.

A Paris, ce 9 avril.

ETES-VOUS fou, avec vos compliments? Ne sçavez-vous pas bien que c'est moi qui ai, pour ainsi dire, prescrit la chose de la maniere qu'elle s'est faite? Et pouvez-vous douter que je ne sois parfaitement content d'une affaire où l'on m'accorde tout ce que je demande? Tout va le mieux du monde, & je suis encore plus réjoui pour vous que pour moi-même.

Le vous envoie deux lettres, que j'écris, suivant vos conseils, l'une au roi, & l'autre à Madame de Maintenon. Je les ai écrites sans faire de brouillon, & je n'ai point ici de conseil; ainsi je vous prie d'examiner si elles sont en état d'être données, afin que je les réforme si vous ne les trouvez pas bien. Je vous les envoie pour cela toutes décachetées; & supposé que vous trouviez à propos de les présenter, prenez la peine d'y mettre votre cachet.



LETTRE XXXI.

AU MÊME.

A Paris, le 10 avril.

JE verrai aujourd'hui Madame Racine pour la féliciter. Je vous donne le bon jour, & suis tout à vous.

Je ne reçus votre lettre qu'hier tout au soir, & je vous envoie mes trois lettres à huit heures par la poste. Voilà, ce me semble, une assez grande diligence pour le plus paresseux de tous les hommes.



LETTRE XXXII.

A BOILEAU.

A Versailles, ce 11 avril.

JE vous renvoie vos deux lettres avec mes remarques, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira. Tâchez de me les renvoyer avant six heures, ou, pour mieux dire, avant cinq heures & demie du soir, afin que je les puisse donner avant que le roi entre chez Madame de Maintenon. J'ai trouvé que *la trompette & les sourds* étoient trop joués, & qu'il ne falloit point trop appuyer sur votre incommodité, moins encore chercher de l'esprit sur ce sujet. Du reste, les lettres seront fort bien, & il n'en faut pas davantage. Je m'assûre que vous donnerez un meilleur tour aux choses que j'ai ajoutées. Je ne veux point faire attendre votre jardinier.

Je n'ai point encore de nouvelles de la maniere dont notre affaire sera tournée. M. de Chevreuse veut que je laisse achever ce qu'il a commencé, & dit que nous nous en trouverons bien. Je vous conseille de lui écrire un mot à votre loisir. On ne peut pas avoir plus d'amitié qu'il en a pour vous.

LETTRE XXXIII.

A U M Ê M E.

Vos deux lettres font à merveille, & je les donnerai tantôt. M. de Pontchartrain oublia de parler hier, & ne peut parler que dimanche. Mais j'en fus bien-aïse, parce que M. de Chevreuse aura le temps de le voir. M. de Pontchartrain me parla de notre autre pension, & de la petite académie; mais avec une bonté incroyable, en me disant que dans un autre temps il prétend bien faire d'autres choses pour vous & pour moi.

Je ne crois pas aller à Auteuil, ainsi ne m'y attendez point. Je ne crois pas même aller à Paris encore demain: &, en ce cas, je vous prie de tout mon cœur de faire bien mes excuses à M. de Pontchartrain, que j'ai une extrême impatience de revoir. Madame sa mere me demanda hier fort obligeamment si nous n'allions pas toujours chez lui; je lui dis que c'étoit bien notre dessein de recommencer à y aller.

J'envoie à Paris pour un volume de M. de Noailles; que mon laquais prétend avoir reporté chez lui, & qu'on n'y trouve point. Cela me désole. Je vous prie de lui dire si vous ne croyez point l'avoir chez vous.

LETTRE XXXIV.

A U M Ê M E.

A Compiègne, le 4 mai.

MONSIEUR des Granges m'a dit qu'il avoit fait signer hier nos ordonnances, & qu'on les feroit viser par le roi après-demain, qu'ensuite il les enverroit à M. Dongeois, de qui vous les pourrez retirer. Je vous prie de me garder la mienne jusqu'à mon retour. Il n'y a point ici de nouvelles. Quelques gens veulent que le siège de Casal soit levé; mais la chose est fort douteuse, & on n'en sçait rien de certain.

Six armateurs de Saint-Malo ont pris dix-sept vaisseaux d'une flotte marchande des ennemis, & un vaisseau de guerre de soixante pieces de canon.

Le roi est en parfaite santé, & les troupes merveilleuses. Quelque horreur que vous ayez pour les méchants vers, je vous exhorte à lire Judith, & surtout la préface, dont je vous prie de me mander votre sentiment. Jamais je n'ai rien vu de si méprisé que tout cela l'est en ce pays-ci; & toutes vos prédications sont accomplies. Adieu, Monsieur, je suis entièrement à vous.

LETTRE

LETTRE XXXV.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau, le 3 octobre.

VOTRE grand laquais, dont j'ai oublié le nom, m'a fait grand plaisir ce matin en m'apprenant de vos nouvelles. A ce que je vois, vous êtes dans une fort grande solitude à Auteuil, & vous n'en partez point. Est-il possible que vous puissiez être si longtemps seul, & ne point faire du tout de vers? Je m'attends qu'à mon retour je trouverai votre satire des femmes entièrement achevée. Pour moi, il s'en faut bien que je sois aussi solitaire que vous. M. de Cavoye a voulu encore à toute force que je logeasse chez lui; & il ne m'a pas été possible d'obtenir de lui que je fisse tendre un lit dans votre maison, où je n'aurois pas été si magnifiquement que chez lui; mais j'y aurois été plus tranquillement & avec plus de liberté.

On reçut hier de bonnes nouvelles d'Allemagne. M. le maréchal de Lorge ayant fait assiéger, par un détachement de son armée, une petite ville nommée Pforzeim, entre Philisbourg & Dourlach, les Allemands ont voulu s'avancer pour la secourir. Il a eu

avis qu'un corps de quarante escadrons avoit pris les devants, & n'étoit qu'à une lieue & demie de lui, ayant devant eux un ruisseau assez difficile à passer. La ville a été prise dès le premier jour, & cinq cents hommes qui étoient dedans ont été faits prisonniers de guerre.

Le lendemain M. de Lorge a marché avec toute son armée sur ces quarante escadrons que je vous ai dits, & a fait d'abord passer le ruisseau à seize de ses escadrons, soutenus du reste de la cavalerie. Les ennemis voyant qu'on alloit à eux avec cette vigueur, se sont enfuis à vauderoute, abandonnant leurs tentes & leur bagage, qui a été pillé. On leur a pris deux pieces de canon, deux paires de timbales & neuf étendards, quantité d'officiers; entre autres, leur général, qui est oncle de M. de Wirtemberg, & administrateur de ce duché; un général major de Baviere, & plus de treize-cents cavaliers. Ils en ont eu près de neuf-cents tués sur la place. Il ne nous en a coûté qu'un maréchal des logis, un cavalier, & six dragons. M. de Lorge a abandonné au pillage la ville de Pforzeim, & une autre petite ville auprès de laquelle étoient campés les ennemis. Ç'a été, comme vous voyez, une déroute; & il n'y a pas eu, à proprement parler, aucun coup de tiré de leur part; tout ce qu'on a pris & tué, ç'a été en les poursuivant.

Le prince d'Orange est parti pour la Hollande. Son

armée s'est rapprochée de Gand, & apparemment se séparera bientôt. M. de Luxembourg me mande qu'il est en parfaite fanté. Le roi se porte à merveille.

LETTRE XXXVI.

AU MÊME.

A Marli, le 6 août, au matin.

JE ferai vos présents ce matin. Je ne sçais pas bien encore quand je vous reverrai, parce qu'on attend à toute heure des nouvelles d'Allemagne. La victoire de M. de Luxembourg est bien plus grande que nous ne pensions, & nous n'en sçavions pas la moitié.

Le roi reçoit tous les jours des lettres de Bruxelles, & de mille autres endroits, par où il apprend que les ennemis n'avoient pas une troupe ensemble le lendemain de la bataille. Presque toute l'infanterie qui restoit avoit jetté ses armes. Les troupes Hollandoises se sont la plupart ensuies jusqu'en Hollande. Le prince d'Orange, qui pensa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le soir, lui huitieme, avec M. de Baviere, chez un curé près de Loo. Nous avons pris vingt-cinq ou trente drapeaux,

cinquante-cinq étendards , foixante - feize pieces de canon , huit mortiers , neuf pontons , fans tout ce qui est tombé dans la riviere. Si nos chevaux , qui n'avoient point mangé depuis deux fois vingt-quatre heures , eussent pu marcher , il ne resteroit pas un corps de troupes aux ennemis.

Tout en vous écrivant il me vient en pensée de vous envoyer deux lettres , une de Bruxelles , l'autre de Vilvorde , & un récit du combat en général , qui me fut dicté hier au soir par M. d'Albergotti. Croyez que c'est comme si M. de Luxembourg l'avoit dicté lui-même. Je ne sçais si vous le pourrez lire ; car en écrivant j'étois accablé de sommeil , à-peu-près comme étoit M. Puy-Morin en écrivant ce bel arrêt sous M. Dongeois 1). Le roi est transporté de joie , & tous ses ministres , de la grandeur de cette action.

Vous me feriez un fort grand plaisir , quand vous aurez lu tout cela , de l'envoyer bien cacheté , avec

1) M. Dongeois étant obligé de passer la nuit à dresser le dispositif d'un arrêt d'ordre , le dictoit à M. Puy - Morin , frere de Boileau ; & M. Puy-Morin écrivoit si promptement que M. Dongeois étoit étonné que ce jeune homme eût tant de disposition pour la pratique. Après avoir dicté pendant deux heures , il voulut lire l'arrêt , & trouva que le jeune Puy-Morin n'avoit écrit que le dernier mot de chaque phrase.

cette même lettre que je vous écris , à M. l'abbé Renaudot, afin qu'il ne tombe point dans l'inconvénient de l'année passée. Je suis assuré qu'il vous en aura obligation. Il pourra distribuer une partie des choses que je vous envoie en plusieurs articles , tantôt sous celui de Bruxelles , tantôt sous celui de Landefermé , où M. de Luxembourg campa le 31 juillet , à demi-lieue du champ de bataille ; tantôt même sous l'article de Malines , ou de Vilvorde.

Il sçaura d'ailleurs les actions des principaux particuliers ; comme , que M. de Chartres chargea trois ou quatre fois à la tête de divers escadrons , & fut débarrassé des ennemis , ayant blessé de sa main l'un d'eux qui le vouloit emmener ; le pauvre Vacoigne tué à son côté ; M. d'Arci , son gouverneur , tombé aux pieds de ses chevaux , le sien ayant été blessé ; la Bertiere , son sous-gouverneur , aussi blessé. M. le prince de Conti chargea aussi plusieurs fois , tantôt avec la cavalerie , tantôt avec l'infanterie , & regagna pour la troisième fois le fameux village de Nervinde , qui donne le nom à la bataille , & reçut sur la tête un coup de sabre d'un des ennemis , qu'il tua sur le champ. M. le Duc chargea de même , regagna la seconde fois le village à la tête de l'infanterie , & combattit encore à la tête de plusieurs escadrons. M. de Luxembourg étoit , dit-on , quelque chose de plus qu'humain , volant par-tout , & même

s'opiniâtrant à continuer les attaques dans le temps que les plus braves étoient rebutés , menant en personne les bataillons & les escadrons à la charge. M. de Montmorenci , son fils aîné , après avoir combattu plusieurs fois à la tête de sa brigade de cavalerie , reçut un coup de mousquet , dans le temps qu'il se mettoit au devant de son pere , pour le couvrir d'une décharge horrible que les ennemis firent sur lui. M. le Comte son frere a été blessé à la jambe , M. de la Roche-Guyon au pied , & tous les autres que sçait M. l'abbé. M. le Maréchal de Joyeuse blessé aussi à la cuisse , & retournant au combat après sa blessure. M. le maréchal de Villeroi entra dans les lignes ou retranchements , à la tête de la maison du roi.

Nous avons quatre-cents prisonniers , entre lesquels cent-soixante - cinq officiers , plusieurs officiers généraux , dont on aura sans doute donné les noms. On croit le pauvre Ruvigny tué ; on a ses étendards , & ce fut à la tête de son régiment de François que le Prince d'Orange chargea nos escadrons , en renversa quelques-uns , & enfin fut renversé lui-même. Le lieutenant colonel de ce régiment , qui fut pris , dit à ceux qui le prenoient , en leur montrant de loin le prince d'Orange : *Tenez, Messieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre.* Je conjure M. l'abbé Renaudot , quand il aura fait son usage de tout ceci ,

de bien recacheter & cette lettre & mes mémoires , & de les renvoyer chez moi.

Voici encore quelques particularités. Plusieurs généraux des ennemis étoient d'avis de repasser d'abord la riviere ; le prince d'Orange ne voulut pas ; l'électeur de Baviere dit qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts , & qu'ils tenoient à ce coup les François. Le lendemain du combat , M. de Luxembourg a envoyé à Tirlmond , où il étoit resté plusieurs officiers ennemis blessés ; entr'autres , le comte de Solms , Général de l'infanterie , qui s'est fait couper la jambe. M. de Luxembourg , au-lieu de les faire transporter en cet état , s'est contenté de leur parole , & leur a fait offrir toutes sortes de rafraichissements. *Quelle nation est la vôtre !* s'écria le comte de Solms , en parlant au chevalier du Rozel ; *vous vous battez comme des lions , & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis.* Les ennemis commencent à publier que la poudre leur manqua tout à coup , voulant par-là excuser leur défaite. Ils ont tiré plus de neuf-mille coups de canon , & nous quelque cinq ou six-mille.

Je fais mille compliments à M. l'abbé Renaudot ; & j'exciterai ce matin M. de Croissy à empêcher , s'il peut , le malheureux mercure galant de défigurer notre victoire.

Il y avoit sept lieues du camp d'où M. de Luxem-

bourg partit, jusqu'à Nervinde. Les ennemis avoient cinquante-cinq bataillons & cent-soixante escadrons.

LETTRE XXXVII.

A R A C I N E.

A Paris, ce 4 juin.

JE vous écrivis hier au soir une assez longue lettre, & qui étoit toute remplie du chagrin que j'avois alors, causé par un tempérament sombre qui me dominoit, & par un reste de maladie; mais je vous en écris une aujourd'hui toute pleine de la joie que m'a causé l'agréable nouvelle que j'ai reçue. Je ne sçaurois vous exprimer l'allegresse qu'elle a excitée dans toute notre famille; elle a fait changer de caractère à tout le monde. M. Dongeois le greffier est présentement un homme jovial & folâtre; M. l'abbé Dongeois, un bouffon & un badin. Enfin il n'y a personne qui ne se signale par des témoignages extraordinaires de plaisir & de satisfaction, & par des louanges & des exclamations sans fin sur votre bonté, votre générosité, votre amitié, &c.

A mon sens néanmoins, celui qui doit être le plus satisfait, c'est vous; & le contentement que

vous devez avoir en vous-même d'avoir obligé si efficacement dans cette affaire tant de personnes qui vous estiment & qui vous honorent depuis si longtemps, est un plaisir d'autant plus agréable qu'il ne procede que de la vertu, & que les âmes du commun ne sçauroient ni se l'attirer, ni le sentir. Tout ce dont j'ai à vous prier maintenant, c'est de me mander les démarches que vous croyez qu'il faut que je fasse à l'égard du roi & du pere de la Chaise; & non-seulement s'il faut, mais à-peu-près ce qu'il faut que je leur écrive.

M. le Doyen de Sens ne sçait encore rien de ce qu'on a fait pour lui. Jugez de sa surprise, quand il apprendra tout d'un coup le bien imprévu & excessif que vous lui avez fait. Ce que j'admire le plus, c'est la félicité de la circonstance, qui a fait que, demandant pour lui la moindre de toutes les chanoines de la Sainte - Chapelle, nous lui avons obtenu la meilleure. *O factum benè!* Vous pouvez compter que vous aurez désormais en lui un homme qui disputera avec moi de zele & d'amitié pour vous.

J'avois résolu de ne vous envoyer la suite de mon ode sur Namur, que quand je l'aurois mise en état de n'avoir plus besoin que de vos corrections. Mais en vérité vous m'avez fait trop de plaisir, pour ne pas satisfaire sur le champ la curiosité que vous avez peut-être conçue de la voir. Ce dont je vous prie,

c'est de ne la montrer à personne, & de ne la point épargner. J'y ai hasardé des choses fort neuves, jusqu'à parler de la plume blanche que le roi a sur son chapeau. Mais, à mon avis, pour trouver des expressions nouvelles en vers, il faut parler de choses qui n'aient point été dites en vers. Vous en jugerez, sauf à tout changer, si cela vous déplaît 1).

L'ode sera de dix-huit stances, cela fait cent-quatre-vingts vers. Je ne croyois pas aller si loin. Voici ce que vous n'avez point vu; je vais le mettre sur l'autre feuillet.

Déployez toutes vos rages ;
 Princes, vents, peuples, frimats ;
 Ramassez tous vos nuages,
 Rassemblez tous vos soldats.
 Malgré-vous, Namur en poudre
 S'en va tomber sous la foudre
 Qui dompta Lille, Courtrai,
 Gand, la constante Espagnole ;
 Luxembourg, Besançon, Dole,
 Ipres, Mastricht & Cambrai.



1) On voit par cette lettre, & par celle dans laquelle Racine demande à Boileau son avis sur un de ses cantiques spirituels, de quelle manière ces deux amis se consultoient mutuellement sur leurs ouvrages.

Mes présages s'accomplissent ,
Il commence à chanceler ;
Je vois ses murs qui frémissent ,
Déjà prêts à s'écroûler.
Mars en feu , qui les domine ,
De loin souffle leur ruine :
Et les bombes dans les airs ,
Allant chercher le tonnerre ,
Semblent , tombant sur la terre ;
Vouloir s'ouvrir les enfers.



Approchez , troupes altieres :
Qu'unit un même devoir :
A couvert de ces rivieres ,
Venez , vous pouvez tout voir :
Contemplez bien ces approches ;
Voyez détacher ces roches ,
Voyez ouvrir ce terrain ;
Et dans les eaux , dans la flamme ;
LOUIS , à tout donnant l'âme ,
Marcher tranquille & serein.



Voyez , dans cette tempête ,
Par-tout se montrer aux yeux
La plume qui ceint sa tête
D'un cercle si glorieux.
A sa blancheur remarquable ,
Toujours un sort favorable

S'attache dans les combats :
 Et toujours avec la Gloire,
 Mars, & sa sœur la Victoire ;
 Suivent cet astre à grands pas.



Grands défenseurs de l'Espagne,
 Accourez tous, il est temps.
 Mais déjà vers la Méhaigne,
 Je vois vos drapeaux flottants.
 Jamais ses ondes craintives
 N'ont vu sur leurs foibles rives
 Tant de guerriers s'amasser,
 Marchez donc, troupe héroïque : 1)
 Au-delà de ce Granique,
 Que tardez-vous d'avancer ?



Loin de fermer le passage
 A vos nombreux bataillons,
 Luxembourg a du rivage
 Reculé ses pavillons.
 Hé quoi ! son aspect vous glace !
 Où sont ces chefs pleins d'audace,
 Jadis si prompts à marcher ;
 Qui devoient de la Tamise,
 Et de la Drave soumise,
 Jusqu'à Paris nous chercher ?



1) On trouve ici plusieurs vers que l'auteur a changés.

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur ;
Son gouverneur , qui se trouble ,
S'enfuit sous son dernier mur.
Déjà , jusques à ses portes ,
Je vois nos fiers cohortes
S'ouvrir un large chemin ,
Et sur des monceaux de piques ;
De corps morts , de rocs , de briques ,
Monter le fabre à la main.



C'en est fait , je viens d'entendre ,
Sur les remparts éperdus ,
Battre un signal pour se rendre :
Le feu cesse , ils sont rendus.
Rappelez votre constance ,
Fiers ennemis de la France ;
Et , désormais gracieux ,
Allez à Liége , à Bruxelles ;
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.



Pour moi que Phébus anime
De ses transports les plus doux ,
Rempli de ce dieu sublime ,
Je vais , plus hardi que vous ,
Montrer que sur le Parnasse ,
Des bois fréquentés d'Horace

Ma muse , sur son déclin ,
Sçait encor les avenues ,
Et des sources inconnues
A l'auteur du Saint-Paulin 1).



Je vous demande pardon de la peine que vous aurez peut-être à déchiffrer tout ceci , que je vous ai écrit sur un papier qui boit. Je vous le récrirois bien , mais il est près de midi , & j'ai peur que la poste ne parte ; ce fera pour une autre fois. Je vous embrasse de tout mon cœur.

1) On verra , dans la lettre suivante , que Boileau reconnut bientôt des négligences qui lui étoient échappées dans le morceau précédent , & qu'il a eu grand soin de corriger. Les meilleurs poètes ne s'en apperçoivent pas dans la chaleur de la composition.



LETTRE XXXVIII.

A U M Ê M E.

A Paris, le 9 juin.

JE vous écrivis hier, avec toute la chaleur qu'inspire une méchante nouvelle, le refus que fait l'abbé de Paris de se démettre de sa chanoinie. Ainsi vous jugez bien, par ma lettre, que ce ne sont pas à l'heure qu'il est des remerciements que je médite, puisque je suis même honteux de ceux que j'ai déjà faits. A vous dire le vrai, le contre-temps est fâcheux; & quand je songe aux chagrins qu'il m'a déjà causés, je voudrois presque n'avoir jamais pensé à ce bénéfice pour mon frere. Je n'aurois pas la douleur de voir que vous vous soyez peut-être donné tant de peine si inutilement. Ne croyez pas toutefois, quoi qu'il puisse arriver, que cela diminue en moi le sentiment des obligations que je vous ai. Je sens bien qu'il n'y a qu'une étoile bizarre & infortunée qui pût empêcher le succès d'une affaire si bien conduite, & où vous avez également signalé votre prudence & votre amitié.

Je vous ai mandé par ma dernière lettre, ce que M. de Pontchartrain avoit répondu à M. l'Abbé

Renaudot touchant nos ordonnances ; comme il a fait de la distinction entre les raisons que vous aviez de le presser, & celles que j'avois d'attendre.

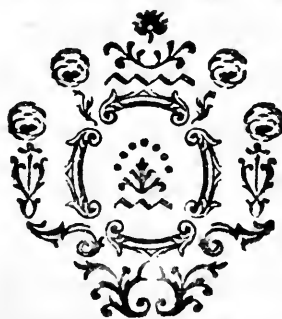
Je ne doute point, Monsieur, que vous ne soyez à la veille de quelque grand & heureux évènement ; &, si je ne me trompe, le roi va faire la plus triomphante campagne qu'il ait jamais faite. Il fera grand plaisir à M. de la Chapelle, qui, si nous l'en voulions croire, nous engageroit déjà à imaginer une médaille sur la prise de Bruxelles, dont je suis persuadé qu'il a déjà fait le type en lui-même.

Vous m'avez fort réjoui de me mander la part qu'a Madame de Maintenon dans notre affaire. Je ne manquerai pas de me donner l'honneur de lui écrire ; mais il faut auparavant que notre embarras soit éclairci, & que je sçache s'il faut parler sur le ton gai, ou sur le ton triste.

Voici la quatrième lettre que vous devez avoir reçue de moi depuis six jours. Trouvez bon que je vous prie encore ici de ne rien montrer à personne du fragment informe que je vous ai envoyé, & qui est tout plein des négligences d'un ouvrage qui n'est point encore digéré. Le mot de *voir* y est répété par-tout jusqu'au dégoût. La stance : *grands défenseurs de l'Espagne*, &c, rebat celle qui dit : *approchez, troupes altières*, &c. Celle sur la plume blanche du roi est encore un peu en maillot, & je ne sçais si
je

je la laisserai avec *Mars & sa sœur la Victoire*. J'ai déjà retouché à tout cela ; mais je ne veux point l'achever que je n'aie reçu vos remarques , qui sûrement m'éclaireront encore l'esprit ; après quoi , je vous enverrai l'ouvrage complet.

Mandez-moi si vous croyez que je doive parler de M. de Luxembourg. Vous n'ignorez pas combien notre maître est chatouilleux sur les gens qu'on associe à ses louanges. Cependant j'ai suivi mon inclination. Adieu , mon cher Monsieur ; croyez qu'heureux ou malheureux , gratifié ou non gratifié , payé ou non payé , je serai toujours tout à vous.



LETTRE XXXIX.

A U M Ê M E.

A Paris, ce 13 juin 1693.

J E ne suis revenu que ce matin d'Auteuil, où j'ai été passer durant quatre jours la mauvaise humeur que m'avoit donné le bizarre contre-temps qui nous est arrivé dans l'affaire de la chanoinie. J'ai reçu, en arrivant à Paris, votre dernière lettre, qui m'a fort consolé, aussi-bien que celle que vous avez écrite à M. l'abbé Dongeois.

J'ai été fort surpris d'apprendre que M. de Chamblai n'avoit point encore reçu le compliment que je lui ai envoyé sur-le-champ, & qui a été porté à la poste en même temps que la lettre que j'ai écrite au révérend pere de la Chaise. Je lui en écris un nouveau, afin qu'il ne me soupçonne pas de paresse dans une occasion où il m'a si bien marqué & sa bonté pour moi, & sa diligence à obliger mon frere. Mais de peur d'une nouvelle méprise, je vous l'envoie, ce compliment, empaqueté dans ma lettre, afin que vous le lui rendiez en main propre.

Je ne sçaurois vous exprimer la joie que j'ai du retour du roi. La nouvelle bonté que sa majesté m'a

témoignée, en accordant à mon frere le bénéfice que nous demandons, a encore augmenté le zele & la passion très-sincere que j'ai pour elle. Je suis ravi de voir que sa sacrée personne ne sera point en danger cette campagne : & , gloire pour gloire , il me semble que les lauriers sont aussi bons à cueillir sur le Rhin & sur le Danube que sur l'Escaut & sur la Meuse. Je ne vous parle point du plaisir que j'aurai à vous embrasser plutôt que je ne croyois; car cela s'en va sans dire.

Vous avez bien fait de ne me point envoyer par écrit vos remarques sur mes stances, & d'attendre à m'en entretenir que vous soyez de retour, puisque, pour en bien juger, il faut que je vous aie communiqué auparavant les différentes manieres dont je les puis tourner, & les retranchements ou les augmentations que j'y puis faire.

Je vous prie de bien témoigner au révérend pere de la Chaise l'extrême reconnoissance que j'ai de toutes ses bontés. Nous devons encore aller lundi prochain, M. Dongeois & moi, prendre Madame Racine, pour la mener avec nous chez M. de Bie, qui ne doit être revenu de la campagne que ce jour-là.

J'ai fait ma sollicitation pour vous à M. l'abbé Bignon; il m'a dit que c'étoit une chose un peu difficile, à l'heure qu'il est, d'être payé au trésor royal.

Je lui ai représenté que vous étiez actuellement dans le service, & qu'ainsi vous étiez au même droit que les soldats & les autres officiers du roi. Il m'a avoué que je disois vrai, & s'est chargé d'en parler très-fortement à M. de Pontchartrain. Il me doit rendre réponse aujourd'hui à notre assemblée. Adieu le type de M. de la Chapelle sur Bruxelles. Il étoit pourtant imaginé fort heureusement & fort à propos. Mais, à mon sens, les médailles prophétiques dépendent un peu du hasard, & ne sont pas toujours sûres de réussir. Nous voilà revenus à Heidelberg. Je propose pour mot, *Hidelberga deleta*; & nous verrons ce soir si on l'acceptera, ou les deux vers latins que propose M. Charpentier, & qu'il trouve d'un goût merveilleux pour la médaille. Les voici : *servare potui, perdere an possim rogas ?* Or comme cela vient à Heidelberg, c'est à vous à le deviner ; car ni moi, ni même, je crois, M. Charpentier, n'en sçavons rien.

Je ne vous parle presque point, comme vous voyez, de notre chagrin sur la chanoinie, parce que vos lettres m'ont rassuré, & que d'ailleurs il n'y a point de chagrin qui tienne contre le bonheur que vous me faites espérer de vous revoir bientôt ici de retour. Adieu, mon cher Monsieur; aimez-moi toujours, & croyez qu'il n'y a personne qui vous honore & vous révere plus que moi.

L E T T R E X L.

A U M Ê M E.

A Paris , ce jeudi au soir.

JE ne sçaurois, mon cher Monsieur, vous exprimer ma surprise; & , quoique j'eusse les plus grandes espérances du monde, je ne laissois pas encore de me défier de la fortune de M. le doyen. C'est vous qui avez tout fait, puisque c'est à vous que nous devons l'heureuse protection de Madame de Maintenon. Tout mon embarras maintenant est de sçavoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. Dongeois le greffier, qui est sincèrement transporté de joie, aussi bien que toute notre famille; & de l'humeur dont je vous connois, je suis sûr que vous seriez ravi vous-même de voir combien d'un seul coup vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher Monsieur: croyez qu'il n'y a personne qui vous aime plus sincèrement, ni par plus de raisons, que moi. Témoignez bien à M. de Cavoye la joie que j'ai de sa joie; & à M. de Luxembourg mes profonds respects. Je vous donne le bon soir, & suis, autant que je le dois, tout à vous.

LETTRE XLI.

DE RACINE A M. DE BONREPAUX.

A Paris, ce 18 juillet.

MON absence hors de cette ville est cause que je ne vous ai point écrit depuis dix jours. Il s'est pourtant passé beaucoup de choses très-dignes de vous être mandées. M. de Luxembourg, après avoir battu un corps de cinq-mille chevaux, commandé par le comte de Tilly, a mis le siège devant Huy, dont il a pris la ville & le château en trois jours; & de-là a marché au prince d'Orange, avec lequel il est peut-être aux mains à l'heure qu'il est.

Monseigneur a passé le Rhin, & s'étant mis à la tête d'une armée de plus de soixante-fix mille hommes, a marché droit au prince de Bade, dans l'intention de le chercher par-tout pour le combattre, & de l'attaquer même dans ses retranchements, s'il prend le parti de se retrancher. Mais ce qui a le plus réjoui tout le public, c'est la déroute de la flotte de Hollande & d'Angleterre, qui est tombée au cap de Saint-Vincent entre les mains de M. de Tourville. J'entre-tins hier son courier, qui est le chevalier de Saint-Pierre, frere du comte de Saint-Pierre, lequel fut

cassé il y a deux ans. Je vous dirai, en passant, qu'on trouve que M. de Tourville a fait fort honnêtement d'envoyer dans cette occasion le chevalier de Saint-Pierre ; & on espere que la bonne nouvelle dont il est chargé fera peut-être rétablir son frere. Quoi qu'il en soit, la flotte, qu'on appelle *de Smyrne*, a donné tout droit dans l'embuscade. Le vice-amiral Rouk, qui l'escortoit, d'aussi loin qu'il a découvert notre armée navale, a pris la fuite, & il a été impossible de le joindre. Il avoit pourtant vingt-six ou vingt-sept vaisseaux de guerre. Les pauvres marchands se voyant abandonnés, ont fait ce qu'ils ont pu pour se sauver. Les uns se sont échoués à la côte de Lagos, les autres sous les murailles de Cadix, & il y en a eu quelque trente-six qui ont trouvé moyen d'entrer dans le port. On leur a brûlé ou coulé à fond quarante-cinq navires marchands, & deux de guerre ; & on leur a pris deux bons vaisseaux de guerre Hollandois tout neufs de soixante-six pieces de canon, & vingt-cinq navires marchands, sans compter deux vaisseaux Génois, qui étoient chargés pour des marchands d'Amsterdam, & dont le chevalier de Saint-Pierre, qui est venu dessus jusqu'à Roses, estime la charge au moins six cent-mille écus. On ne doute pas qu'une perte si considérable n'excite de grandes clameurs contre le prince d'Orange, qui avoit toujours assuré les Alliés que nous ne

mettrions cette année à la mer que pour nous enfuir & nous empêcher d'être brûlés. Le chevalier de Saint - Pierre a rencontré le comte d'Etrées à - peu près à la hauteur de Malque, & prêt à entrer dans le détroit. Le roi a été très-aïse de cette nouvelle, que l'on a sçue d'abord par un courier du duc de Grammont, & par des lettres des marchands. On parle fort ici des mouvements qui se font au pays où vous êtes ; & il paroît qu'on en est fort content par avance. Nous soupâmes hier, M. de Cavoye & moi, chez M. &c.



LETTRE XLII.

A BOILEAU.

A Versailles, le 9 juillet.

JE vais aujourd'hui à Marly, où le roi demeurera près d'un mois; mais je ferai de temps en temps quelques voyages à Paris, & je choisirai les jours de la petite académie. Cependant je suis bien fâché que vous ne m'ayez pas donné votre ode: j'aurois peut-être trouvé quelque occasion de la lire au roi. Je vous conseille même de me l'envoyer; il n'y a pas plus de deux lieues d'Auteuil à Marly. Votre laquais n'aura qu'à me demander & me chercher dans l'appartement de M. Félix. Je vous prie de renvoyer mon fils à sa mere; j'apprehende que votre grande bonté ne vous coûte un peu trop d'incommodité. Je suis entièrement à vous.



LETTRE XL III.

A U M Ê M E.

A Paris, ce lundi 20 janvier 1698.

J'AI reçu une lettre de la mere abbesse de Port-Royal, qui me charge de vous faire mille remerciements de vos épîtres que je lui ai envoyées de votre part. On y est charmé, & de l'épître de l'amour de Dieu, & de la maniere dont vous parlez de M. Arnauld. On voudroit même que ces épîtres fussent imprimées en plus petit volume. Ma fille aînée, à qui je les ai aussi envoyées, a été transportée de joie de ce que vous vous souvenez encore d'elle.

Je pars dans ce moment pour Versailles, d'où je ne reviendrai que samedi. J'ai laissé à ma femme ma quittance pour recevoir ma pension d'homme de lettres.



LETTRE XLIV.

A R A C I N E.

A Auteuil, mercredi.

JE crois que vous ferez bien-aïse d'être instruit de ce qui s'est passé dans la visite que nous avons ce matin, suivant votre conseil, rendue, mon frere & moi, au révérend pere de la Chaïse. Nous sommes arrivés chez-lui sur les neuf heures; & si-tôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Nous avons été reçus avec beaucoup de bonté, il m'a fort obligeamment interrogé sur mes maladies, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que mon incommodité n'augmentoït point. Ensuite il a fait apporter des chaïses, s'est mis tout proche de moi, afin que je le pussé mieux entendre, & aussi-tôt, entrant en matiere, m'a dit que vous lui aviez lu un ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choses; mais que la matiere que j'y traitois étoit une matiere fort délicate, & qui demandoit beaucoup de sçavoir pour en parler: qu'il avoit autrefois enseigné la théologie, & qu'ainsi il devoit être instruit de cette matiere à fond: qu'il falloit faire une grande différence de l'amour affectif d'avec l'amour effectif:

que ce dernier étoit absolument nécessaire , & enroit dans l'attrition , au-lieu que l'amour affectif venoit de la contrition parfaite : que celui-ci justifioit lui-même le pécheur , au-lieu que l'amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'absolution du prêtre. Enfin il nous a débité en assez bons termes , & fort longuement , tout ce que beaucoup d'autres scholastiques ont écrit sur ce sujet , sans pourtant oser dire comme eux , que l'amour de Dieu , absolument parlant , n'est point nécessaire pour la justification du pécheur. Mon frere le chanoine applaudissoit des yeux & du geste à chaque mot qu'il disoit , témoignant être ravi de sa doctrine & de son énonciation. Pour moi , je suis demeuré assez froid & assez immobile. Et enfin lorsqu'il a été las de parler , je lui ai dit que j'avois été fort surpris qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui , & qu'on lui eût donné à entendre que j'avois fait un ouvrage contre les Jésuites : que ce seroit une chose bien étrange , si soutenir qu'on doit aimer Dieu , s'appelloit écrire contre les Jésuites : que mon frere avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux écrivains , qui soutenoient qu'on doit nécessairement aimer Dieu , & en des termes beaucoup plus forts que ceux qui étoient dans mes vers : que j'avois si peu songé à écrire contre sa société , que les premiers à qui j'avois lu mon ouvrage , c'étoient six Jésuites des plus

célèbres , qui m'avoient tous dit unanimement qu'un chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentiments sur l'amour de Dieu que ceux que j'avois mis en rimes : qu'ensuite j'avois brigué de le lire à M. l'archevêque de Paris , qui en avoit paru transporté , aussi-bien que M. de Meaux : que néanmoins , si sa révérence croyoit mon ouvrage périlleux , je venois présentement pour le lui lire , afin qu'il m'instruisît de mes fautes : que je lui faisois donc le même compliment que j'avois fait à M. l'archevêque , lorsque je le lui récitai , qui étoit que je ne venois pas pour être loué , mais pour être approuvé : que je le priois donc de me prêter une vive attention , & de trouver bon même que je lui répétaffe beaucoup d'endroits. Il a fort loué mon dessein , & je lui ai lu mon épître avec toute la force & toute l'énergie que j'ai pu. J'oubliois que je lui ai dit encore auparavant une chose qui l'a assez étonné ; c'est à sçavoir , que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon ouvrage que mettre en rimes la doctrine qu'il venoit de nous débiter , & que je croyois que lui-même n'en pourroit pas disconvenir. Mais , pour en revenir au récit de ma piece , croiriez-vous , Monsieur , que j'ai tenu parole au bon pere , & qu'à la réserve des deux objections qu'il vous avoit déjà faites , il n'a fait que s'écrier , *pulcrè , benè , rectè !* Cela est vrai , cela est indubitable , voilà qui est

merveilleux ; il faut lire cela au roi : répétez - moi encore cet endroit : est-ce là ce que M. Racine m'a lu ? Il a été sur - tout extrêmement frappé de ces vers que vous lui aviez passés , & que je lui ai récités avec toute l'énergie dont je suis capable.

Cependant on ne voit que docteurs , même austères ,
Qui les semant par-tout , s'en vont pieusement ,
De toute piété , &c.

Il est vrai que je me suis avisé heureusement d'insérer dans mon épître huit vers que vous n'avez pas approuvés , & que mon frere juge très - à - propos d'y rétablir. Les voici ; c'est ensuite de ce vers ,

Oui , dites-vous ; allez , vous l'aimez , croyez-moi.

Ecoutez la leçon que lui-même il nous donne.

Qui m'aime , c'est celui qui fait ce que j'ordonne.

Faites-le donc ; & , sûr qu'il nous veut sauver tous ,

Ne vous allarmez point pour quelques vains dégoûts

Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve.

Courez toujours à lui ; qui le cherche le trouve.

Et plus de votre cœur il paroît s'écarter ,

Plus par vos actions songez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit vers. Mais je ne sçaurois vous exprimer avec quelle joie , quels éclats de rire il a entendu la prosopopée. Enfin , j'ai si bien échauffé le révérend pere , que sans une visite que dans ce temps-là M. son frere lui est venu rendre , il ne nous laissoit point partir que je ne lui eusse récité

aussi les deux pieces de ma façon que vous avez lues au roi. Encore ne nous a-t-il laissé partir qu'à la charge que nous l'irions voir à sa maison de campagne ; & il s'est chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver seul. Vous voyez donc , Monsieur , que , si je ne suis bon poëte , il faut que je sois bon récitateur.

Après avoir quitté le pere de la Chaise , nous avons été voir le pere Gaillard , à qui j'ai aussi , comme vous pouvez penser , récité l'épître. Je ne vous dirai point les louanges outrées qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu , m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit pere théologien , avec qui j'eus une prise chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce théologien étoit le dernier des hommes : que si sa société avoit à être fâchée , ce n'étoit pas de mon ouvrage , mais de ce que des gens osoient dire que cet ouvrage étoit fait contre les Jésuites.

Je vous écris tout ceci à dix heures du soir au courant de la plume. Vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos. Cependant je vous prie de retirer la copie que vous avez mise entre les mains de Madame de Maintenon , afin que je lui en redonne une autre où l'ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XLV.

A BOILEAU.

A Fontainebleau , le 28 septembre.

JE suppose que vous êtes de retour de votre voyage ; afin que vous puissiez bientôt m'envoyer vos avis sur un nouveau cantique que j'ai fait depuis que je suis ici , & que je ne crois pas qui soit suivi d'aucun autre. Ceux que Moreau a mis en musique ont extrêmement plû ; il est ici , & le roi doit les lui entendre chanter au premier jour. Prenez la peine de lire le septieme chapitre de la sagesse , d'où ces derniers vers ont été tirés : je ne les donnerai point qu'ils n'aient passé par vos mains. Mais vous me ferez plaisir de me les renvoyer le plutôôt que vous pourrez. Je voudrois bien qu'on ne m'eût point engagé dans un embarras de cette nature ; mais j'espere m'en tirer , en substituant à ma place ce M. Bardou que vous avez vu à Paris.

Vous sçavez bien , sans doute , que les Allemands ont repassé le Rhin , & même avec quelque espee de honte. On dit qu'on leur a tué ou pris sept à huit-cents hommes , & qu'ils ont abandonné trois pieces de canon.

Il est venu une lettre à Madame , par laquelle on lui mande que le Rhin s'étoit débordé tout-à-coup , & que près de quatre-mille Allemands ont été noyés ; mais , au moment que je vous écris , le roi n'a point encore reçu de confirmation de cette nouvelle.

On dit que milord Barclay est devant Calais pour le bombarder. M. le maréchal de Villeroi s'est jetté dedans. Voilà toutes les nouvelles de la guerre. Si vous voulez , je vous en dirai d'autres de moindre conséquence.

M. de Toureil est venu ici présenter le dictionnaire de l'académie au roi & à la reine d'Angleterre , à Monseigneur & aux ministres. Il a par-tout accompagné son présent d'un compliment : & on m'a assuré qu'il avoit très-bien réussi par-tout. Pendant qu'on présentoit ainsi le dictionnaire de l'académie , j'ai appris que Léers , libraire d'Amsterdam , avoit aussi présenté au roi & aux ministres une nouvelle édition du dictionnaire de Furetiere , qui a été très-bien reçue. C'est M. de Croissy & M. de Pomponne qui ont présenté Léers au roi. Cela a paru un assez bizarre contre-temps pour le dictionnaire de l'académie , qui me paroît n'avoir pas tant de partisans que l'autre. J'avois dit plusieurs fois à M. Thierry qu'il auroit dû faire quelques pas pour ce dernier dictionnaire , & il ne lui auroit pas été difficile d'en avoir le privilège ; peut-être même il ne le feroit

pas encore. On commence à dire que le voyage de Fontainebleau pourra être abrégé de huit ou dix jours, à cause que le roi y est fort incommodé de la goutte. Il en est au lit depuis trois ou quatre jours; il ne souffre pas pourtant beaucoup, Dieu merci; & il n'est arrêté au lit que par la foiblesse qu'il a encore aux jambes.

Il me paroît, par les lettres de ma femme, que mon fils a grande envie de vous aller voir à Auteuil. J'en ferai fort aise, pourvu qu'il ne vous embarrasse point du tout. Je prendrai en même temps la liberté de vous prier de tout mon cœur de l'exhorter à travailler sérieusement, & à se mettre en état de vivre en honnête-homme. Je voudrois bien qu'il n'eût pas l'esprit autant dissipé qu'il l'a, par l'envie démesurée qu'il témoigne de voir des opéra & des comédies. Je prendrai là-dessus vos avis quand j'aurai l'honneur de vous voir; & cependant je vous supplie de ne lui pas témoigner le moins du monde que je vous aie fait aucune mention de lui. Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous donne, & suis entièrement à vous.



LETTRE XLVI.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau, le 3 octobre:

J E vous suis bien obligé de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait réponse. Comme je suppose que vous n'avez pas perdu les vers que je vous ai envoyés, je vais vous dire mon sentiment sur vos difficultés, & en même temps vous communiquer plusieurs changements que j'avois déjà faits de moi-même; car vous sçavez qu'un homme qui compose fait souvent son thème en plusieurs façons.

Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe & ne revient plus.

J'ai choisi ce tour, parce qu'il est conforme au texte qui parle de la fin imprévue des réprouvés; & je voudrois bien que cela fût bon, & que vous pussiez passer & approuver, *par une fin soudaine*, qui dit précisément la même chose. Voici comme j'avois mis d'abord:

Quand déchus d'un bien frivole,
Qui comme l'ombre s'envole,
Et ne revient jamais plus.

Mais ce *jamais* me paroît un peu mis pour remplir le vers; au lieu que *qui passe & ne revient plus*, me sembloit assez plein & assez vif. D'ailleurs j'ai mis à la troisieme stance, *pour trouver un bien fragile*, & c'est la même chose qu'*un bien frivole*. Ainsi tâchez de vous accoutumer à la premiere maniere, ou trouvez quelque autre chose qui vous satisfasse. Dans la seconde stance,

Misérables que nous sommes,
Où s'égaroient nos esprits ?

Infortunés m'étoit venu le premier; mais le mot de *misérables*, que j'ai employé dans *Phedre*, à qui je l'ai mis dans la bouche, & que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force en le mettant aussi dans la bouche des réprouvés, qui s'humilient & se condamnent d'eux-mêmes. Pour le second vers j'avois mis,

Diront-ils avec des cris.

Mais j'ai cru qu'on pouvoit leur faire tenir tout ce discours, sans mettre *diront-ils*, & qu'il suffisoit de mettre à la fin, *ainsi d'une voix plaintive*, & le reste, par où on fait entendre que tout ce qui précède est le discours des réprouvés. Je crois qu'il y en a des exemples dans les odes d'Horace.

Et voilà que triomphants.

Je me suis laissé entraîner au texte : *ecce quomodò computati sunt inter filios Dei !* & j'ai cru que ce tour marquoit mieux la passion ; car j'aurois pu mettre : *& maintenant triomphants , &c.* Dans la troisieme stance ,

Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

On dit *la carrière de la gloire , la carrière de l'honneur ;* c'est - à - dire , *par où on court à la gloire , à l'honneur.* Voyez si l'on ne pourroit pas dire de même , *la carrière de la bienheureuse paix.* On dit même *la carrière de la vertu.* Du reste , je ne devine pas comment je le pourrois mieux dire. Il reste la quatrieme stance. J'avois d'abord mis le mot de *repentance* : mais outre qu'on ne diroit pas bien les *remords de la repentance* , au - lieu qu'on dit *les remords de la pénitence ;* ce mot de *pénitence* , en le joignant avec *tardive* , est assez consacré dans la langue de l'écriture , *serò pœnitentiam agentes.* On dit *la pénitence d'Antiochus* , pour dire , *une pénitence tardive & inutile.* On dit aussi dans ce sens , *la pénitence des damnés.* Pour la fin de cette stance , je l'avois changée deux heures après que ma lettre fut partie. Voici la stance entiere :

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords

La pénitence tardive
 Des inconsolables morts.
 Ce qui faisoit leurs délices ;
 Seigneur , fera leurs supplices.
 Et par une égale loi ,
 Les saints trouveront des charmes
 Dans le souvenir des larmes
 Qu'ils versent ici pour toi.

Je vous conjure de m'envoyer votre sentiment sur tout ceci.

J'ai dit franchement que j'attendois votre critique, avant que de donner mes vers au musicien ; & je l'ai dit à Madame de Maintenon , qui a pris de-là occasion de me parler de vous avec beaucoup d'amitié.

Le roi a entendu chanter les deux autres cantiques , & a été fort content de M. Moreau , à qui nous espérons que cela pourra faire du bien.

Il n'y a rien ici de nouveau. Le roi a toujours la goutte , & en est au lit. Une partie des princes sont revenus de l'armée : les autres arriveront demain , ou après - demain.

Je vous félicite du beau temps que nous avons ici , car je crois que vous l'avez aussi à Auteuil , & que vous en jouissez plus tranquillement que nous ne faisons ici. Je suis entièrement à vous.

La harangue de M. l'abbé Boileau a été trouvée très-mauvaise en ce pays-ci. M. de Niert prétend que

Richesource en est mort de douleur. Je ne sçais pas si la douleur est bien vraie, mais la mort est très-véritable.

LET TRE XLVII.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau, le 6 octobre.

J'AI parlé, à M. de Pontchartrain le conseiller, du garçon qui vous a servi; & M. le comte de Fiesque, à ma priere, lui en a parlé aussi. Il m'a dit qu'il feroit son possible pour le placer; mais qu'il prétendoit que vous lui en écrivissiez vous-même, au lieu de lui faire écrire par un autre. Ainsi je vous conseille de forcer un peu votre paresse, & de m'envoyer une lettre pour lui, ou bien de lui écrire par la poste.

J'ai déjà fait naître à Madame de Maintenon une grande envie de voir de quelle maniere vous parlez de Saint-Cyr. Elle a paru fort touchée de ce que vous aviez eu même la pensée d'en parler; & cela lui donne occasion de dire mille biens de vous.

Pour moi, j'ai une extrême impatience de voir ce que vous me dites que vous m'enverrez. Je n'en ferai

part qu'à ceux que vous voudrez ; à personne même si vous le fouhaitez.

Je crois pourtant qu'il fera très-bon que Madame de Maintenon voie ce que vous avez imaginé pour sa maison. Ne vous mettez pas en peine , je le lirai du ton qu'il faut , & je ne ferai point tort à vos vers.

Il n'y a ici aucune nouvelle. L'armée de M. de Luxembourg commence à se séparer , & la cavalerie entre dans des quartiers de fourrages. Quelques gens vouloient hier que le duc de Savoie pensât à assiéger Nice, à l'aide des galeres d'Espagne. Mais le comte d'Estrées ne tardera guere à donner la chasse aux galeres & aux vaisseaux Espagnols, & doit arriver incessamment vers les côtes d'Italie.

Le roi grossit de quarante bataillons son armée de Piémont pour l'année prochaine , & je ne doute pas qu'il ne tire une rude vengeance des pays de M. de Savoie.

Mon fils m'a écrit une assez jolie lettre sur le plaisir qu'il a eu de vous aller voir , & sur une conversation qu'il a eue avec vous. Je vous suis plus obligé que vous ne le sçauriez dire de vouloir bien vous amuser avec lui. Le plaisir qu'il prend d'être avec vous me donne assez bonne opinion de lui ; & s'il est jamais assez heureux pour vous entendre parler de temps en temps , je suis persuadé qu'avec

l'admiration dont il est prévenu , cela lui fera le plus grand bien du monde. J'espère que vous voudrez bien faire chez moi de petits dînés , dont je prétends tirer tant d'avantages. M. de Cavoye vous fait ses compliments. J'appris hier la mort du pauvre abbé de Saint-Réal.

LETTRE XLVIII.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau , le 8 octobre.

JE vous demande pardon si j'ai été si long - temps sans vous faire réponse : mais j'ai voulu , avant toutes choses , prendre un temps favorable pour recommander M. Manchon 1) à M. de Barbezieux. Je l'ai fait , & il m'a fort assuré qu'il feroit son possible pour me témoigner la considération qu'il avoit pour vous & pour moi. Il m'a paru que le nom de M. Manchon lui étoit assez inconnu ; & je me suis rappelé alors qu'il avoit un autre nom , dont je ne me souvenois point du tout. J'ai eu recours à M. de la Chapelle , qui m'a fait un mémoire que je présenterai à M. de Barbezieux dès que je le verrai. Je lui

1) Beau-frere de Boileau.

ai dit que M. l'Abbé de Louvois voudroit bien joindre ses prieres aux nôtres ; & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

Je suis bien-aïse que vous ayez donné votre épître à M. de Meaux, & que M. de Paris soit disposé à vous donner une approbation authentique. Vous serez surpris, quand je vous dirai que je n'ai point encore rencontré M. de Meaux, quoiqu'il soit ici : mais je ne vais guere aux heures où il va chez le roi, c'est-à-dire, au lever & au coucher ; d'ailleurs, la pluie, presque continuelle, empêche qu'on ne se promene dans les cours & dans les jardins, qui sont les endroits où l'on a coutume de se rencontrer. Je sçais seulement qu'il a présenté au roi l'ordonnance de M. l'archevêque de Reims ; elle m'a paru très-forte, & il y explique très-nettement la doctrine qu'il condamne. Votre épître ne peut qu'être très-bien reçue ; & il me semble que vous n'avez rien perdu pour attendre, & qu'elle paroîtra fort à propos.

On a eu nouvelle aujourd'hui que M. le prince de Conti étoit arrivé en Pologne ; mais on n'en sçait pas davantage, n'y ayant point encore de courier qui soit venu de sa part. M. l'abbé Renaudot vous en dira plus que je ne sçaurois vous en écrire.

Je n'ai pas fort avancé le mémoire dont vous me parlez ; je crains même d'être entré dans des détails qui l'allongeront bien plus que je ne croyois. D'ail-

leurs , vous sçavez la dissipation de ce pays-ci. Pour m'achever , j'ai ma seconde fille à Melun , qui prendra l'habit dans huit jours. J'ai fait deux voyages pour essayer de la détourner de cette résolution , ou du moins pour obtenir d'elle qu'elle différât encore six mois ; mais je l'ai trouvé inébranlable. Je souhaite qu'elle se trouve aussi heureuse dans ce nouvel état , qu'elle a eu d'empressement pour y entrer. M. l'archevêque de Sens s'est offert de venir faire la cérémonie , & je n'ai pas osé refuser un tel honneur. J'ai écrit à M. l'abbé Boileau pour le prier d'y prêcher ; & il a l'honnêteté de vouloir bien partir exprès de Versailles en poste pour me donner cette satisfaction. Vous jugez que tout cela cause assez d'embaras à un homme qui s'embarasse aussi aisément que moi. Plaignez-moi un peu dans votre profond loisir d'Auteuil , & excusez si je n'ai pas été plus exact à vous mander des nouvelles. La paix en a fourni d'assez considérables , & qui nous donneront assez de matière pour nous entretenir , quand j'aurai l'honneur de vous revoir ; ce fera au plus tard dans quinze jours , car je partirai deux ou trois jours avant le départ du roi. Je suis entièrement à vous.



LETTRE XLIX.

A U M E M E.

DENYS d'Halicarnasse, pour montrer que la beauté du style consiste principalement dans l'arrangement des mots, cite un endroit de l'odyssée, où, Ulyffe & Eumée étant sur le point de se mettre à table pour déjeûner, Télémaque arrive tout-à-coup dans la maison d'Eumée. Les chiens, qui le sentent approcher, n'aboient point, mais remuent la queue; ce qui fait voir à Ulyffe que c'est quelqu'un de connoissance qui est sur le point d'entrer. Denys d'Halicarnasse, ayant rapporté tout cet endroit, fait cette réflexion: que ce n'est point le choix des mots qui en fait l'agrément, la plupart de ceux qui y sont employés étant, dit-il, très-vils & très-bas, *εὐτελεστάτων τὲ καὶ ταπεινοτάτων*, mots qui sont tous les jours dans la bouche des moindres laboureurs & des moindres artisans, mais qui ne laissent pas de charmer par la manière dont le poète a eu soin de les arranger. En lisant cet endroit, je me suis souvenu que dans une de vos nouvelles remarques vous avancez que jamais on n'a dit qu'Homere ait employé un seul mot bas. C'est à vous de voir si cette remarque de Denys

d'Halicarnasse n'est point contraire à la vôtre, & s'il n'est point à craindre qu'on ne vienne vous chicaner là-dessus. Prenez la peine de lire toute la réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui m'a paru très-belle & merveilleusement exprimée; c'est dans son traité *περι συνθέσεως ὀνομάτων*, à la troisième page.

J'ai fait réflexion aussi, qu'au-lieu de dire que le mot d'*âne* est en grec un mot très-noble, vous pourriez vous contenter de dire que c'est un mot qui n'a rien de bas, & qui est comme celui de *cerf*, de *cheval*, de *brebis*, &c. Le *très-noble* me paroît un peu trop fort.

Tout ce traité de Denys d'Halicarnasse, dont je viens de vous parler & que je relus hier tout entier avec un grand plaisir, me fit souvenir de l'extrême impertinence de M. Perrault, qui avance que le tour des paroles ne fait rien pour l'éloquence, & qu'on ne doit regarder qu'au sens; & c'est-pourquoi il prétend qu'on peut mieux juger d'un auteur par son traducteur, quelque mauvais qu'il soit, que par la lecture de l'auteur même. Je ne me souviens point que vous ayez relevé cette extravagance, qui vous donnoit pourtant beau jeu pour le tourner en ridicule.

Pour le mot de *μιγαείδειν*, qui a quelquefois la signification que vous sçavez, il signifie souvent, *converser simplement*. Voici des exemples tirés de l'écriture. Dieu dit à Jérusalem, dans Ezéchiel: *congregabo*

tibi amatores tuos cum quibus commista es, &c. Dans le prophete Daniel, les deux vieillards racontant comme ils ont surpris Susanne en adultere, disent parlant d'elle & du jeune homme qu'ils prétendent qui étoit avec elle : *vidimus eos pariter commisceri*. Ils disent aussi à Susanne : *assentire nobis, & commiscere nobiscum*. Voilà *commisceri* dans le premier sens. Voici des exemples du second sens. Saint Paul dit aux Corinthiens : *ne commisceamini fornicariis* : n'ayez point ce commerce avec les fornicateurs. Et expliquant ce qu'il a voulu dire par-là, il dit qu'il n'entend point parler des fornicateurs qui sont parmi les Gentils ; autrement, ajoute-t-il, il faudroit renoncer à vivre avec les hommes : mais quand je vous ai mandé de n'avoir point de commerce avec les fornicateurs, *non commisceri*, j'ai entendu parler de ceux qui se pourroient trouver parmi les fidèles ; & non-seulement avec les fornicateurs, mais encore avec les avars & les usurpateurs du bien d'autrui, &c. Il en est de même du mot *cognoscere*, qui se trouve dans ces deux sens en mille endroits de l'écriture.

Encore un coup, je me passerois de la fausse érudition de Tuffanus, qui est trop clairement démentie par l'endroit des servantes de Pénélope. M. Perrault ne peut-il pas avoir quelque ami grec qui lui fournisse des mémoires ?

LETTRE L.

A M. LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

C'EST avec une extrême reconnoissance que j'ai reçu encore au commencement de cette année la grâce que votre altesse sérénissime m'accorde si libéralement tous les ans. Cette grâce m'est d'autant plus chère que je la regarde comme une suite de la protection glorieuse dont vous m'avez honoré en tant de rencontres, & qui a toujours fait ma plus grande ambition. Aussi en conservant précieusement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'assurer ma charge à mes enfants, que de leur procurer un des plus beaux titres que je leur puisse laisser, je veux dire, les marques de la protection de votre altesse sérénissime. Je n'ose en dire davantage : car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remerciements vous fatiguent presque autant que les louanges. Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR, &c.

LETTRE LI.

A U M Ê M E.

J'ai parcouru tout ce que les anciens auteurs ont dit de la déesse Isis, & je ne trouve point qu'elle ait été adorée en aucun pays sous la figure d'une vache ; mais seulement sous la figure d'une grande femme toute couverte d'un grand voile de différentes couleurs, & ayant au front deux cornes en forme de croissant. Les uns disent que c'étoit la Lune, les autres Cérés, d'autres la Terre, & quelques autres cette même Io, qui fut changée en vache par Jupiter.

Mais voici ce que je trouve du dieu Apis, qui fera, ce me semble, beaucoup plus propre à entrer dans les ornements d'une ménagerie. Ce dieu étoit, dit-on, le même qu'Osiris, c'est-à-dire, ou le mari, ou le fils de la déesse Isis. Non-seulement il étoit représenté par un jeune taureau, mais les Egyptiens adoroient en effet, sous le nom d'Apis, un jeune taureau bien buvant & bien mangeant ; & ils avoient soin d'en substituer toujours un autre en la place de celui qui mouroit. On ne le laissoit gueres vivre que jusqu'à l'âge d'environ huit ans, après quoi ils le noyoient dans une certaine fontaine ; & alors tout le
peuple

peuple prenoit le deuil, pleurant & faisant de grandes lamentations pour la mort de leur dieu, jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé. On étoit quelquefois assez longtemps à le chercher. Il falloit qu'il fût noir par tout le corps, excepté une tache blanche de figure quarrée au milieu du front, & une autre petite tache blanche au flanc droit, faite en forme de croissant. Quand les prêtres l'avoient trouvé, ils en donnoient avis au peuple de Memphis : car c'étoit principalement en cette ville que le dieu Apis étoit adoré. Alors on alloit en grande cérémonie au-devant de ce dieu ; & c'est cette espece de procession qui pourroit fournir de sujet à un assez beau tableau.

Ces prêtres marchoient habillés de robes de lin ; ayant tous la tête rase, & étant couronnés de chapeaux de fleurs ; portant à la main, les uns un encensoir, les autres un sistre ; c'étoit une espece de tambour de basque. Il y avoit aussi une troupe de jeunes enfants, habillés de lin, qui dansoient & chantoient des cantiques ; grand nombre de joueurs de flûtes, & de gens qui portoient à manger pour Apis dans des corbeilles ; & de cette sorte on amenoit le dieu jusqu'à la porte de son temple ; ou, pour mieux dire, il y avoit deux petits temples tout environnés de colonnes par-dehors ; & aux portes, des sphinx, à la maniere des Egyptiens. On le laissoit entrer dans celui de ces deux temples qu'il vouloit,

& on fondoit même sur son choix de grandes conjectures, ou de bonheur, ou de malheur pour l'avenir.

Il y avoit auprès de ces deux temples un puits, d'où l'on tiroit de l'eau pour sa boisson: car on ne lui laissoit jamais boire de l'eau du Nil. On consultoit même ce plaissant dieu; & voici comme on s'y prenoit. On lui présentoit à manger; s'il en prenoit, c'étoit une réponse très-favorable; s'il n'en prenoit point, c'étoit tout le contraire. On remarqua même, dit-on, qu'il refusa à manger de la main de Germanicus, & ce prince mourut à deux mois de-là.

Touts les ans on lui amenoit à certain jour une jeune génisse, qui avoit aussi ses marques particulières; & cela se faisoit encore avec de grandes cérémonies.

Voilà, MONSEIGNEUR, le petit mémoire que votre altesse sérénissime me demanda il y a trois jours. Je me tiendrai infiniment glorieux toutes les fois qu'elle voudra bien m'honorer de ses ordres, & m'employer dans toutes les choses qui pourront le moins du monde contribuer à son plaisir. Je suis, avec un profond respect,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, &c.



LETTRE LII.

*De M. DE GUILLERAGUES, Ambassadeur
de France à Constantinople,*

A R A C I N E.

Au palais de France.

A Péra, le 9 juin 1684.

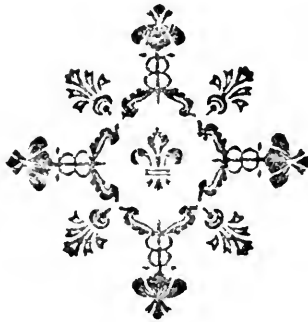
J'AI été sensiblement attendri & flatté, Monsieur; à la lecture de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Eloigné de vous, & des représentations qui peuvent en imposer sur vos tragédies, & très-dégoûté des pays fameux que vous avez chantés; vos œuvres cependant me paroissent plus belles que jamais. Oui, Monsieur, je suis très-dégoûté de ces pays, dont les poètes & les historiens de l'antiquité ont dit de si belles choses; & je vois qu'ils n'étoient pas d'exacts observateurs de la vérité.

Le Scamandre & le Simois font à sec dix mois de l'année: leur lit n'est qu'un fossé. L'Hebre est une riviere du quatrieme ordre. La Natolie, le Pont, la Nicomédie, l'Itaque, présentement la Céphalonie, la Macédoine, le terroir de Larisse, & celui d'Athenes, ne peuvent jamais avoir fourni la quinzieme

partie des hommes dont les historiens font mention. Il est impossible que tous ces pays, cultivés avec des soins imaginables, aient jamais été fort peuplés. Le terroir est presque par-tout pierreux, aride & sans riviere; on y voit des montagnes & des côtes pelées, plus anciennes que tous les écrivains. Le port d'Aulide, absolument gâté, peut avoir été bon: mais il n'a jamais pu contenir les mille vaisseaux des Grecs, ni mille barques. Délos est un misérable rocher; Cythere & Paphos sont des lieux affreux; Cythere, ou Cérique, est une petite isle la plus désagréable & la plus infertile qui soit au monde; il n'y a jamais eu un air plus corrompu que celui de Paphos, absolument inhabitée. Naxe ne vaut pas mieux. Les poètes apparemment mettoient Vénus dans les lieux où ils avoient leurs maitresses; mais ils l'ont très-mal placée. Je ne vous parle point de deux-mille évêchés en Grece, nommés dans l'histoire ecclésiastique, qui ne peuvent avoir eu douze paroisses chacun.

J'eusse voulu que, vous souvenant de l'attachement que j'ai pour tout ce qui vous touche, vous m'eussiez écrit quelque chose de votre famille. Je crois le petit Racine bien vif: je prévois qu'à mon retour je n'oserai l'attaquer sur le grec ancien; mais je l'étonnerai avec le grec vulgaire, langue aussi corrompue & aussi misérable que l'ancienne Grèce l'est devenue.

Adieu, mon cher Monsieur; continuez de me donner des marques de souvenir de notre ancienne amitié, & écrivez-moi, quand même vous devriez encore me traiter de Monseigneur. Je ne sçais pourquoi vous me donnez libéralement quelque part à vos tragédies, quoique je n'en aie jamais eu d'autre que celle de la premiere admiration. Vous m'avez appris bien des choses, au-lieu que je ne vous en ai jamais appris qu'une. Je vous ai découvert qu'un trésorier de France prend le titre de chevalier, & a le droit honorable d'être enterré avec des éperons dorés. Il ne doit donc pas prodiguer légèrement le titre de Monseigneur. Vous ne me marquez pas si vous voyez souvent M. le marquis de Seignelai. Adieu, mon cher Monsieur.



LETTRE LIII. I)

DE RACINE A BOILEAU.

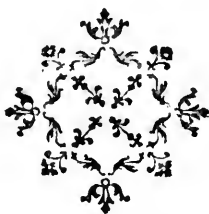
A Versailles, le 4 avril 1696.

JE suis très-obligé au pere Bouhours de toutes les honnêtetés qu'il vous a prié de me faire de sa part, & de la part de sa compagnie. Je n'avois point encore entendu parler de la harangue de leur régent; & comme ma conscience ne me reprochoit rien à l'égard des Jésuites, je vous avoue que j'ai été un peu surpris que l'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraisemblablement ce bon régent est du nombre de ceux qui m'ont très-faussement attribué la traduction du *Santolius pœnitens*; & il s'est cru engagé d'honneur à me rendre injures pour injures. Si j'étois capable de lui vouloir quelque mal, & de me réjouir de la forte réprimande que le pere Bouhours dit qu'on lui a fait, ce seroit sans doute pour m'avoir soupçonné d'être l'auteur d'un pareil ouvrage: car pour mes tragédies, je les abandonne volontiers

I) Cette lettre est relative au trait rapporté à la page lxx de la vie de Racine.

à sa critique. Il y a long-temps que Dieu m'a fait la grace d'être assez peu sensible au bien & au mal qu'on en peut dire, & de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à lui en rendre quelque jour.

Ainsi, Monsieur, vous pouvez assurer le pere Bouhours, & tous les Jésuites de votre connoissance, que, bien loin d'être fâché contre le régent qui a tant déclamé contre mes pieces de théâtre, peu s'en faut que je ne le remercie d'avoir prêché une si bonne morale dans leur collège, & d'avoir donné lieu à sa compagnie de marquer tant de chaleur pour mes intérêts; & qu'enfin, quand l'offense qu'il m'a voulu faire seroit plus grande, je l'oublierois avec la même facilité, en considération de tant d'autres peres dont j'honore le mérite, & sur-tout en considération du révérend pere de la Chaise, qui me témoigne tous les jours mille bontés, & à qui je sacrifierois bien d'autres injures. Je suis, &c.



LETTRE LIV.

DE MADAME DE VILLETTE

A BOILEAU.

MONSIEUR le marquis d'Aubeterre, qui a passé ici, m'a dit, Monsieur, que vous lui aviez parlé de notre ancienne amitié, & il m'a rappelé des souvenirs qui vous vaudront un carteau de fenouillette : c'est le présent le plus magnifique que je vous puisse faire d'un hermitage comme celui-ci. J'avois résolu l'hiver passé d'aller vous surprendre dans le vôtre ; & d'y rendre M. de Villette témoin de notre tendresse. Ma mauvaise santé m'empêcha d'exécuter ce projet : j'espère qu'il ne fera que différé. En attendant, si vous nous jugiez dignes de lire vos derniers ouvrages, & que vous voulussiez nous les envoyer, je trouverois mon pauvre petit présent plus que payé. Notre ami M. Racine sçait notre adresse, quoiqu'il ne s'en serve point ; mais vous êtes tous si dévôts que je ne suis point étonnée de vous perdre de vue. Cependant je ne vous estime & ne vous honore pas moins.

L E T T R E L V.

DE BOILEAU A M. DE MONCHESNAI. 1)

P UISQUE vous vous détachez de l'intérêt du ramoneur , je ne vois pas , Monsieur , que vous ayez aucun sujet de vous plaindre de moi , pour avoir écrit que je ne pouvois juger à la hâte d'ouvrages comme les vôtres , & sur-tout à l'égard de la question que vous entamez sur la tragédie & sur la comédie , que je vous ai avoué néanmoins que vous traitiez avec beaucoup d'esprit. Car , puisqu'il faut vous dire le vrai , autant que je puis me reflouvenir

1) On met ici cette lettre , non-seulement parce qu'elle sert à confirmer l'anecdote rappelée à la page 415 du tome II. de cette édition , mais aussi parce qu'elle contient la these que Boileau soutint devant M. Arnaud , & qu'il avoit soutenue en présence du pere Maffillon , contre M. de Monchesnai , auteur du Bolæana. M. de Monchesnai , qui ne fut pas apparemment content de ses réponses , crut devoir envoyer à Boileau une dissertation sur cette matiere ; le paquet fut porté par un ramoneur. Boileau , surpris du messager , en fit quelques railleries. M. de Monchesnai , en étant informé , lui écrivit une lettre pleine d'assez mauvaises plaisanteries.

de votre dernière pièce, vous prenez le change, & vous y confondez la comédienne avec la comédie; que, dans mes raisonnements avec le père Maffillon, j'ai, comme vous sçavez, exactement séparées. Du reste, vous y avancez une maxime qui n'est pas, ce me semble, soutenable; c'est à sçavoir; qu'une chose qui peut produire quelquefois de mauvais effets dans des esprits vicieux, quoique non vicieuse d'elle-même, doit être absolument défendue, quoiqu'elle puisse d'ailleurs servir au délassement & à l'instruction des hommes. Si cela est, il ne sera plus permis de peindre dans les églises des Vierges Maries, ni des Sufannes, ni des Magdelenes agréables de visage, puisqu'il peut fort bien arriver que leur aspect excite la concupiscence d'un esprit corrompu. La vertu convertit tout en bien, & le vice tout en mal. Si votre maxime est reçue, il ne faudra plus non seulement voir représenter ni comédie ni tragédie, mais il n'en faudra plus lire aucune: il ne faudra plus lire ni Virgile, ni Théocrite, ni Terence, ni Sophocle, ni Homere: & voilà ce que demandoit Julien l'Apostat, & ce qui lui attira cette épouvantable diffamation, de la part des pères de l'église. Croyez-moi, Monsieur, attaquez nos tragédies & nos comédies, puisqu'elles sont ordinairement fort vicieuses; mais n'attaquez point la tragédie & la comédie en général, puisqu'elles sont d'elles-mêmes indiffé-

rentes, comme le sonnet & les odes, & qu'elles ont quelquefois rectifié l'homme plus que les meilleures prédications : & pour vous en donner un exemple admirable, je vous dirai qu'un grand prince, qui avoit dansé à plusieurs ballets, ayant vu jouer le Britannicus de M. Racine, où la fureur de Néron à monter sur le théâtre est si bien attaquée, ne dansa plus à aucun ballet, non pas même au temps du carnaval. Il n'est pas concevable de combien de mauvaises choses la comédie a guéri les hommes capables d'être guéris : car j'avoue qu'il y en a que tout rend malades. Enfin, Monsieur, je vous soutiens, quoi qu'en dise le pere Maffillon, que le poëme dramatique est une poésie indifférente de soi-même, & qui n'est mauvaise que par le mauvais usage qu'on en fait. Je soutiens que l'amour, exprimé chastement dans cette poésie, non seulement n'inspire point l'amour, mais peut beaucoup contribuer à guérir de l'amour, les esprits bien faits, pourvu qu'on n'y répande point d'images ni de sentiments voluptueux. Que s'il y a quelqu'un qui ne laisse pas, malgré cette précaution, de s'y corrompre, la faute vient de lui, & non pas de la comédie. Du reste, je vous abandonne le comédien, & la plupart de nos poëtes, & même M. Racine en plusieurs de ses pieces. Enfin, Monsieur, souvenez-vous que l'amour d'Hérode pour Mariamne dans Joseph, est peint avec tous les

traits les plus sensibles de la vérité. Cependant quel est le fou qui a jamais pour cela défendu la lecture de Jofephe? Je vous barbouille tout ce canevas de dissertation, afin de vous montrer que ce n'est pas sans raison que j'ai trouvé à redire à votre raisonnement. J'avoue cependant que votre fatyre est pleine de vers bien trouvés. Si vous voulez répondre à mes objections, prenez la peine de le faire de bouche, parce qu'autrement cela traîneroit à l'infini 1); mais sur-tout treve aux louanges; je ne les mérite point, & n'en veux point: j'aime qu'on me lise, & non qu'on me loue. Je suis, &c.

1) M. de Monchesnai avoit fait des fatyres; &, dans sa lettre de plaintes à Boileau sur les plaifanteries qu'il avoit faites à l'occasion du ramoneur, il lui rappeloit que, dans ses fatyres, son nom se trouvoit souvent avec éloge. Sa longue réponse à cette lettre de Boileau se trouve dans les mémoires de littérature donnés par le révérend pere Desmolets.



LETTRE LVI.

DE ROUSSEAU A BOILEAU.

Vous me dites, Monsieur, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, que vous n'aviez point l'édition qui a été faite en Hollande de votre dialogue sur les romans. J'en ai cherché un exemplaire, que j'ai fait copier par un homme véritablement qui seroit excellent pour écrire sous un ministre les secrets de l'Etat. J'ai corrigé du mieux que j'ai pu les fautes de ce rare copiste ; & je souhaite que vous persistiez dans le dessein de corriger celles qui appartiennent aux personnes qui ont fait imprimer l'ouvrage même. Tel qu'il est, je ne connois personne qui n'eût été frappé des plaisanteries ingénieuses qui y sont répandues ; il n'y a que vous au monde qui soyez capable de faire sentir, dans un aussi petit nombre de pages, tout le ridicule d'une infinité prodigieuse de gros volumes : & on ne croira jamais que vous ayez pu mieux faire, à moins que vous ne fassiez voir la pièce telle que vous l'avez composée. Vous ne devez point refuser cette satisfaction au public. Je suis, &c.

LETTRE LVII.

DE M. L'ABBÉ TALLEMANT

A BOILEAU 1).

Le 3 mai 1701.

J'AI reçu avec joie le beau présent que vous m'avez fait de vos ouvrages, & je l'ai d'abord regardé comme une marque de votre estime & de votre amitié. Je m'étois flatté de cet avantage de tout temps, ayant eu des amis illustres, communs avec vous, & ayant vécu ensemble en société académique depuis plus de vingt années : mais en relisant vos admirables écrits, j'ai été cruellement détrompé par des corrections & des additions qui ne peuvent avoir été faites sans que vous ayez songé à l'intérêt que j'y pouvois prendre. J'aurois passé sous silence le premier de ces endroits dont je me sens blessé, s'il s'étoit trouvé seul, quoiqu'en vérité la circon-

1) On voudroit avoir pu trouver la réponse de Boileau à cette lettre, qui montre combien il est dangereux d'attaquer les mœurs. Un trait satyrique sur Boyer, & sur une très-mauvaise traduction de Plutarque, ne paroît pas criminel. Voici cependant des plaintes faites amèrement & poliment.

tance rende la chose un peu dure à digérer. Voici les vers de vos précédentes éditions, *art poétique, chant IV.*

Les vers ne souffrent point de médiocre auteur.
Ses écrits en tous lieux font l'effroi du lecteur :
Contre eux dans le palais les boutiques murmurent,
Et les ais chez Billain à regret les endurent.

Qui croiroit que de si beaux vers eussent demandé quelque correction? Cependant la voici.

Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur :
Boyer est à Pinchene égal pour le lecteur, &c.

Je vous laisse vous-même, Monsieur, juge entre les vers que vous ôtez, & ceux que vous mettez en leur place. Voilà donc le pauvre Boyer, quatre ou cinq ans après sa mort, mis par vous au nombre des poètes détestables, puisque, selon vous, *il n'est point de degré du médiocre au pire.* Cependant, sans vous contester son mérite, vous sçavez qu'il a toujours demeuré & est mort dans notre maison, maison assez aimée des gens de lettres. Je méritois peut-être bien tout seul que vous laissassiez son Ombre en repos.

Venons à l'autre changement. Voici les vers de vos précédentes éditions.

Et qu'importe à nos vers que Perrein les admire ;
Que l'auteur de Jonas s'empresse de les lire,
Pourvu qu'ils sçachent plaire au plus puissant des rois ?

Voici l'addition.

Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot ;
Ou le sec traducteur du François d'Amiot.

Qui ne voit que ces deux vers vous ont beaucoup coûté, & que vous ne les avez ajoutés que pour déshonorer un homme, en le notant d'une ignorance dont personne ne l'a accusé ? Je me souviens que sur ce vers, que vous n'avez point voulu perdre, & qu'un petit ressentiment mal fondé vous avoit fait faire, feu Madame de la Sabliere, & quelques-autres personnes, vous prierent de le supprimer, & que vous le promîtes. Il ne restoit donc plus que moi, qu'il ne vous importoit gueres de fâcher. Car comment voulez-vous que j'explique cette addition ? Je ne veux pas débattre les décisions de vos docteurs ; mais je sçais qu'en bonne loi de l'évangile, il n'est pas permis de fâcher personne, & moins encore un ami, pour un bon mot. Je ne soutiendrai pas non plus la traduction que vous blâmez, & qui est pourtant à la septieme édition 1). Je vous dirai seulement que ce traducteur porte un nom que vous pouviez

1) Ce qui fait grand honneur à Plutarque. Cette traduction est de Paul Tallemant, proche parent de celui qui a écrit cette lettre, & qui étoit, comme lui, de l'académie françoise.

épargner, quand ce n'eût été que pour l'amour de moi. Je ne me plaindrai à personne; cette lettre est écrite à plume courante. J'ai voulu seulement vous décharger mon cœur; & je ne veux d'autre vengeance de vous que le reproche secret que vous vous ferez; malgré que vous en ayez, d'avoir contristé, de gaieté de cœur, un homme avec qui vous avez toujours vécu en amitié, & qui n'en est peut-être pas indigne, non plus que de votre estime. Je vous prie cependant d'être persuadé que, malgré le déplaisir que vous m'avez fait, je suis très-chrétiennement, c'est-à-dire, très-sincèrement & sans détour, votre très-humble, &c.



LETTRE LVIII.

*DE BOILEAU A M. LE DUC D***.*

JE ne sçais pas, MONSEIGNEUR, sur quoi fondé, vous croyez qu'il y a de l'équivoque dans mon procédé à votre égard, au sujet de ma fatyre contre l'équivoque. Vous sçavez bien que vous êtes un des premiers à qui j'en ai récité des vers dans le temps qu'elle n'étoit encore qu'ébauchée. Je l'ai achevée en votre absence; & si vous aviez été à Paris, je n'aurois pas manqué de vous la porter sur-le-champ, non pour m'attirer vos louanges, mais pour recevoir vos avis. A votre défaut, je l'ai lue à plusieurs personnes que vous connoissez, & qui m'en ont toutes parlé avec des éloges que je désespere qu'elle puisse soutenir. M. le cardinal de Noailles m'en a paru extrêmement satisfait; mais en même temps il a approuvé le dessein où je lui ai dit que j'étois de la tenir secrette, & d'empêcher l'éclat qu'elle alloit faire; car j'y attaque très-hardiment la morale des mauvais casuistes....



LETTRES
DE RACINE
A SON FILS.





L E T T R E S

DE RACINE

A S O N F I L S.

L E T T R E I.

A S O N F I L S.

Au camp devant Namur, le 31 mai:

VOUS avez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mere, combien je suis touché de votre maladie, & la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, & que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit: il est très-important pour vous d'être docile. J'espere

R. iij

qu'avec la grâce de Dieu, il ne vous arrivera aucun accident. C'est une maladie dont peu de personnes sont exemptes; & il faut mieux en être attaqué à votre âge, qu'à un âge plus avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir de vos lettres: ne m'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire sans nuire à votre santé. Quand je ne serai plus inquiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siège de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place se rendra bientôt; & je m'en réjouis d'autant plus, que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt à Paris. Adieu, mon cher enfant: offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez, & remettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Assurez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime, & que j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.



L E T T R E II.

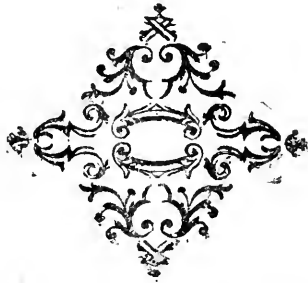
A U M Ê M E.

Au camp devant Namur, le 10 juin.

VOUS pouvez juger, par toutes les inquiétudes que m'a causé votre maladie, combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de grâces à rendre à Dieu, de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, & que la fluxion qui vous étoit tombée sur les yeux n'ait point eu de suite. Je loue extrêmement la reconnoissance que vous témoignez pour tous les soins que votre mere a pris de vous. J'espère que vous ne les oublierez jamais, & que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez, par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle desirera de vous. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir; elle est fort sagement écrite, & c'étoit la meilleure & la plus agréable marque que vous me pussiez donner de votre guérison. Mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude; je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le médecin vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien des amitiés pour moi à

R iv.

M. votre précepteur, & faites en sorte qu'il ne se repente point de toutes les peines qu'il a prises pour vous. J'espère que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, & que la reddition du château de Namur suivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils, faites bien mes compliments à vos sœurs : je ne sçais pourtant si on leur permet de vous rendre visite ; attendez donc à leur faire mes compliments quand vous serez en état de les voir.



L E T T R E I I I.

A U M Ê M E.

Au camp de Thieufies, le 3 juin.

Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures que vous faites : mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux poètes françois. Songez qu'ils ne doivent servir qu'à votre récréation, & non pas à votre véritable étude. Ainsi, je souhaiterois que vous prissiez quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homere, de Quintilien, & des autres auteurs de cette nature. Quant à votre épigramme 1) je voudrois que vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez médiocre, je ne scaurois trop vous recommander de ne vous point laisser aller à la tentation de faire des vers françois, qui ne serviroient qu'à vous dissiper l'esprit; sur-tout il n'en faut faire contre personne.

M. Despréaux a un talent qui lui est particulier,

1) Racine le fils, qui étoit alors en rhétorique, crut faire plaisir à son pere en lui envoyant une épigramme qu'il avoit faite sur la dispute entre Boileau & Perrault.

& qui ne doit point vous servir d'exemple , ni à vous , ni à qui que ce soit. Il n'a pas seulement reçu du ciel un génie merveilleux pour la satire , mais il a encore outre cela un jugement excellent , qui lui fait discerner ce qu'il faut louer & ce qu'il faut reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuser avec vous , c'est une des grandes félicités qui vous puisse arriver ; & je vous conseille d'en bien profiter , en l'écoutant beaucoup , & en décidant peu. Je vous dirai aussi que vous me feriez plaisir de vous attacher à votre écriture. Je veux croire que vous avez écrit votre lettre fort vite : le caractère en paroît beaucoup négligé. Que tout ce que je vous dis ne vous chagrine point : car du reste je suis très-content de vous ; & je ne vous donne ces petits avis que pour vous exciter à faire de votre mieux en toutes choses. Votre mere vous fera part des nouvelles que je lui mande. Adieu , mon cher fils ; je ne sçais si je serai en état d'écrire ni à vous , ni à personne , de plus de quatre jours ; mais continuez à me donner de vos nouvelles. Parlez-moi aussi un peu de vos sœurs , que vous me ferez plaisir d'embrasser pour moi.



L E T T R E I V.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau , le 3 octobre.

LA relation que vous m'avez envoyée m'a beaucoup diverti, & je vous sçais bon gré d'avoir songé à la copier pour m'en faire part. Je l'ai montrée à M. de Montmorenci & à M. de Chevreuse. Je suis toujours étonné qu'on vous montre en rhétorique les fables de Phédre, qui semblent une lecture plus proportionnée à des gens moins avancés. Il faut pourtant s'en fier à M. Rollin, qui a beaucoup de jugement & de capacité. On ne trouve les fables de M. de la Fontaine que chez M. Thierry, ou chez Barbin. Cela m'embarrasse un peu, parce que j'ai peur qu'ils ne veuillent pas prendre de mon argent. Je voudrois que vous pussiez emprunter ces fables à quelqu'un jusqu'à mon retour. Je crois que M. Despréaux les a, & en ce cas il vous les prêteroit volontiers; ou bien votre mere pourroit aller avec vous sans façon chez M. Thierry, & les lui demander en les payant. Adieu, mon cher fils, dites à vos sœurs que je suis fort aise qu'elles se souviennent de moi, & qu'elles souhaitent de me revoir. Je les

exhorte à bien servir Dieu, & vous sur-tout, afin que, pendant cette année de rhétorique, il vous soutienne & vous fasse la grâce de vous avancer de plus en plus dans sa connoissance & dans son amour. Croyez-moi; c'est-là ce qu'il y a de plus solide au monde. Tout le reste est bien frivole.

LETTRE V.

AU MÊME.

A Fontainebleau, le 8 octobre.

JE voulois presque me donner la peine de corriger votre version, & vous la renvoyer en l'état où il faudroit qu'elle fût: mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de temps, à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrappé le sens. Je vois bien que les épîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parce que pour les bien entendre il faut posséder parfaitement l'histoire de ce temps-là, & que vous ne la sçavez point. Ainsi je trouverois plus à propos que vous me fiffiez à votre loisir une version de cette bataille de Trasymene, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna. Ne

vous pressez point, & tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil ; mais faites-bien concevoir à M. Despréaux combien vous êtes reconnoissant de la bonté qu'il a de s'abaisser à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir ; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres. J'aimerois autant, si vous vouliez lire quelque livre françois, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, & qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'écriture sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture ; ce qui ne serviroit qu'à vous dissiper l'esprit & à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond, quand je serai de retour à Paris. Adieu ; mes baise-mains à vos sœurs.



LETTRE VI.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau, le 20 octobre.

Vous me rendez un très-bon compte de votre étude & de votre conversation avec M. Despréaux. Il seroit bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie, & vous en pourriez retirer un fort grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux, vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version ; mais je ne puis gueres juger si elle est bien fidelle, n'ayant apporté ici que le premier tome des lettres à Atticus, au lieu du second que je pensois avoir apporté : je ne sçais même si je ne l'ai point perdu, car j'étois comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire : mais sur-tout choisissez-en une qui ne soit pas sèche, comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où étoit alors la république, & sur les choses de conséquence qui se passoient à

Rome. Vous ne lirez gueres d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit & le jugement : mais sur-tout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point, à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron : souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui étoit lui-même un grand personnage : *ille se profecisse sciat cui Cicero valdè placebit.* Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement, qu'il n'étoit pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton. Je vous dirai même que, si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, & qu'apparamment il n'auroit pas fait tant de lamentations que vous, si M. Carmeline lui eût nétoyé les dents. Adieu, mon cher fils, faites souvenir votre mere qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les souris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies & de *votre très-humble serviteur.* Je connois même assez votre écriture, sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.



L E T T R E V I I .

A U M Ê M E .

A Fontainebleau, le 30 octobre.

MONSIEUR Despréaux a raison d'appréhender que vous ne perdiez un peu le goût des belles-lettres pendant votre cours de philosophie ; mais ce qui me rassûre est la résolution où je vous vois de vous en rafraîchir la mémoire par la lecture des meilleurs auteurs. D'ailleurs, vous étudiez sous un régent qui a lui-même beaucoup de lettres & d'érudition. Je contribuerai de mon côté à vous faire ressouvenir de tout ce que vous avez lu ; & je me ferai un plaisir de m'en entretenir souvent avec vous.

Votre sœur aînée se plaint de vous ; & elle a raison. Elle dit qu'il y a plus de quatre mois qu'elle n'a reçu de vos nouvelles. Il me semble que vous devriez un peu répondre à l'amitié sincère que je lui vois pour vous ; une lettre vous coûteroit-elle tant à écrire ? Quand vous devriez ne l'entretenir que de vos petites sœurs, vous lui feriez le plus grand plaisir du monde. Vous avez raison de me plaindre du déplaisir que j'ai de voir souffrir si long-temps un des meilleurs amis que j'aie au monde. J'espère
qu'à

qu'à la fin, ou la nature, ou les remèdes lui donneront quelque soulagement. J'ai la consolation d'entendre dire aux médecins qu'ils ne voient rien à craindre pour sa vie; sans quoi, je vous avoue que je serois inconsolable.

Comme vous êtes curieux de nouvelles, je voudrois en avoir beaucoup à vous mander. Je n'en fais que deux jusqu'ici qui doivent faire beaucoup de plaisir: l'une est la prise presque certaine de Charleroi: l'autre est la levée du siège de Belgrade. Quand je dis que cette nouvelle doit faire plaisir, ce n'est pas qu'à parler bien chrétiennement on doive se réjouir des avantages des infidèles; mais l'animosité des Allemands est si grande contre nous, qu'on est presque obligé de remercier Dieu de leur mauvais succès, afin qu'ils soient forcés de faire leur paix avec la France, & de consentir au repos de la chrétienté, plutôt que de s'accommoder avec les Turcs.



LETTRE VIII.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau.

J E vous suis obligé du soin que vous avez pris de faire toutes les choses que je vous avois recommandées. Je suis en peine de la santé de M. Nicole, & vous me ferez plaisir d'y envoyer de ma part, & de m'en mander des nouvelles. Je croyois avoir mis dans mon paquet un livre, que j'ai été fort fâché de n'y point trouver. Ce sont les pseaumes latins de Vatable, à deux colonnes & avec des notes, *in-8^o*. qui sont à la tablette où je mets d'ordinaire mon diurnal; je vous prie de le chercher, de l'empaqueter bien proprement dans du papier, & de me l'envoyer. J'écrirai demain à votre mere : faites-lui mes compliments, & à vos sœurs.



L E T T R E I X.

A U M Ê M E.

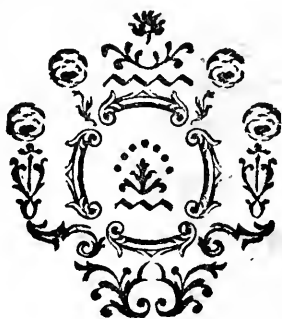
A Fontainebleau.

MON cher fils , vous me faites plaisir de me mander des nouvelles ; mais prenez garde de ne les pas prendre dans la gazette de Hollande : car , outre que nous les avons comme vous , vous y pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien , comme celui de *recrûter* , dont vous vous servez ; au lieu de quoi il faut dire *faire des recrûes*. Mandez - moi des nouvelles de vos sœurs ; il est bon de diversifier un peu , & de ne vous pas jeter toujours sur l'Irlande & sur l'Allemagne.

Le combat de M. de Luxembourg a été bien plus considérable qu'on ne le croyoit d'abord. Les ennemis ont laissé treize-cents morts sur la place , & plus de quinze-cents prisonniers , parmi lesquels on compte près de cent officiers. On leur a pris aussi trente-six étendards , & ils avouent encore qu'ils ont plus de dix - mille blessés dans leur armée. Cette victoire est fort glorieuse. La maison du roi a fait des choses incroyables , n'ayant jamais chargé l'ennemi qu'à coups d'épée. On dit que chaque cavalier

S ij

est revenu avec son épée toute sanglante. On a appris ce matin que M. de Boufflers avoit battu aussi l'arrière-garde d'un corps d'Allemands qui étoient auprès de Dinant. Ecrivez-moi toujours ; mais que cela n'empêche pas votre chere mere de m'écrire : car je serois trop fâché de ne point recevoir de ses lettres. Adieu, mon cher enfant ; embrassez-la pour moi, & faites mes baise-mains à vos sœurs.



L E T T R E X.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau.

J E ne ſçaurois m'empêcher de vous dire , mon cher fils , que je ſuis très - content de tout ce que votre mere m'écrit de vous. Je vois par ſes lettres que vous êtes fort attaché à bien faire , mais ſur-tout que vous craignez Dieu , & que vous prenez bien du plaisir à le ſervir. C'eſt la plus grande ſatisfaction que je puiſſe recevoir , & en même temps la meilleure fortune que je vous puiſſe ſouhaiter. J'eſpere que , plus vous irez en avant , plus vous trouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que celui-là. J'approuve la maniere dont vous distribuez votre temps & vos études : je voudrois ſeulement qu'aux jours que vous n'allez point au collège , vous puiſſiez relire votre Cicéron , & vous rafraîchir la mémoire des plus beaux endroits ou d'Horace ou de Virgile ; ces auteurs étant fort propres à vous accoutumer à penſer & à écrire avec juſteſſe & netteté.

Vous direz à votre mere que le pauvre M. Sigur a eu la jambe coupée , ayant eu le pied emporté d'un coup de canon. Sa femme , qui l'avoit épouſé pour

sa bonne mine , a employé la meilleure partie de son bien à lui acheter une charge ; & dès la premiere année il lui en coûte une jambe. Il a eu un grand nombre de ses camarades tués ou blessés , je dis des officiers de la Gendarmerie ; mais en récompense la victoire a été fort grande , & on en apprend tous les jours de nouvelles circonstances très - avantageuses. On fait monter la perte des ennemis à près de dix-mille morts.

J'ai vu les drapeaux & les étendards qu'a envoyé M. de Carinat , & je vous conseille de les aller voir à Notre-Dame. Il y a cent-deux drapeaux , & quatre étendards seulement ; ce qui marque que la cavalerie ennemie n'a pas fait beaucoup de résistance , & a de bonne heure abandonné l'infanterie , laquelle a presque été toute taillée en pieces. Il y avoit des bataillons entiers Espagnols qui se jettoient à genoux pour demander quartier , & on l'accordoit à quelques - uns d'eux , au-lieu qu'on n'en faisoit point du tout aux Allemands , parce qu'ils avoient menacé de n'en point faire. M. l'archevêque de Sens a perdu M. son frere à la bataille.



L E T T R E X I.

A U M Ê M E.

A Fontainebleau , le 23 mai.

JE vous prie de dire à M. Grimarets que j'ai lu son mémoire à M. le chancelier , qui a dit que M. Cousin pensoit qu'on ne pouvoit rien faire de bon ni d'utile au public de ce projet. Je verrai M. de Harlay , & lui demanderai s'il veut & s'il peut se mêler de cette affaire , & entreprendre de persuader M. le chancelier.

Il me paroît par votre lettre que vous portez un peu d'envie à Mademoiselle de la C*** de ce qu'elle a lu plus de comédies & de romans que vous. Je vous dirai , avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler , que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries , qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit , mais qui ne devoient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très-sérieuses qui doivent attirer votre principale attention ; & pendant que vous y êtes engagé , & que nous payons des maîtres pour vous instruire , vous devez éviter tout ce qui peut

dissiper votre esprit & vous détourner de votre étude. Non - seulement votre conscience & la religion vous y obligent , mais vous-même devez avoir assez de considération & d'égard pour moi pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit ; & vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres françois capables de vous amuser ; mais je serois inconsolable , si ces sortes de livres vous inspiroient du dégoût pour des lectures plus utiles , & sur-tout pour des livres de piété & de morale , dont vous ne parlez jamais , & pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût , quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez - moi , quand vous sçavez parler de comédies & de romans , vous n'en ferez gueres plus avancé pour le monde , & ce ne fera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long & plus particulièrement quand je vous reverrai , & vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus , & de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche pas à vous chagriner , & que je n'ai autre dessein que de

contribuer à vous rendre l'esprit solide, & à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur, quand vous viendrez à paroître dans le monde. Je vous afsûre qu'après mon falut, c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un pere qui vous aime tendrement, & qui ne songe qu'à vous donner des marques d'amitié. Ecrivez - moi le plus souvent que vous pourrez ; & faites mes compliments à votre mere. Il n'y a ici aucune nouvelle, sinon que le roi a toujours la goutte.



LETTRE XII.

A U M É M E.

A Paris, ce 3 juin.

C'EST tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie 1). Comme je serai quinze jours sans vous voir, & que vous êtes continuellement présent à mon esprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très-importantes pour votre conduite.

La première, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, & d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous entrez. La seconde, est d'avoir une extrême docilité pour M. & Madame Vigan, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, & cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour

1) Racine alloit à Montdidier, la patrie de son épouse. Toutes les lettres suivantes ont été écrites à son fils, reçu en survivance de la charge de gentilhomme ordinaire.

de vos lectures, & sur-tout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous sçavez ce que je vous ai dit des opéra & des comédies: on en doit jouer à Marly. Il est très-important pour vous & pour moi - même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices, & non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Le roi & toute la Cour sçavent le scrupule que je me fais d'y aller; & ils auroient très-méchante opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour moi & pour mes sentiments. Je devois, avant toutes choses, vous recommander de songer toujours à votre salut, & de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenoit que vous êtes un indévot, & que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils, donnez - moi souvent de vos nouvelles.



L E T T R E X I I I .

A U M Ê M E .

A Montdidier, le 9 juin.

VOTRE lettre nous a fait ici un très-grand plaisir ; & quoiqu'elle ne nous ait pas appris beaucoup de nouvelles, elle nous a du moins fait juger qu'il n'y avoit pas un mot de vrai de toutes celles qu'on débite dans ce pays-ci. C'est une plaisante chose que les provinces ; tout le monde y est nouvelliste dès le berceau, & vous n'y rencontrez que gens qui débitent gravement & affirmativement les plus sottés choses du monde. Pour moi, je n'ai rien à vous mander de ce pays, qui soit capable de vous intéresser, si ce n'est que je suis très-content des Dames de Variwille, & que Babet 1) a une grande impatience d'entrer chez elles. J'espère que je recevrai encore une lettre de vous avant que de partir.

Je vous sçais très-bon gré des égards que vous avez pour moi au sujet des opéra & des comédies ; mais vous voulez bien que je vous dise que ma joie

1) C'étoit une des filles de Racine, qui se fit religieuse chez les Dames de Variwille, ordre de Fontevraud.

feroit complete, si le bon Dieu entroit un peu dans vos considérations. Je sçais bien que vous ne ferez pas déshonoré devant les hommes en y allant; mais comptez-vous pour rien de vous deshonorer devant Dieu? Pensez-vous vous-même que les hommes ne trouvaient pas étrange de vous voir, à votre âge, pratiquer des maximes si différentes des miennes? Songez que M. le duc de Bourgogne, qui a un goût merveilleux pour toutes ces choses, n'a encore été à aucun spectacle, & qu'il veut bien en cela se laisser conduire par les gens qui sont chargés de son éducation. Et quels gens trouverez-vous au monde plus sages & plus estimés que ceux-là? Du reste, mon fils, je suis fort content de votre lettre: elle a aussi fait beaucoup de plaisir à votre mere, excepté l'endroit où vous parlez de la cire que vous avez laissé tomber sur votre habit.



LETTRE XIV.

A U M Ê M E.

A Paris, ce 27 juin.

O N m'avoit déjà dit la nouvelle de la prise d'Ath ; & j'en ai beaucoup de joie. Vous me ferez plaisir de me mander tout ce que vous apprendrez de nouveau. Voici un temps assez vif, & où il peut arriver à toute heure des nouvelles importantes. Il se pourroit bien faire que je vous irois voir mercredi : car j'ai quelque envie de mener votre mere & vos sœurs à Port-Royal, pour y être à la procession de l'octave, & revenir le lendemain. Elles sont toutes en bonne fanté, Dieu merci, & vous font leurs compliments. J'allai hier aux Carmelites avec votre sœur aînée. Je vous exhorte à aller faire votre cour à Madame la duchesse de Gramond & à Madame la duchesse de Noailles, qui ont l'une & l'autre beaucoup de bonté pour vous. Votre petit frere est tombé ce matin la tête dans le feu ; & sans votre mere, qui l'a relevé sur-le-champ, il auroit eu le visage perdu : il en a été quitte pour une brûlure à la gorge ; nous sommes bien obligés de remercier le bon Dieu de

ce qu'il ne s'est pas fait plus de mal. Votre sœur se prépare toujours à entrer aux Carmelites samedi ; & tout ce que je lui ai pu dire ne l'a pu persuader de différer au moins jusqu'à un autre temps. Madame de F. est à l'extrémité. Vous voyez par-là que notre heure est bien incertaine, & que le plus sûr est d'y penser le plus sérieusement & le plus souvent qu'on peut. Votre mere aura soin de vous envoyer du linge à dentelle.



LETTRE XV.

A U M Ê M E

A Versailles.

J'AVOIS passé exprès par Versailles pour vous y voir, & pour sçavoir de vous si vous n'aviez besoin de rien. Je suis fâché de ne vous avoir pas trouvé, & plus fâché encore d'apprendre que vous avez eu la fièvre. Du reste, je suis bien-aîsé que vous ayez été voir M. Despréaux, & votre mere, qui aura eu, je m'imagine, bien de la joie de vous voir. Donnez-moi de vos nouvelles à Marly. Vous me ferez plaisir d'être, chez M. de Torcy, toujours aussi assidu que votre fanté vous le permettra. Ne vous laissez point manquer d'argent; & mandez-moi franchement si vous en avez besoin. Adieu, mon cher fils; je vous embrasse de tout mon cœur.



LETTRE

L E T T R E X V I.

A U M Ê M E.

A Paris.

Vous m'avertissez, de la part de Madame la duchesse de Noailles, d'aller trouver M. l'archevêque. J'ai été sur le champ pour avoir l'honneur de lui parler; mais il étoit à Conflans.

Le sermon du pere de la Rue fait ici un fort grand bruit, aussi-bien qu'au pays où vous êtes; & l'on dit qu'il a parlé avec beaucoup de véhémence contre les opinions nouvelles du quiétisme: mais on ne m'a rien pu dire de précis de ce sermon, & j'ai grande envie de voir quelqu'un qui l'ait entendu. L'amitié qu'a pour moi M. de Cambrai, ne me permet pas d'être indifférent sur ce qui le regarde, & je souhaiterois de tout mon cœur qu'un prélat de cette vertu & de ce mérite n'eût point fait un livre qui lui attire tant de chagrin.

J'ai vu votre sœur, dont on est très-content aux Carmelites, & qui témoigne une grande envie de s'y consacrer à Dieu. Votre sœur Nanette nous accable tous les jours de lettres, pour nous obliger de consentir à la laisser entrer au noviciat. J'ai bien

des grâces à rendre à Dieu d'avoir inspiré à vos sœurs tant de ferveur pour son service , & un si grand desir de se sauver. Je voudrois de tout mon cœur que de tels exemples vous touchassent assez pour vous donner envie d'être bon chrétien. Voici un temps ¹⁾ où vous voulez bien que je vous exhorte, par toute la tendresse que j'ai pour vous , à faire quelques réflexions un peu sérieuses sur la nécessité qu'il y a de travailler à son salut , à quelque état que l'on soit appelé. Votre mere , aussi-bien que vos sœurs & votre petit frere , auroit beaucoup de joie de vous revoir. Bon soir, mon cher fils.

1) Cette lettre fut écrite pendant la semaine sainte.



LETTRE XVII.

A MADEMOISELLE RIVIERE SA SŒUR.

A Paris, le 10 janvier.

J E vous écris, ma chere sœur, pour une affaire où vous pouvez avoir intérêt aussi-bien que moi, & sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir le plutôt que vous pourrez. Vous sçavez qu'il y a un édit qui oblige tous ceux qui ont ou qui veulent avoir des armoiries sur leur vaisselle, ou ailleurs, de donner une somme qui va au plus à vingt-cinq livres, & de déclarer quelles sont leurs armoiries. Je sçais que celles de notre famille sont un cygne, mais je ne sçais pas quelles sont les couleurs de l'écuillon, & vous me ferez un grand plaisir de vous en instruire. Je crois que vous trouverez nos armes peintes aux vîtres de la maison que notre grand-pere fit bâtir. J'ai ouï dire aussi à mon oncle Racine qu'elles étoient peintes aux vîtres de quelque église de la Ferté-Milon; tâchez de vous en éclaircir. J'attends votre réponse pour me déterminer, & pour porter mon argent.

Le jeune homme qui recherche en mariage ma

T ij

petite cousine M. m'est venu trouver. Je lui ai promis de donner à ma cousine cent livres. Je lui ai dit que, dans l'état où sont présentement mes affaires, je ne pouvois donner davantage, & je lui ai dit vrai, à cause de tout l'argent que je dois encore pour ma charge. Je dois sur-tout six-mille livres qui ne portent point d'intérêt; & l'honnêteté veut que je les rende le plutôt que je pourrai, pour n'être pas à charge à mes amis. J'espère que dans un autre temps je serai moins pressé, & alors je pourrai faire encore quelque petit présent à ma cousine.

Le cousin H. est venu ici, fait comme un misérable, & a dit à ma femme, en présence de tous nos domestiques, qu'il étoit mon cousin. Vous sçavez comme je ne renie point mes parents, & comme je tâche à les soulager: mais j'avoue qu'il est un peu rude qu'un homme qui s'est mis en cet état par ses débauches & par sa mauvaise conduite, vienne ici nous faire rougir de sa gueuserie. Je lui parlai comme il le méritoit, & lui dis que vous ne le laisseriez manquer de rien s'il en valoit la peine; mais qu'il buvoit tout ce que vous aviez la charité de lui donner. Je ne laissai pas de lui donner quelque chose pour s'en retourner. Je vous prie aussi de l'assister tout doucement, mais comme si cela venoit de vous. Je sacrifierai volontiers quelque chose par mois pour le tirer de la nécessité. Je vous recommande

toujours la pauvre Marguerite, à qui je veux continuer de donner par mois comme j'ai toujours fait. Si vous croyez que l'autre parente soit aussi dans le besoin, donnez-lui par mois ce que vous jugerez à propos.

Je ne sçais si je vous ai mandé que ma chere fille aînée étoit entrée aux Carmelites: il m'en a coûté beaucoup de larmes; mais elle a voulu absolument suivre la résolution qu'elle avoit prise. C'étoit, de tous nos enfants, celle que j'ai toujours le plus aimée, & dont je recevois le plus de consolation; il n'y avoit rien de pareil à l'amitié qu'elle me témoignoit. Je l'ai été voir plusieurs fois; elle est charmée de la vie qu'elle mene dans ce monastere, quoique cette vie soit fort austere; & toute la maison est charmée d'elle. Elle est infiniment plus gaie qu'elle n'a jamais été. Il faut bien croire que Dieu la veut dans cette maison, puisqu'il fait qu'elle y trouve tant de plaisir. Votre petit neveu est toujours bien éveillé. Adieu, ma chere sœur, je suis entièrement à vous. Ne manquez pas de me tenir parole, & de m'employer dans toutes les choses où vous aurez besoin de moi.



LETTRE XVIII.

A SON FILS 1).

A Paris, ce 26 Janvier 1698.

VRAISEMBLABLEMENT vous avez pris des mémoires de M. de Cély 2), pour avoir fait une course aussi extraordinaire que celle que vous avez faite. J'étois fort en peine le premier jour de votre voyage, dans la peur où j'étois que, par trop d'envie d'aller vite, il ne vous fût arrivé quelque accident: mais quand j'appris par votre lettre de Mons que vous n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, & que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande journée, je vis bien qu'il falloit se reposer sur vous de la conservation de votre personne. Votre long

1) C'est une lettre de réprimande que Racine écrit à son fils, qui, étant chargé de porter les dépêches du roi à M. de Bonrepaux, ambassadeur en Hollande, s'arrêta par curiosité à Bruxelles. Toutes les lettres suivantes lui furent écrites pendant son séjour en Hollande.

2) Racine le fils apportoit la nouvelle de la paix de Ryf-wich. Il fit si peu de diligence que, quand il arriva, le Roi sçavoit la nouvelle.

féjour à Bruxelles , & toutes les visites que vous y avez faites , méritent que vous en donniez une relation au public. Je ne doute pas même que vous n'y ayez été à l'opéra avec les dépêches du roi dans votre poche. Vous rejettez la faute de tout sur M. Bombarde ; comme si , en arrivant à Bruxelles , vous n'aviez pas dû courir d'abord chez lui , & ne vous point coucher que vous n'eussiez fait vos affaires , pour être en état de partir le lendemain. Je ne sçais pas ce que dira là-dessus M. de Bonrepaux ; mais je sçais bien que vous avez bon besoin de réparer ; par une conduite sage à la Haie , la conduite peu sentée que vous avez eue dans votre voyage. Pour moi , je vous avoue que j'appréhende de retourner à la cour , & sur-tout de paroître devant M. de Torcy , à qui vous jugez bien que je n'oserai pas demander d'ordonnance pour votre voyage , n'étant point juste que le roi paie la curiosité que vous avez eue de voir les chanoinesses de Mons & la cour de Bruxelles. Vous ne me dites pas un mot d'un homme que vous auriez pu aller voir à Bruxelles , & pour qui vous sçavez que j'ai un très-grand respect. Vous ne me parlez pas non plus de deux plénipotentiaires pour qui vous aviez une dépêche : cependant je ne comprends pas par quel enchantement vous auriez pu ne les pas rencontrer entre Mons & Bruxelles.

Comme je vous dis franchement ma pensée pour

le mal, je veux bien vous la dire aussi pour le bien; M. l'archevêque de Cambrai paroît très-content de vous, & vous m'avez fait plaisir de m'écrire le détail des bons traitemens que vous avez reçus de lui, dont il ne m'avoit pas mandé un mot, témoignant même du déplaisir de ne vous avoir pas assez bien fait les honneurs de son palais brûlé.

Cela m'oblige de lui écrire une nouvelle lettre de remerciement. Vous trouverez dans les ballots de M. l'ambassadeur un étui où il y a deux chapeaux pour vous, un castor fin & un demi-castor; & vous y trouverez aussi une paire de souliers des freres. Au nom de Dieu, faites un peu plus de réflexion sur votre conduite, & défiez-vous sur toutes choses d'une certaine fantaisie qui vous porte toujours à satisfaire votre propre volonté, au hasard de tout ce qui en peut arriver. Vos sœurs vous font bien des compliments, & sur-tout Nanette.



LETTRE XIX.

A U M Ê M E.

A Paris, le 31.

VOTRE mere, & toute la famille, a eu une grande joie d'apprendre que vous étiez arrivé en bonne fanté. Je n'ai point encore été à la cour, mais j'espere y aller demain. Je crains toujours de paroître devant M. de Torcy, de peur qu'il ne me fasse des plaifanteries sur la diligence de votre course; mais il faut me résoudre à les effuyer, & lui faire espérer qu'une autre fois vous irez plus promptement, si l'on veut bien vous confier à l'avenir quelque chose dont on soit pressé. Je vois que M. de Bonrepaux a pris tout cela avec sa bonté ordinaire, & qu'il tâche même de vous excuser. Du reste, vos lettres nous font beaucoup de plaisir, & je serai bien-aîsé d'en recevoir souvent. Faites mille compliments pour moi à M. de Bonnac 1).

1) Neveu de M. de Bonrepaux.



LETTRE XX.

A U M Ê M E.

A Marly , le 5 février.

IL est juste, mon fils, que je vous fasse part de ma satisfaction, comme je vous ai fait souffrir de mes inquiétudes. Non-seulement M. de Torcy n'a point pris en mal votre séjour à Bruxelles, mais il a même approuvé tout ce que vous y avez fait, & a été bien-aîsé que vous ayez fait la révérence à M. de Baviere. Vous ne devez point trouver étrange que, vous aimant comme je fais, je sois si facile à m'allarmer sur toutes les choses qui ont de l'air d'une faute, & qui pourroient faire tort à la bonne opinion que je souhaite qu'on ait de vous. On m'a donné pour vous une ordonnance de voyage: j'irai la recevoir quand je serai à Paris, & je vous en tiendrai bon compte. Mandez-moi bien franchement tous vos besoins.

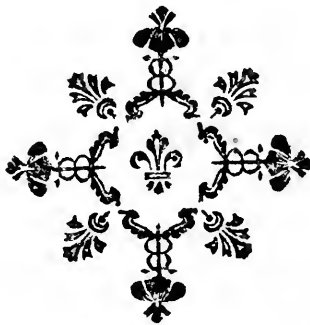
J'approuve au dernier point les sentimens où vous êtes sur toutes les bontés de M. de Bonrepaux, & la résolution que vous avez prise de n'en point abuser. Témoignez à M. de Bonnac ma reconnoissance pour l'amitié dont il vous honore; son extrême

honnêteté est un beau modele pour vous ; & je ne sçaurois assez louer Dieu de vous avoir procuré des amis de ce mérite. Vous avez eu quelque raison d'attribuer l'heureux succès de votre voyage , par un si mauvais temps , aux prieres qu'on a faites pour vous. Je compte les miennes pour rien : mais votre mere & vos petites sœurs prioient tous les jours Dieu qu'il vous préservât de tout accident ; & on faisoit la même chose à Port-Royal. Je doute que votre sœur puisse y demeurer long-temps , à cause de ses fréquentes migraines , & à cause qu'il y a si peu d'apparence qu'elle y puisse rester pour toute sa vie.

Je ne sçais si vous sçavez que M. Corneille , notre confrere , est mort 1). Il s'étoit confié à un charlatan , qui lui donnoit des drogues pour lui dissoudre sa pierre. Ces drogues lui ont mis le feu dans la vessie. La fièvre l'a pris , & il est mort. Sa famille demande sa charge pour son petit-cousin , fils de ce brave M. de Marsilly , qui fut tué à Leuze , & qui avoit épousé la fille de Thomas Corneille. Je vous écrirai une autre fois plus au long. Le jour me manque , & je suis paresseux d'allumer ma bougie. Vous ne pouvez m'écrire trop souvent ; vos lettres me semblent très-naturellement écrites ; & plus vous en écrirez ,

1) Gentilhomme ordinaire , & parent de Corneille.

plus aussi vous aurez de facilité. J'ai laissé votre mere en bonne fanté; vous ne sçauriez lui faire trop d'amitié dans vos lettres, car elle mérite que vous l'aimiez, & que vous lui en donniez des marques. J'ai lu à M. le Maréchal de Noailles votre dernière lettre, où vous témoignez tant de reconnoissance pour les bons traitements que vous avez reçus de M. le Prince & de Madame la princesse de Straerbach. M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la gazette de Hollande : si je l'avois sçu, je l'aurois fait acheter pour la lire à vos petites sœurs, qui vous croiroient devenu un homme de conséquence.



L E T T R E X X I.

A U M E M E.

A Paris , ce 15 février.

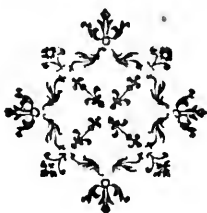
J E crois que vous aurez été content de ma dernière lettre , & de la réparation que je vous y faisois de tout le chagrin que je puis vous avoir donné sur votre voyage. J'ai reçu votre ordonnance au trésor royal ; mais quelques instances que M. de Champlai, que j'avois mené avec moi , ait pu faire à M. de Turmenies , je n'en ai pu tirer que neuf-cents livres. On prétend même que c'est beaucoup. Nous vous tiendrons compte de cette somme ; & vous n'aurez qu'à prier M. l'ambassadeur de vous donner l'argent dont vous aurez besoin : j'aurai soin de le donner aux personnes à qui il me mandera de le donner. J'ai achevé de payer ma charge , & nous avons remboursé Madame Quinault ; mais vous jugez bien que cela nous resserre beaucoup dans nos affaires , & qu'il faut que nous vivions d'économie pour quelque temps. J'espère que vous nous aiderez un peu en cela , & que vous ne songerez pas à nous faire des dépenses inutiles , tandis que nous nous retranchons souvent le nécessaire.

Vous êtes extrêmement obligé à M. de Bonnac de tout le bien qu'il mande ici de vous : & tout ce que j'ai à souhaiter , c'est que vous souteniez la bonne opinion qu'il a conçue de vous. Vous me ferez un sensible plaisir de lui demander pour moi une place dans son amitié , & de lui témoigner combien je suis sensible à toutes ses bontés. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous exhorter à n'en point abuser ; je vous ai toujours vu une grande appréhension d'être à charge à personne , & c'est une des choses qui me plaisoient le plus en vous.

J'ai trouvé à Versailles un tiroir tout plein de livres , dont une partie étoit à moi , & l'autre vous appartient ; je vous les souhaiterois tous à la Haye , à la réserve de deux ou trois , qui , en vérité , ne valent pas la reliure que vous leur avez donnée. J'ai reçu une grande lettre de votre sœur aînée , qui étoit fort en peine de vous , & qui nous prie instamment de la laisser où elle est. Cependant il n'y a gueres d'apparence de l'y laisser plus long-temps : la pauvre enfant me fait beaucoup de compassion , par le grand attachement qu'elle a conçu pour une maison dont les portes vraisemblablement ne s'ouvriront pas si-tôt. Votre sœur Nanette est tombée ces jours passés , & s'est fait un grand mal aux genoux ; mais elle se porte bien , Dieu merci.

Il me paroît , par votre dernière lettre , que vous

aviez beaucoup d'occupation , & que vous étiez fort aise d'en avoir. C'est la meilleure nouvelle que vous me puissiez mander ; & je serai à la joie de mon cœur quand je verrai que vous prenez plaisir à vous instruire & à vous rendre capable. Ecrivez-moi toutes les fois que cela ne vous détournera point de quelque meilleure occupation. Votre mere seroit curieuse de sçavoir ce qui vous est resté de tout ce qu'elle vous avoit donné pour votre voyage. M. Despréaux me demande toujours de vos nouvelles , & témoigne beaucoup d'amitié pour vous.



LETTRE XXII.

A U M Ê M E.

A Paris, ce 23 février.

J'AI attendu si tard à commencer ma lettre, qu'il faut que je la fasse fort courte, si je veux qu'elle parte aujourd'hui. M. l'abbé de Châteauneuf parle très-obligamment de vous; il est sur-tout très-édifié de la résolution où vous êtes de bien employer votre temps. Il a dit à M. Dacier, que le premier livre que vous aviez acheté en Hollande, c'étoit Homere. Cela vous fit beaucoup d'honneur dans notre petite académie, où M. Dacier dit cette nouvelle; & cela donna sujet à M. Despréaux de s'étendre sur vos louanges, c'est-à-dire, sur les espérances qu'il a conçues de vous: car vous sçavez que Cicéron dit, que dans un homme de votre âge on ne peut gueres louer que l'espérance; mais l'homme du monde à qui vous êtes le plus obligé, c'est M. de Bonnac; il parle de vous dans toutes ses lettres, comme si vous aviez l'honneur d'être son frere. Je vous estime d'autant plus heureux de cette bonne opinion qu'il a conçue de vous, que lui-même est ici en réputation d'être un des plus aimables & des plus

plus honnêtes-hommes du monde. Tous ceux qui l'ont vu en Dannemarck, ou à la Haye, font revenus charmés de sa politesse & de son esprit. Voilà de bons exemples que vous avez devant vous, & vous n'avez qu'à imiter ce que vous voyez.

J'ai lu à M. Despréaux votre dernière lettre ; il en fut très-content, & trouva que vous écriviez très-naturellement. Je lui montrai l'endroit où vous dites que vous parliez souvent de lui avec M. l'ambassadeur, & comme il est fort bon-homme, cela l'attendrit beaucoup, & lui fit dire beaucoup de bien & de M. l'ambassadeur & de vous.

M. le comte d'Ayen a été fort mal d'une fluxion sur la poitrine ; il est mieux. Madame sa mere m'a parlé d'une dame qui est très-fâchée que vous n'avez pas fait un plus long séjour à Bruxelles. Pour moi, je ne me plains plus qu'il ait été ni trop long ni trop court ; mais je voudrois seulement que vous y eussiez vu en passant un homme qui étoit du moins aussi digne de votre curiosité que tout ce que vous y avez vu.

Je revins, il y a huit jours, de Port-Royal, d'où j'avois résolu de ramener votre sœur ; mais il me fut impossible de lui persuader de revenir. Elle prétend avoir tout de bon renoncé au monde, & que si l'on ne reçoit plus de religieuses à Port-Royal, elle s'ira refugier aux Carmelites ; on en est très-content,

& j'en suis aussi revenu très-édifié. Elle me demanda fort de vos nouvelles, & me dit qu'on avoit bien prié Dieu pour vous dans la maison. Adieu. Votre mere vous salue.

LETTRE XXIII.

A U M Ê M E.

A Paris, le 24 février.

VOUS direz à M. l'ambassadeur une chose qu'il ne sçait peut-être pas, c'est que le roi a enfin récompensé les plénipotentiaires, que tout le monde regardoit presque comme des gens disgraciés. Il a donné la charge de secrétaire du cabinet à M. de Callierres, à condition que M. de Callierres donnera sur cette charge cinquante-mille francs à M. de Cressy, & quinze-mille à l'abbé Morel : ce sont soixante-quinze mille livres dont le roi donne un brevet de retenue à M. de Callierres. Sa majesté donne encore à M. de Cressy, pour son fils, la charge de gentilhomme ordinaire, vacante par la mort du pauvre M. Corneille, & donne à M. de Harlay cinq-mille livres de rente sur l'hôtel-de-ville. Voilà toutes les nouvelles de la cour.

Je viens de donner à une personne , qui vous les remettra , onze louis d'or & demi vieux , faisant 140 livres 17 sols 6 deniers. Je vous prie d'en être le meilleur ménager que vous pourrez , & de vous souvenir que vous n'êtes pas le fils d'un traitant , ni d'un premier valet de garde-robe. M. Q.... , qui , comme vous sçavez , est le plus pauvre des quatre , a marié depuis peu sa fille à un jeune homme extrêmement riche.

Votre mere , qui est toujours portée à bien penser de vous , croit que vous l'informerez de l'argent qui vous reste , de l'emploi que vous avez fait de celui que vous avez emporté , & que cela fera en partie le sujet des lettres que vous lui promettez de lui écrire ; mais vraisemblablement vous croyez qu'il n'est pas du grand air de parler de ces bagatelles. Nous autres bonnes gens de famille , nous allons plus simplement , & nous croyons que bien sçavoir son compte n'est pas au dessous d'un honnête-homme. Sérieusement vous me ferez plaisir de paroître un peu appliqué à vos petites affaires.

M. Despréaux a dîné aujourd'hui au logis , & nous lui avons fait très-bonne chere , grâce à un fort bon brochet & à une belle carpe , qu'on nous avoit envoyés de Port-Royal. M. Despréaux venoit de toucher sa pension , & de porter chez M. Caillet , notaire , dix-mille francs , pour se faire cinq - cents

cinquante livres de rente sur la ville. Demain M. de Valincourt viendra encore dîner au logis avec M. Despréaux. Vous jugez bien que cela ne se passera pas sans boire la santé de M. l'ambassadeur & la vôtre. Dans la vérité, je suis fort content de vous; & vous le seriez aussi beaucoup de votre mere & de moi, si vous sçaviez avec quelle tendresse nous nous parlons souvent de vous. Songez que notre ambition est fort bornée du côté de la fortune, & que la chose que nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu, c'est qu'il vous fasse la grâce d'être homme de bien, & d'avoir une conduite qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner. J'ai été un peu incommodé ces jours passés; cela n'a pas eu de suite: votre sœur Nanette avoit écrit une grande lettre pleine d'amitié; je ne vous l'envoie pas encore, elle grossiroit trop mon paquet. Adieu, mon cher fils; il me semble qu'il y a long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles.



L E T T R E X X I V .

A M A D A M E D E M A I N T E N O N .

M A D A M E ,

J'AVOIS pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires ; mais n'étant pas content de ma lettre , j'avois simplement dressé un mémoire , dans le dessein de vous faire supplier de le présenter à sa majesté.... Voilà , Madame , tout naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire ; mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras.... Je vous avoue que lorsque je faisois tant chanter dans *Esther , rois , chassez la calomnie* , je ne m'attendois gueres que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale , & rebelle à l'église.

Ayez la bonté de vous souvenir , M A D A M E ; combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi , c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'église croit & ordonne , même dans les plus petites choses. J'ai fait , par votre ordre , près de trois-mille vers sur des sujets de piété ; j'y ai parlé assurément de toute-

l'abondance de mon cœur , & j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur?...

Pour la cabale , qui est-ce qui n'en peut être accusé , si on en accuse un homme aussi dévoué au roi que je le suis , un homme qui passe sa vie à penser au roi , à s'informer des grandes actions du roi , & à inspirer aux autres les sentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le roi? J'ose dire que les grands seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même : mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé , Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du roi ni de l'évangile.

Il y a des témoins encore vivants qui pourroient vous dire avec quel zele on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit de gens que le roi a le plus comblés de ses grâces. Hé quoi , MADAME ! avec quelle conscience pourrai-je déposer à la postérité que ce grand prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ?

Mais je sçais ce qui a pu donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante qui est supérieure de Port-Royal , & à laquelle je crois avoir des obli-

gations infinies. C'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance ; & c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égarements & des miseres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. Elle a eu recours à moi Pouvois-je , sans être le dernier des hommes , lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? Mais à qui est-ce , MADAME , que je m'adressai pour la secourir ? J'allai trouver le pere de la Chaise , & lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison. Je n'ose pas croire que je l'aie persuadé ; mais il parut très-content de ma franchise , & m'assura , en m'embrassant , qu'il seroit toute sa vie mon serviteur & mon ami.

Je vous puis protester devant Dieu que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté. Je passe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille , & ne suis , pour ainsi dire , dans le monde , que lorsque je suis à Marly. Je vous assure , MADAME , que l'état où je me trouve est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir ; je n'ose presque plus compter sur votre protection , qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail ; mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail la pensée

que ce même grand prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis, &c.

LETTRE XXV.

A SON FILS.

A Paris, ce 10 mars.

VOTRE mere est fort contente du détail que vous lui mandez de vos affaires, & fort affligée que vous ayez perdu sur les espèces. Je crois vous avoir mandé que j'ai donné pour vous onze louis d'or vieux, & un demi louis vieux, faisant en tout 140 livres 17 sols 6 deniers. Ne vous laissez manquer de rien, & croyez que j'approuverai tout ce que M. l'ambassadeur approuvera. Il me mande qu'il est fort content de vous; c'est la meilleure nouvelle qu'il puisse me mander, & la chose du monde qui peut le plus contribuer à me rendre heureux. Ce que vous m'écrivez des Carthaginois, m'a fort étonné; mais songez que les lettres peuvent être vues, & qu'il faut écrire avec beaucoup de précaution sur certains sujets. M. Félix le fils se plaint de ce que

vous ne lui écrivez point ; mais le commerce de lettres entre lui & vous étant aussi cher qu'il est, vous ferez aussi sagement de ne vous pas ruiner les uns les autres.

Votre mere se porte bien : Madelon & Lionval font un peu incommodés ; & je ne sçais s'il ne faudra point leur faire rompre carême ; j'en étois assez d'avis , mais votre mere croit que cela n'est pas nécessaire. Comme le temps de Pâques approche , vous voulez bien que je songe un peu à vous , & que je vous recommande aussi d'y songer. Vous ne m'avez encore rien mandé de la chapelle de M. l'ambassadeur ; je sçais combien il est attentif aux choses de la religion , & qu'il s'en fait une affaire capitale. Est-ce des prêtres séculiers par qui il l'a fait desservir ? ou bien font-ce des religieux ? Je vous conjure de prendre en bonne part les avis que je vous donne là-dessus , & de vous souvenir que , comme je n'ai rien plus à cœur que de me sauver , je ne puis avoir de véritable joie si vous négligiez une affaire si importante , & la seule proprement à laquelle nous devrions tous travailler. On m'a dit qu'il falloit absolument que votre sœur aînée revînt avec nous ; & j'irai la semaine de pâques pour la ramener : ce sera une rude séparation pour elle & pour ces saintes filles , qui sont fort contentes d'elle. Nanette vous fait ses compliments dans toutes ses lettres.

Milord Porbland fit hier son entrée ; tout Paris y étoit : mais il me semble qu'on ne parle que de la magnificence de M. de Boufflers qui l'accompagnoit, & point du tout de celle du milord.

Je mande à M. l'ambassadeur, que vous lui montrerez un endroit de Virgile, où Nifus se plaint à Énée qui ne le récompensoit point, lui qui avoit fait des merveilles ; & qu'il récompense des gens qui ont été vaincus.

*Si tanta, inquit, sunt præmia victis ;
Et te lapsorum miseret ; quæ munera Niso
Digna dabis ?*

Énéid. liv. 5.

Voilà cet endroit : je suis assuré que vous le trouverez fort beau. Votre mere vous embrasse, & se repose sur moi du soin de vous écrire de ses nouvelles.



LETTRE XXVI.

A U M Ê M E.

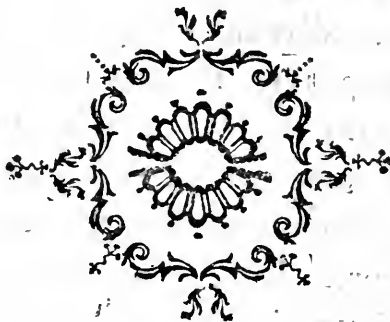
A Paris, le 26 mars.

J E m'étonne que vous n'ayez pas eu le temps de m'écrire un mot par les deux couriers que M. l'ambassadeur a envoyés coup sur coup, & qui sont venus m'apprendre de vos nouvelles. Ils me disent que vous êtes très-content. Je ne puis vous exprimer combien cela me fait de plaisir; mais pendant que vous êtes dans un lieu où vous vous plaisez, & où vous êtes dans la meilleure compagnie du monde, votre pauvre sœur aînée est dans les larmes & dans la plus grande affliction où elle ait été de sa vie. C'est tout de bon qu'il faut qu'elle se sépare de sa chère tante, & des saintes filles avec qui elle s'estimoit si heureuse de servir Dieu. Mais quelque instance que je lui aie pu faire pour l'obliger de revenir avec nous, elle a résolu de ne jamais remettre le pied au logis; elle prétend s'aller enfermer dans Gif, & s'y faire religieuse, si elle perd l'espérance de l'être à Port-Royal. Elle m'a écrit là-dessus des lettres qui m'ont troublé & déchiré au dernier point; & je m'assure que vous en feriez attendri vous-même. La

pauvre enfant a eu jusqu'ici bien des peines, & a été bien traversée dans le dessein qu'elle a de se donner à Dieu : je ne sçais quand il permettra qu'elle mene une vie un peu plus calme & plus heureuse. Elle étoit charmée d'être à Port-Royal, & toute la maison étoit aussi très-contente d'elle. Il faut se soumettre aux volontés de Dieu. Je ne suis gueres en état de vous entretenir sur d'autres matieres ; & j'ai eu mille peines à achever la lettre que j'ai écrite à M. l'ambassadeur. Je pars demain pour aller à Port-Royal, & régler toutes choses avec ma tante ; de là j'irai coucher à Versailles, pour aller coucher mercredi à Marly.

Je ne doute pas que vous ne soyez fort aise du mariage de M. le Comte d'Ayen : il me témoigne toujours beaucoup d'amitié pour vous ; le voilà présentement le plus riche seigneur de la cour. Le roi donne à mademoiselle d'Aubigné huit-cent-mille-francs, outre cent-mille francs en pierreries. Madame de Maintenon assure aussi à sa niece six-cent-mille francs. On donne à M. le comte d'Ayen les survivances des deux gouvernements, sans compter des pensions. M. le maréchal de Noailles assure quarante-cinq-mille livres de rente à M. son fils, & lui en donne présentement dix-huit-mille. Voilà, Dieu merci, de grands biens ; mais ce que j'estime plus que tout cela, c'est qu'il est fort sage, & très-digne

de la grande fortune qu'on lui fait. Adieu ; écrivez-moi souvent , & priez M. l'ambassadeur de vouloir vous avertir une heure ou deux avant le départ de ses couriers , quand il sera obligé d'en envoyer. Quand vous n'écrieriez que dix ou douze lignes, cela me fera toujours beaucoup de plaisir. Lionval a été un peu malade : vos petites sœurs sont en bonne santé : votre mere vous écrira dans deux jours. Assurez M. de Bonnac de toute la reconnoissance que j'ai pour l'amitié dont il vous honore. Je l'en remercierai moi-même à la premiere occasion, & lorsque j'aurai l'esprit un peu plus tranquile que je ne l'ai.



LETTRE XXVII.

A U M Ê M E.

A Paris , le lundi de pâques.

J'AI lu avec beaucoup de plaisir tout ce que vous me mandez de la maniere édifiante dont le service se fait dans la chapelle de M. l'ambassadeur , & sur les dispositions où vous étiez de bien employer ce saint temps. Je vous assure que vous auriez encore pensé plus sérieusement que vous ne faites sur l'incertitude de la mort , & sur le peu de cas qu'on doit faire de la vie , si vous aviez vu le triste spectacle que nous venons d'avoir votre mere & moi cette après-dînée. La pauvre Fanchon s'étoit plainte de beaucoup de maux de tête tout le matin ; on a été obligé , après le dîner , de la faire mettre sur son lit ; & sur les trois heures , comme je prenois mon livre pour aller à vêpres , j'ai demandé de ses nouvelles. Votre mere qui venoit de la quitter , m'a dit qu'elle lui trouvoit un peu de fièvre. J'ai été pour lui tâter le pouls , je l'ai trouvé renversée sur son lit , sans la moindre connoissance , le visage tout bouffi , avec une quantité horrible d'eaux qui l'étouffoient , & faisoient un bruit effroyable dans sa gorge ; enfin

une vraie apoplexie. J'ai fait un grand cri , & je l'ai prise entre mes bras ; mais sa tête & tout son corps n'étoient plus que comme un linge mouillé : un moment plus tard elle étoit morte. Votre mere est venue toute éperdue , & lui a jetté quelques poignées de fel dans la bouche ; on l'a baignée d'esprit de vin & de vinaigre , mais elle a été plus d'une grande demi-heure entre nos bras dans le même état , & nous n'attendions que le moment qu'elle alloit étouffer. Nous avons vite envoyé chez M. Maréchal : il n'y étoit point. A la fin à force de la tourmenter & de lui faire avaler par force, tantôt du vin , tantôt du fel , elle a vomi une quantité épouvantable d'eaux qui lui étoient tombées du cerveau dans la poitrine ; elle a pourtant été deux heures entieres sans revenir à elle , & il n'y a qu'une heure à-peu-près que la connoissance lui est revenue. Elle m'a entendu dire à votre mere que j'allois vous écrire , elle m'a prié de vous faire bien ses compliments : c'est en quelque sorte la premiere marque de connoissance qu'elle nous a donnée. Je vous assure que vous auriez été aussi ému que nous l'avons été. Madelon en est encore toute effrayée , & a bien pleuré sa sœur qu'elle croyoit morte.

Je vais demain à Port-Royal , d'où j'espère ramener votre sœur aînée. Ce sera encore un autre spectacle fort triste pour moi , & il y aura bien des

larmes versées à cette séparation. Nous avons jugé qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre qu'à revenir avec nous, sans aller de couvent en couvent ; du moins elle aura le temps de rétablir sa santé, qui s'est fort affoiblie par les austérités du carême ; & elle s'examinera à loisir sur le parti qu'elle doit embrasser. Nous lui avons préparé la chambre où couchoit votre petit frere, qui couchera dans la vôtre avec sa mie. Vos lettres me font toujours un extrême plaisir, & même à M. Despréaux, à qui je les montre quelquefois, & qui continue à m'assurer que j'aurai beaucoup de satisfaction de vous, & que vous ferez des merveilles. Votre laquais m'a fait demander une augmentation de gages, disant pour ses raisons, que le vin est fort cher en Hollande. Je ne suis pas état d'augmenter ses gages, & je ne crois point ses services assez considérables pour les augmenter. Du reste, ne vous laissez manquer de rien ; mandez-moi tous vos besoins, & croyez qu'on ne peut vous aimer plus tendrement.



L E T T R E X X V I I I .

A U M Ê M E .

A Paris, le 14 août:

V O T R E sœur commence à se raccoutumer avec nous , mais non pas avec le monde , dont elle paroît toujours fort dégoûtée. Elle prend un fort grand soin de ses petites sœurs & de son petit frere , & elle fait tout cela de la meilleure grâce du monde. Votre mere est édifiée d'elle , & en reçoit un fort grand soulagement. Il a fallu bien des combats pour la résoudre à porter des habits fort simples & fort modestes qu'elle a retrouvés dans son armoire , & il a fallu au moins lui promettre qu'on ne l'obligeroit jamais à porter ni or ni argent. Ou je me trompe , ou vous n'êtes pas tout-à-fait dans ces mêmes sentimens ; & vous traitez peut-être de grande foiblesse d'esprit cette aversion qu'elle témoigne pour les ajustemens & pour la parure , j'ajouterai même pour la dorure. Mais que cette petite réflexion que je fais ne vous effraye point : je sçais aussi-bien compatir à la petite vanité des jeunes gens , comme je sçais admirer la modestie de votre sœur. J'ai même prié M. l'ambassadeur de vous faire avancer ce qui

fera nécessaire pour un habit tel que vous en aurez besoin : & je m'abandonne , sans aucune répugnance , à tout ce qu'il jugera à propos.

J'ai été charmé de l'éloge que vous me faites de M. de Bonnac , & de la noble émulation qu'il me semble que son exemple vous inspire. Ayez bien soin de lui témoigner combien je l'honore , & combien je souhaite qu'il me compte au nombre de ses serviteurs. Votre petit frere est fort enrhumé , aussi bien que Madelon : touts deux ne font que tousser. Fanchon ne se ressent plus de son accident , que M. Fagon appelle un catarre suffoquant. Votre mere & votre sœur se portent fort bien , & vous font leurs compliments. M. Despréaux vous fait aussi les siens. Il est à la joie de son cœur depuis qu'il a vu son *amour de Dieu* imprimé avec de grands éloges , dans une réponse qu'on a faite au pere Daniel. On m'a dit mille biens de plusieurs ecclésiastiques qui sont en Hollande. C'est une grande consolation de trouver des gens de bien , & de pouvoir quelquefois s'entretenir avec eux des choses du salut , sur-tout dans un pays où l'on est si dissipé par les divertissements & les affaires. Du reste , j'apprends avec beaucoup de plaisir que vous ne voyez que les mêmes gens que voit M. l'ambassadeur ; & si vous fréquentez d'autres compagnies que les siennes , je serois dans de très-grandes inquiétudes. Je ne vous écrirai pas

plus au long, me trouvant accablé d'affaires au sujet de l'argent qu'il faut que je donne pour ma taxe.

L E T T R E X X I X.

A U M Ê M E.

A Paris, le 25 avril.

J'AI été fort incommodé depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ayant eu plusieurs petits maux, dont il n'y en avoit pas un seul dangereux, mais qui étoient tous assez douloureux pour m'empêcher de dormir la nuit & de m'appliquer durant le jour. Ces maux étoient un fort grand rhume, un rhumatisme & une petite érysipele, ou érésipele, qui m'inquiète beaucoup de temps en temps. Cela a donné occasion à votre mere, & à mes meilleurs amis, de m'insulter sur la paresse que j'avois depuis si longtemps de faire des remèdes. J'en ai donc commencé quelques-uns. Vos deux petites sœurs prenoient hier médecine, pendant qu'on me saignoit; & il fallut que votre mere me quittât pour aller forcer Fanchon à avaler sa médecine; elle a toujours été un peu incommodée depuis son catarre. Je lui ai lu votre lettre, elle fut fort touchée de l'intérêt que

vous preniez à sa maladie ; & du soin que vous preniez de lui donner des conseils de si loin ; elle ne fait plus autre chose depuis ce temps-là que de se moucher , & fait un bruit comme si elle vouloit que vous l'entendissiez , & que vous vissiez combien elle fait cas de vos conseils.

Votre sœur aînée est d'une humeur fort douce : j'ai tout sujet d'être édifié de sa conduite & de sa grande piété ; mais elle est toujours fort farouche. Elle pensa hier rompre en visiere avec une personne qui lui faisoit entendre , par maniere de civilité , qu'il la trouvoit bien faite : & je fus obligé même , quand nous fûmes seuls , de lui en faire une petite réprimande. Elle voudroit ne bouger de sa chambre , & ne voir personne : du reste elle est assez gaie avec nous , & prend grand soin de ses petites sœurs & de son petit frere. Mais voilà assez vous parler de notre ménage.

Vous ne serez pas fort affligé d'apprendre que R... l'huissier de la chambre , a été mis à la Bastille , & qu'on lui a ordonné de se défaire de sa charge. Ses confreres seront fort aises d'être délivrés de lui. Pour moi , il ne me saluoit plus , & avoit toujours envie de me fermer la porte au nez lorsque je venois chez le roi. Avec tout cela je le plaindrois , si un homme insolent , & qui cherchoit si volontiers la haine de tous les honnêtes gens , pouvoit mériter quelque

pitié. Il y a eu une catastrophe qui a fait bien plus de bruit que celle - là : c'est celle d'un Breton , qui n'étoit , pour - ainsi - dire , connu de personne , & que le roi avoit nommé évêque de Poitiers. Vous avez entendu parler de cette affaire , qui a été très-fâcheuse pour cet évêque de deux jours , & bien plus pour le pere de la Chaise son protecteur , qui a eu le déplaisir de voir défaire son ouvrage. Mille compliments pour moi à M. de Bonnac , qui est , de toutes les compagnies que vous voyez , celle que je vous envie le plus.



LETTRE XXX.

A U M Ê M E.

A Paris, ce 2 mai.

VOTRE mere & moi nous approuvons entièrement tout ce que vous avez pensé sur votre habit, & nous souhaitons même qu'on ait déjà pensé à y travailler, afin que vous l'ayez pour l'entrée de M. l'ambassadeur. Vous n'avez qu'à le prier de vous faire donner l'argent dont vous croyez avoir besoin, tant pour l'habit que pour les autres choses que vous jugerez nécessaires. J'ai approuvé votre conduite à l'égard des ecclésiastiques dont je vous avois parlé; vous me ferez plaisir de répondre au mieux à leurs honnêtetés. Il peut même arriver des occasions où vous ne ferez pas fâché de vous adresser à eux pour les choses qui regardent votre salut, quand vous ferez assez heureux pour y songer sérieusement. Il ne se peut rien de plus sage que la conduite de M. l'ambassadeur envers eux. Il a un frere dont on m'a dit des merveilles, on ne l'appelle plus que le saint solitaire. Je suis sûr que M. l'ambassadeur, avec tous les honneurs qui l'environnent, envie souvent de bon cœur le calme & la félicité de M. son frere.

M. Despréaux recevra avec joie vos lettres, quand vous lui écrirez; mais je vous conseille de me les adresser, de peur que le prix qui lui en coûteroit ne diminue beaucoup le prix même de tout ce que vous pourriez lui mander. N'apprehendez pas de m'ennuyer par la longueur de vos lettres; elles me font un extrême plaisir, & nous font d'une très-grande consolation à votre mere & à moi, & même à toutes vos sœurs, qui les écoutent avec une merveilleuse attention, en attendant l'endroit où vous ferez mention d'elles.

Il y aura demain trois semaines que je ne suis sorti de Paris, à cause de cette espece de petite érésipele que j'ai. Vous ne sçauriez croire combien je me plais dans cette espece de retraite, & avec quelle ardeur je demande au bon Dieu que vous soyez en état de vous passer de mes petits secours, afin que je commence un peu à me reposer, & à mener une vie conforme à mon âge, & même à mon inclination. M. Despréaux m'a tenu très-bonne compagnie. Toutes vos sœurs sont en bonne santé, aussi-bien celles qui sont ici que celles qui sont au couvent, & qui témoignent toutes deux une grande ferveur pour achever de se consacrer à Dieu. Babet m'écrit les plus jolies lettres du monde, & les plus vives, sans beaucoup d'ordre, comme vous pouvez croire, mais extrêmement conformes au caractère que vous

lui connoissez ; elle nous demande avec grand soin de vos nouvelles. Adieu, mon cher fils ; je vous écrirai plus au long une autre fois. J'ai si mal dormi que je n'ai pas la tête bien libre. N'ayez sur-tout aucune inquiétude sur ma fanté, qui, au fond, est très-bonne.

LETTRE XXXI.

AU MÊME.

A Paris, le 16 mai.

VOTRE relation du voyage que vous avez fait à Amsterdam m'a fait un très-grand plaisir. Je n'ai pu m'empêcher de la lire à M. de Valincourt & à M. Despréaux. Je me gardai bien, en la lisant, de leur lire l'étrange mot de *tentatif*, que vous avez appris de quelque Hollandois, & qui les auroit beaucoup étonnés : du reste, je pouvois tout lire en sûreté, & il n'y avoit rien qui ne fût selon la langue & selon la raison. M. Despréaux assûre fort qu'il n'aura point de regret au port que lui pourront coûter vos lettres ; mais je crois que vous ferez aussi bien d'attendre quelque bonne commodité pour lui écrire. Votre mere est fort touchée du souvenir que

vous avez d'elle ; elle seroit assez aise d'avoir votre beurre ; mais elle craint également de vous donner de l'embarras , & d'être embarrassée pour recevoir votre présent , qui se gâteroit peut-être en chemin.

M. de R... m'a appris que la Champmélé étoit à l'extrémité , de quoi il paroît très - affligé ; mais ce qui est le plus affligeant , c'est de quoi il ne se soucie gueres , je veux dire , l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie , ayant déclaré , à ce qu'on m'a dit , qu'elle trouvoit très - glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut espérer que , quand elle verra la mort de plus près , elle changera de langage , comme font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers quand ils se portent bien. Ce fut Madame de Caylus qui m'apprit hier cette particularité , dont elle étoit effrayée , & qu'elle a sçue de M. le curé de saint Sulpice.

Un mousquetaire , fils d'un de nos camarades , a eu une affaire assez bizarre avec M. de V... qui , le prenant pour un ses meilleurs amis , lui donna , en badinant , un coup de pied dans le derriere ; puis , s'étant apperçu de son erreur , lui fit beaucoup d'excuses : mais le mousquetaire , sans se payer de ses raisons , prit le moment qu'il avoit le dos tourné , & lui donna aussi un coup de pied de toute sa force ; après quoi il le pria de l'excuser , disant qu'il

l'avoit pris aussi pour un de ses amis. L'action, qui s'est passée sur le petit degré de Versailles, par où le roi revient de la chasse, a paru fort étrange. On a fait mettre le mousquetaire en prison : il est parent de Madame Quentin ; & cette parenté ne lui a pas été infructueuse en cette occasion. M. de Boufflers accommoda promptement les deux parties. Je fais toujours résolution de vous écrire de longues lettres, mais je m'y prends toujours trop tard : il faut que je finisse malgré moi. Je me porte bien, & toute la famille. Adieu.



LETTRE XXXII.

A U M É M E.

A Versailles, le 15 juin.

LE roi a renvoyé M. l'abbé de Langeron & M. l'abbé de Beaumont. La querelle de M. de Cambrai est cause de tout ce remue-ménage. On a donné une de ces places au recteur de l'université, nommé M. Vittement, qui fit une fort belle harangue au roi sur la paix. M. de Puyféguur est nommé pour un des gentilshommes de la manche. Je ne puis vous cacher l'obligation que vous avez à M. le maréchal de Noailles: il avoit songé à vous, & en avoit même parlé; mais vous voyez bien, par le choix de M. de Puyféguur, que M. le duc de Bourgogne n'étant plus un enfant, on veut mettre auprès de lui des gens d'une expérience consommée, sur-tout pour la guerre.

Vous voyez du moins que vous avez ici des protecteurs qui ne vous oublient point, & que, si vous voulez continuer à travailler & à vous mettre en bonne réputation, l'on ne manquera point de vous mettre en œuvre dans les occasions. Vous ne me parlez plus de l'étude que vous aviez commencée de la langue allemande; vous voulez bien que je

vous diſe que j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embrassez de bons deſſeins , mais avec laquelle auffi vous vous en dégoûtez quelquefois. Les belles - lettres , où vous avez toujours pris assez de plaisir , ont un certain charme qui fait trouver beaucoup de sécheresse dans les autres études : mais c'est pour cela même qu'il faut vous opiniâtrer contre le penchant que vous avez à ne faire que les choses qui vous plaisent. Vous avez un grand modele devant les yeux , je veux dire M. l'ambassadeur , & je ne ſçaurois trop vous exhorter à vous former sur lui le plus que vous pourrez. Je ſçais qu'il y a beaucoup de ſujets de distraction & de diſſipation à la Haye ; mais je vous crois l'esprit maintenant trop solide pour vous laisser détourner des occupations que M. l'ambassadeur veut bien vous donner : autrement il vaudroit mieux revenir que d'être à charge au meilleur ami que j'aie au monde.

Je vous dis tout ceci , non point que j'aie aucun ſujet d'inquiétude , étant au contraire très-content des témoignages qu'on rend de vous ; mais comme je veille continuellement à ce qui vous est avantageux , j'ai pris cette occasion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vues que mes amis pourront avoir pour vous. Je ſuis chargé de beaucoup de compliments de tous vos petits amis de ce pays-ci : je dis petits amis , en comparaison des

protecteurs dont je viens de vous parler. J'ai laissé votre mere & toute la famille en bonne fanté, excepté que votre sœur est toujours sujette à ses migraines: je crains bien que la pauvre fille ne puisse pas accomplir les grands desseins qu'elle s'étoit mis dans la tête; & je ne ferai point du tout surpris, quand il faudra que nous prenions d'autres vues pour elle.

L E T T R E X X X I I I .

A U M Ê M E .

A Paris, le 23 juin.

V O T R E mere s'est fort attendrie à la lecture de votre derniere lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations étoit de recevoir de nos nouvelles. Elle est très-contente de ces marques de votre bon naturel: mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, & que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit: ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, & votre sœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait assez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ses résolutions, tantôt à Dieu, tantôt

au monde, & craignant de s'engager de façon ou d'autre : du reste elle est fort douce. Madelon a eu une petite vérole volante ; je crains bien pour votre petit frere : il est très-joli, apprend bien, & , quoique fort éveillé, ne nous donne pas la moindre peine.

J'allai dîner il y a trois jours à Auteuil, où M. de Termes amena le nouveau musicien Destouches, qui fait un nouvel opéra pour Fontainebleau. Il en chanta plusieurs endroits, dont la compagnie parut charmée, & sur-tout M. Despréaux, qui prétendoit l'entendre bien distinctement, & qui raisonna fort à son ordinaire sur la musique. Le musicien fut très-étonné que je n'eusse pas vu son dernier opéra, & encore plus étonné des raisons que M. Despréaux lui en dit, & qui peut-être ne le satisfirent pas beaucoup.

On me demanda de vos nouvelles, & M. Despréaux assura la compagnie que vous feriez un jour très-digne d'être aimé de tous mes amis. Vous sçavez que les poètes se piquent d'être prophètes ; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le font ; & M. Despréaux parloit en prose. Ses prédictions ne laisserent pas néanmoins que de me faire plaisir : c'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophete. Je vous l'ai dit plusieurs fois ; vous êtes à la source du bon-sens & de toutes les belles connoissances pour le monde & pour les affaires.

J'aurois une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, & d'y manger avec vous des groseilles d'Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs; & à votre mere elle-même, qui les aime fort. Je ne sçaurois m'empêcher de vous dire, qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre table, il lui échappe toujours de dire: *Racine en mangeroit volontiers*. Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mere, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnoître son amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête qui sera demain, & qui sera aussi la vôtre. Trouverez-vous bon que je vous fasse souvenir que ce même saint Jean, qui est notre patron, est aussi invoqué par l'église comme le patron des gens qui sont en voyage, & qu'elle lui adresse pour eux une priere qui est dans l'itinéraire, & que j'ai dite plusieurs fois à votre intention? Adieu, mon cher fils.



LETTRE XXXIV.

A U M Ê M E.

A Paris, le 26 juin.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez écrite d'Aix-la-Chapelle, & j'y ai vu avec beaucoup de plaisir la description que vous y faisiez des singularités de cette ville, & sur-tout de cette procession où Charlemagne assista avec de si belles cérémonies.

J'arrivai avant-hier de Marly, & j'ai trouvé toute la famille en bonne santé. Il m'a paru que votre sœur aînée reprenoit assez volontiers les petits ajustemens auxquels elle avoit si fièrement renoncé: & j'ai lieu de croire que sa vocation à la religion pourroit bien s'en aller avec celle que vous aviez eue pour être Chartreux. Je n'en suis point du tout surpris, connoissant l'inconstance des jeunes gens, & le peu de fond qu'il y a à faire sur leurs résolutions, sur-tout quand elles sont si violentes & si fort au-dessus de leur portée. Il n'en est pas ainsi de Nanette: comme l'ordre qu'elle a embrassé est beaucoup plus doux, sa vocation sera aussi plus durable. Toutes ses lettres marquent une grande persévérance, & elle paroît même s'impatienter beaucoup des quatre mois
que

que son noviciat doit encore durer. Babet souhaite avec ardeur que son temps vienne pour se consacrer à Dieu. Toute la maison où elle est l'aime tendrement ; & toutes les lettres que nous en recevons ne parlent que de son zèle & de sa sagesse. On dit qu'elle est fort jolie de sa personne. Vous jugez bien que nous ne la laisserons pas s'engager légèrement , & sans être bien assurés d'une vocation. Vous jugez bien aussi que tout cela n'est point un petit embarras pour votre mere & pour moi ; & que des enfants, quand ils sont venus en âge , ne donnent pas peu d'occupation. Je vous dirai sincèrement que ce qui nous console quelquefois dans nos inquiétudes, c'est d'apprendre que vous avez envie de bien faire , & de vous instruire des choses qui peuvent convenir aux vues que l'on peut avoir pour vous. Songez toujours que notre fortune est très-médiocre, & que vous devez beaucoup plus compter sur votre travail que sur une succession qui sera fort partagée. Je voudrois avoir pu mieux faire ; je commence à être d'un âge où ma plus grande application doit être pour mon salut. Ces pensées vous paroîtront peut-être un peu sérieuses : mais vous sçavez que j'en suis occupé depuis fort long-temps. Comme vous avez de la raison, j'ai cru vous devoir parler avec cette franchise, à l'occasion de votre sœur, qu'il faut maintenant songer à établir. Mais enfin nous espérons,

que Dieu, qui ne nous a point abandonnés jusqu'ici ; continuera à nous assister & à prendre soin de nous, sur-tout si vous ne l'abandonnez pas vous-même, & si votre plaisir ne l'emporte point sur les bons sentimens qu'on a tâché de vous inspirer. Adieu, mon cher fils ; ne vous laissez manquer de rien de ce qui vous est nécessaire.

LETTRE XXXV.

A U M Ê M E.

A Paris, le 7 juillet.

JE puis vous assurer que M. de Torcy ne laissera échapper aucune occasion de vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'ambassadeur, il ajoutera une foi entière aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre dernière lettre, aussi-bien qu'à M. le maréchal de Noailles : ils ont été charmés & effrayés de la description que vous y faites du grand travail & de l'application continuelle de M. l'ambassadeur. Je lisois, ou je relisois ces jours passés, pour la centième fois, les épîtres de Cicéron à ses amis. Je voudrois qu'à vos heures perdues vous en pussiez lire quel-

qu'es-unes avec M. l'ambassadeur : je suis assuré qu'elles seroient extrêmement de son goût, d'autant plus que, sans le flatter, je ne vois personne qui ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire des lettres, également propre à parler sérieusement & solidement des grandes affaires, & à badiner agréablement sur les petites choses. Croyez que, dans ce dernier genre, Voiture est beaucoup au-dessous de l'un & de l'autre. Lisez ensemble les épîtres *ad Trebatium*, *ad Marium*, *ad Papyrium Pætum*, & d'autres que je vous marquerai quand vous voudrez. Lisez même celle de Cælius à Cicéron : vous serez étonné de voir un homme aussi vif & aussi élégant que Cicéron même ; mais il faudroit pour cela que vous eussiez pu vous familiariser ces lettres par la connoissance de l'histoire de ce temps-là, à quoi les vies de Plutarque peuvent vous aider. Je vous conseille de faire la dépense d'acheter l'édition de ces épîtres par Grævius, en Hollande, *in-8°*. Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses.

J'irai demain coucher à Auteuil, & j'y attendrai le lendemain à souper votre mere avec sa famille. Votre sœur est rentrée dans sa premiere ferveur pour la piété ; mais je crains qu'elle ne pousse les choses trop loin : cela est cause même de cette petite inégalité qui se trouve dans ses sentimens, les

choses violentes n'étant pas de nature à durer long-temps. Votre petit frere n'a pas manqué de gagner la petite vérole; mais elle est si légère qu'il n'a pas même gardé le lit, & qu'il ne s'en leve que plus matin.

Je ferai de petits reproches à M. Despréaux, de ce qu'il n'a pas envoyé à M. l'ambassadeur sa dernière édition; vous jugez bien qu'il l'enverra fort vite. Votre mere est très-édifiée de la modestie de votre habit; mais nous ne vous prescrivons rien là-dessus; c'est à vous de faire ce qui est du goût de M. l'ambassadeur : sur-tout ne lui soyez point à charge, & mandez-nous à qui il faudra que nous donnions l'argent dont vous aurez besoin.



LETTRE XXXVI.

A U M Ê M E.

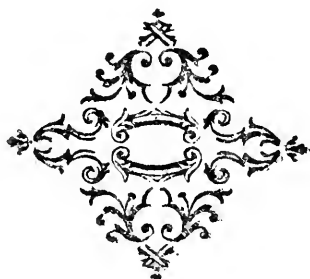
A Paris, le 21 juillet.

C E fut pour moi une apparition agréable de voir entrer M. de Bonnac dans mon cabinet : mais ma joie se changea bientôt en chagrin, quand je le vis résolu à ne point loger chez moi, & à refuser la petite chambre que ma femme & moi nous le priâmes d'accepter. Nous recommençâmes nos instances le lendemain ; & j'allai jusqu'à le menacer de vous mander d'aller loger à l'auberge à la Haie. Il me représenta qu'il seroit trop loin du quartier de M. de Torcy, chez lequel il devoit se trouver à point nommé, quand il arrivoit à Paris. Il a bien fallu me payer, malgré moi, de ces raisons ; & vous pouvez vous assurer que ma femme en a été du moins aussi chagrine que moi : vous sçavez comme elle est reconnoissante, & comme elle a le cœur fait. Il n'y a chose au monde qu'elle ne fît pour témoigner à M. de Bonrepaux combien elle est sensible aux bontés qu'il a pour vous. Elle est charmée, comme moi, de M. de Bonnac, & de toutes ses manieres pleines d'honnêteté & de politesse. Elle fera au comble de

sa joie, si vous pouvez parvenir à lui ressembler, & si vous rapportez l'air & les manières qu'elle admire en lui. Il nous donne de grandes espérances sur votre sujet; & vous êtes fort heureux d'avoir en lui un ami si plein de bonne volonté pour vous. S'il ne nous flatte point, & si les témoignages qu'il nous rend de vous sont bien sincères, nous avons de grandes grâces à rendre au bon Dieu & nous espérons que vous nous ferez d'une grande consolation. Il nous assure que vous aimez le travail; que la promenade & la lecture sont vos plus grands divertissements, & sur-tout la conversation de M. l'ambassadeur, que vous avez bien raison de préférer à tous les plaisirs du monde: du moins je l'ai toujours trouvée telle, & non-seulement moi, mais tout ce qu'il y a ici de personnes de meilleur esprit & de meilleur goût.

Je n'ai osé lui demander si vous pensiez un peu au bon Dieu: & j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurois souhaitée; mais enfin je veux me flatter que, faisant votre possible pour devenir un parfait honnête-homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connoissez la religion: je puis même dire que vous la connoissez belle & noble comme elle est; ainsi il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre:

vous sçavez combien il me tient à cœur , & je puis vous assurer que plus je vais en avant , plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience , & de regarder Dieu comme un pere qui ne nous manquera pas dans nos besoins. M. Despréaux, que vous aimez tant, est plus que jamais dans ces sentiments, sur-tout depuis qu'il a fait son *amour de Dieu* : & je puis vous assurer qu'il est très-bien persuadé lui-même des vérités dont il a voulu persuader les autres. Vous trouvez quelquefois mes lettres trop courtes ; mais je crains bien que vous ne trouviez celle-ci trop longue.



LETTRE XXXVII.

A U M Ê M E.

A Paris, le 24 juillet.

MONSIEUR de Bonnac vous dira de nos nouvelles, nous ayant fait l'honneur de nous voir souvent, & même de dîner quelquefois avec la petite famille. Il vous pourra dire qu'elle est fort gaie, à la réserve de votre sœur, qui est toujours accablée de ses migraines : je la plains bien d'y être si sujette ; cela est cause de l'irrésolution où elle est sur l'état qu'elle doit embrasser. Je fais mon possible pour la réjouir ; mais nous menons une vie si retirée qu'elle ne peut gueres trouver de divertissements avec nous. Elle prétend qu'elle ne se soucie point de voir le monde ; & elle n'a gueres d'autre plaisir que dans la lecture, n'étant que fort peu sensible à tout le reste. Le temps de la profession de Nanette s'avance, & elle a grande impatience qu'il arrive. Babet témoigne la même envie ; mais nous avons résolu de ne la plus laisser qu'un an au couvent ; après quoi nous la reprendrons avec nous pour bien examiner sa vocation. Fanchon veut aller trouver sa sœur Nanette, & ne parle d'autre chose. Sa petite

sœur n'a pas les mêmes impatiences de nous quitter, & me paroît avoir beaucoup de goût pour le monde : elle raisonne sur toutes choses avec une esprit qui vous surprendroit, & est fort railleuse, de quoi je lui fais souvent la guerre. Je prétends mettre votre petit frere l'année qui vient avec M. Rollin, à qui M. l'archevêque a confié les petits MM. de Noailles. M. Rollin a pris un logement au collège de Laon, dans le pays latin. Notre voisin y vouloit aussi mettre son fils; mais on a trouvé le petit garçon trop éveillé, de quoi le pere est fort offensé.

Touts nos confreres les Ordinaires du roi me demandent souvent de vos nouvelles, aussi bien que plusieurs officiers des Gardes; il n'y a que M. B. qui me paroît fort majestueux : je ne sçais si c'est par indifférence, ou par timidité.

M. de Bonnac vous dira combien M. Despréaux lui témoigna d'amitié pour vous : il est heureux comme un roi dans sa solitude, ou plutôt dans son hôtellerie d'Auteuil : je l'appelle ainsi, parce qu'il n'y a point de jours où il n'y ait quelque nouvel écot, & souvent on ne se connoît pas les uns les autres. Il est heureux de s'accommoder ainsi de tout le monde; pour moi j'aurois cent fois vendu la maison.

Pour nouvelles académiques, je vous dirai que le pauvre M. Boyer est mort, âgé de 83 ou 84 ans.

On prétend qu'il a fait plus de vingt-mille vers en sa vie : je le crois , parce qu'il ne faisoit autre chose. Si c'étoit la mode de brûler les morts , comme parmi les Romains , on auroit pu lui faire les mêmes funérailles qu'à ce Cassius , à qui il ne fallut d'autre bûcher que ses propres ouvrages , dont on fit un fort beau feu. Le pauvre M. Boyer est mort fort chrétiennement : sur quoi je vous dirai en passant que je dois réparation à la mémoire de la Champmélé , qui mourut avec d'assez bons sentimens , après avoir renoncé à la comédie , très-repentante de sa vie passée , mais surtout fort affligée de mourir ; du moins M. Despréaux me l'a dit ainsi , l'ayant appris du curé d'Auteuil , qui l'assista à la mort : car elle est morte à Auteuil. Je crois que M. l'abbé Genest aura la place de M. Boyer : il ne fait pas tant de vers que lui , mais les fait beaucoup meilleurs.

Je ne crois pas que je fasse le voyage de Compiègne , ayant vu assez de troupes & de campemens en ma vie , pour n'être pas tenté d'aller voir celui-là. Je me réserverai pour le voyage de Fontainebleau , & me reposerai dans ma famille , où je me plais plus que je n'ai jamais fait. M. de Torcy me paroît plein de bonté pour vous , & je suis persuadé qu'il vous en donnera des marques. M. de Noailles sera ravi aussi de s'employer pour vous dans les occasions ; & vous jugez bien que je ne négligerai

point ces occasions, n'y ayant plus rien qui me retienne à la cour que l'envie de vous mettre en état de n'y avoir plus besoin de moi. Votre mere, qui a vu la lettre que votre sœur vous écrit, dit qu'elle vous y parle des affaires de votre conscience; vous pouvez compter qu'elle l'a fait de son chef.

M. de Bonnac a bien voulu se charger pour vous de trente louis neufs, valant 420 livres. Je voulois en donner quarante, sur la grande idée qu'il nous a donnée de votre économie: mais votre mere a modéré la somme, & a cru que c'étoit assez de trente. Nous avons résolu de donner 4000 livres à votre sœur, qui se fait religieuse, avec une pension de 200 livres. Elle n'en sçait encore rien, ni son couvent non plus; mais M. l'archevêque de Sens, à qui j'en ai fait confidence, a dit que cela étoit magnifique, & m'a répondu qu'on seroit content de moi: il s'opposeroit même, si je donnois davantage.

Ma santé est assez bonne, Dieu merci; mais les chaleurs m'ont jetté dans de grands abattements, & je sens bien que le temps approche où il faut songer à la retraite; mais je vous ai tant prêché dans ma dernière lettre, que je crains de recommencer dans celle-ci. Vous trouverez donc bon que je la finisse, en vous disant que je suis très-content de vous. Si j'ai quelque chose à vous recommander particulièrement, c'est de faire tout de votre mieux pour

vous rendre agréable à M. l'ambassadeur, & pour contribuer à son soulagement dans les moments où il est accablé de travail. Je mettrai sur mon compte toutes les complaisances que vous aurez pour lui ; & je vous exhorte à avoir pour lui le même attachement que vous auriez pour moi, avec cette différence qu'il y a mille fois plus à profiter & à apprendre avec lui qu'avec moi.

J'ai reconnu en vous une qualité que j'estime fort : c'est que vous entendez très-bien raillerie, quand d'autres que moi vous font la guerre sur vos petits défauts ; mais ce n'est pas assez de souffrir en galant homme les petites plaisanteries, il faut les mettre à profit. Si j'osois vous citer mon exemple, je vous dirois qu'une des choses qui m'a fait le plus de bien, c'est d'avoir passé ma jeunesse avec une société de gens qui se disoient assez volontiers leurs vérités, & qui ne s'épargnoient guères les uns les autres sur leurs défauts ; & j'avois assez de soin de me corriger de ceux que l'on trouvoit en moi, qui étoient en fort grand nombre, & qui auroient pu me rendre assez difficile pour le commerce du monde.

J'oublois à vous dire que j'apprehende que vous ne soyez un trop grand acheteur de livres. Outre que la multitude ne sert qu'à dissiper & à faire voltiger de connoissances en connoissances, souvent assez inutiles, vous prendriez même l'habitude de

vous laisser tenter de tout ce que vous trouveriez. Je me souviens d'un passage des offices de Cicéron, que M. Nicole me citoit souvent, pour me détourner de la fantaisie d'acheter des livres, *non esse emacem, veftigal est*. C'est un grand revenu que de n'aimer point à acheter: mais le mot d'*emacem* est très-beau, & a un grand sens.

Je m'imagine que vous ouvrirez de fort grands yeux, quand vous verrez pour la première fois le roi d'Angleterre. Je sçais combien les hommes fameux excitent votre attention & votre curiosité. Je m'attends que vous me rendrez compte de ce que vous aurez vu.

Je reçois la lettre où vous me mandez l'accident qui vous est arrivé. Vous avez beaucoup à remercier Dieu d'en être échappé à si bon marché: mais en même temps cet accident vous doit faire souvenir de deux choses; l'une, d'être plus circonspect que vous n'êtes, d'autant plus qu'ayant la vue fort basse, vous êtes plus obligé qu'un autre à ne rien faire avec précipitation; & l'autre, qu'il faut être toujours en état de n'être point surpris parmi tous les accidents qui nous peuvent arriver, quand nous y pensons le moins.

Votre mere vient de saint Sulpice, où elle a rendu le pain béni: si vous n'étiez pas si loin, elle vous auroit envoyé de la brioche.

LETTRE XXXVIII.

A U M Ê M E

A Paris, le premier août.

LA dernière lettre que je vous ai écrite étoit si longue, que vous ne trouverez pas mauvais que celle-ci soit fort courte. Il ne s'est rien passé de nouveau que la querelle que M. le grand-prieur a voulu avoir avec M. le prince de Conti à Meudon. Il s'est tenu offensé de quelques paroles très-peu offensantes que M. le prince de Conti avoit dites; & le lendemain, sans qu'il fût question de rien, il l'est venu aborder dans la cour de Meudon, le chapeau sur la tête, & enfoncé jusqu'aux yeux, comme s'il vouloit tirer raison de lui. M. le prince de Conti le fit souvenir du respect qu'il lui devoit. M. le grand-prieur lui répondit qu'il ne lui en devoit point. M. le prince de Conti lui parla avec toute la hauteur & en même temps avec toute la sagesse dont il est capable. Comme il y avoit du monde, cela n'eut point d'autre suite: mais Monseigneur, qui sçut la chose un moment après, & qui se sentit irrité contre M. le grand-prieur, envoya M. le marquis de Gesvres pour en donner avis au roi; & le roi, sur le champ, en-

voya chercher M. de Pontchartrain, à qui il donna ses ordres pour envoyer M. le grand-prieur à la bastille. Tout le monde loue M. le prince de Conti.

Votre mere & toute la petite famille vous font des compliments. Votre sœur demande conseil à tous ses directeurs sur le parti qu'elle doit prendre, ou du monde, ou de la religion : mais vous jugez bien que, quand on demande de semblables conseils, on est déjà déterminé. Nous cherchons sérieusement, votre mere & moi, à la bien établir. Elle se conduit avec nous avec beaucoup de douceur & de modestie.

J'ai résolu de ne point aller à Compiègne, où je n'aurai gueres le temps de faire ma cour : le roi sera toujours à cheval, & je n'y ferois jamais. M. le comte d'Ayen est pourtant bien fâché que je n'aille pas voir son régiment, qui sera magnifique. Adieu. |



LETTRE XXXIX.

DE MADAME RACINE.

A Paris, le 10 août.

VOTRE pere étant un peu incommodé, je vous écris, mon cher fils, pour vous témoigner la joie que nous avons de l'application qu'il nous semble que vous donnez au travail. Soyez persuadé que vous ne sçauriez nous faire plus de plaisir que de vous remplir l'esprit de choses propres à vous faire bien exercer votre charge. Je ne puis assez vous témoigner combien je suis sensible à toutes les bontés que M. l'ambassadeur a pour vous. Vous me manderez à votre loisir le prix de la toile & de la dentelle que vous avez achetées pour vos chemises. Votre petit frere vous fait bien des compliments; le pauvre petit nous promet bien qu'il n'ira pas à la comédie comme vous. Dans la lettre que vous m'avez écrite, vous me demandez de prier Dieu pour vous; si mes prieres étoient exaucées, vous seriez bientôt un parfait chrétien, puisque je ne souhaite rien avec plus d'ardeur que votre salut: mais songez, mon fils, que les peres & meres ont beau prier le Seigneur

pour

pour leurs enfans , si les enfans ne travaillent pas à la bonne éducation qu'on tâche de leur donner. Adieu, mon cher fils : je vous embrasse.

Ensuite est écrit de la main de Racine malade.

Je n'ajoute qu'un mot à la lettre de votre mere ; pour vous dire que j'approuve le conseil qu'on vous a donné d'apprendre l'Allemand. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous exhorte aussi de son côté, & qui croit que cela vous fera extrêmement utile. Tout ce que j'apprends de vous, fait la plus grande consolation que je puisse avoir.

Il ne tient pas à M. de Bonnac que vous ne passiez ici pour un fort habile homme, & vous lui avez des obligations infinies. Assurez-le de ma reconnoissance, & de l'extrême envie que j'aurois de me trouver entre lui & vous avec M. l'ambassadeur. Je crois que je profiterois moi-même beaucoup en si bonne compagnie. Adieu.



L E T T R E X L.

A S O N F I L S.

A Paris , le 18 août.

J'AVOIS résolu de vous écrire vendredi dernier ; mais il se trouva que c'étoit le jour de l'Assomption : & vous sçavez qu'en pareils jours un pere de famille comme moi est trop occupé , sur-tout le matin , pour avoir le temps d'écrire des lettres. Votre mere est fort aise que vous soyez content de la veste qu'elle vous a envoyée. Elle vous remercie de la bonne volonté que vous avez de lui apporter une robe ; mais elle ne veut point d'étoffe d'or. Elle vient d'apprendre que votre sœur , qui est à Melun , avoit une grosse fièvre , & elle est résolue d'y aller. Vous voyez qu'avec une si grosse famille on n'est pas sans embarras , & qu'on n'a pas trop le temps de respirer : une affaire succédant presque toujours à une autre , sans compter la douleur de voir souffrir les personnes qu'on aime.

Je suis bien flatté du bon accueil que vous a fait le roi d'Angleterre. Je suis fort obligé à M. l'ambassadeur , & de vous avoir attiré ce bon traitement , & d'en avoir bien voulu rendre compte au roi. M. de

Torcy m'a promis de se servir de cette occasion pour vous rendre de bons offices. M. Despréaux est fort content de tout ce que vous écrivez du roi d'Angleterre. Vous voulez bien que je vous dise en passant que, quand je lui lis quelque'une de vos lettres, j'ai soin d'en retrancher les mots *d'ici*, *de-là* & *de-ci*, que vous répétez jusqu'à sept ou huit fois dans une même page : ce sont de petites négligences qu'il est fort aisé d'éviter. Du reste, nous sommes très-contents de la maniere naturelle dont vous écrivez. M. de Torcy m'a montré le livre du *pur amour* que M. l'ambassadeur lui a envoyé; mais il n'a pu me le prêter. Cette affaire va toujours fort lentement à Rome;

M. de Bonnac est trop bon d'être si content de vous : j'aurois bien voulu faire mieux, pour lui témoigner toute l'estime que j'ai pour lui, laquelle est fort augmentée depuis que j'ai eu l'honneur de l'entretenir à fond, & que j'ai découvert non-seulement toute la netteté & la solidité de son esprit, mais encore la bonté de son cœur, & la sensibilité qu'il a pour ses amis.

Vous ne m'avez rien mandé de M. de Tallard; comment est-on content de lui? On m'a dit qu'il logeroit à Utrecht, pendant que le Roi d'Angleterre fera à Loo. Faites bien des amitiés au fils de milord Montaigu. Je vous conseille aussi d'écrire au milord son pere,

L E T T R E X L I .

A U M Ê M E .

A Paris , le 12 septembre.

J E ne vous écris qu'un mot , pour vous dire seulement des nouvelles de ma santé , & de toute la famille. J'ai été encore incommodé : mais j'ai tout sujet de croire que ce n'est rien , & que les purgations emporteront toutes ces petites indispositions. Le mal est qu'il me survient toujours quelque affaire qui m'ôte le loisir de penser bien sérieusement à ma santé. Votre mere revint hier de Melun , où elle a laissé votre sœur parfaitement guérie. La cérémonie de sa profession se fera vers la fin d'octobre. Nous lui donnons , avec la pension viagere de 200 livres, cinq-mille livres en argent : nous pensions n'en donner que quatre ; mais on a tant chicané , qu'il nous en coûtera cinq , tant pour lui bâtir & meubler une cellule , que pour d'autres petites choses ; sans compter les dépenses du voyage & de la cérémonie.

Nous songeons aussi à marier votre sœur ; & si une affaire , dont on nous a parlé , réussit , cela pourra se faire cet hiver. Elle est fort tranquille là-

dessus, & n'a ni vanité ni ambition, & j'ai tout lieu d'être content d'elle.

J'ai pensé vous marier vous-même, sans que vous en sçussiez rien, & il s'en est peu fallu que la chose n'ait été engagée; mais quand c'est venu au fait & au prendre, je n'ai point trouvé l'affaire aussi avantageuse qu'elle le paroïssoit, elle le pourra être dans vingt ans; & cependant vous auriez eu à souffrir, & vous n'auriez pas été fort à votre aise. Je n'aurois pourtant rien fait sans avoir votre approbation. Ceux de mes amis que j'ai consultés, m'ont dit que c'étoit vous rompre le cou, & empêcher peut-être votre fortune que de vous marier si jeune, en vous donnant un établissement si médiocre, dont les espérances ne sont que dans vingt ans. Je ne vous aurois rien mandé de tout cela, si ce n'étoit que j'ai voulu vous faire voir combien je songe à vous. Je tâcherai de faire en sorte que vous soyez content de nous; & nous vous aiderons en tout ce que nous pourrons. C'est à vous de votre côté à vous aider aussi vous-même, en continuant à vous appliquer. Je vous manderai une autre fois, pour vous divertir, le détail de l'affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous ne connoissez pas la personne dont il s'agissoit, & que vous ne l'avez jamais vue. C'est même une des raisons qui m'a fait aller bride en main, puisqu'il est juste que votre goût soit aussi consulté. J'ai été té-

moins dans tout cela de l'extrême amitié que votre mère a pour vous ; & vous ne sçauriez en avoir trop de reconnoissance.

Vous n'êtes pas le seul à qui il arrive des malheurs. Votre mère & votre sœur me vinrent chercher, il y a huit jours, à Auteuil, où j'avois dîné. Un orage épouvantable les prit, comme elles étoient sur la chaussée ; la grêle, le vent & les éclairs firent une telle peur aux chevaux, que le cocher n'en étoit plus le maître. Votre sœur, qui se crut perdue, ouvrit la portière ; & se jeta à bas sans sçavoir ce qu'elle faisoit ; le vent & la grêle la jetterent par terre, & la firent si bien rouler qu'elle alloit tomber à bas de la chaussée, sans mon laquais qui courut après & la retint. On la remit dans le carrosse, toute trempée & toute effrayée : elle arriva à Auteuil dans ce bel état. M. Despréaux fit allumer un grand feu : on lui trouva une chemise & un habit. Nous la ramenâmes à la lueur des éclairs, malgré M. Despréaux, qui vouloit la retenir : elle se mit au lit en arrivant, y dormit douze heures ; il a fallu lui acheter d'autres jupes ; & c'est tout le plus grand malheur de son aventure. Adieu, mon cher fils.]



L E T T R E X L I I.

A U M Ê M E.

A Paris, le 19 septembre.

J'AI enfin rompu entièrement, avec l'avis de mes meilleurs amis, le mariage qu'on m'avoit proposé pour vous. Vous auriez eu quatre-mille livres de rente, & autant à espérer après la mort du beau-pere & de la belle-mere; mais ils sont encore jeunes; tous deux peuvent vivre au moins une vingtaine d'années, & même l'un & l'autre pourroient se remarier: ainsi vous courriez risque de n'avoir très-long-temps que quatre-mille livres, chargé peut-être de huit ou dix enfants avant que vous eussiez trente ans. Vous n'auriez pu avoir équipage: les habits & la nourriture auroient tout absorbé: cela vous détournoit des espérances que vous pourrez justement avoir par votre travail & par l'amitié dont M. de Torcy & M. l'ambassadeur vous honorent. Ajoutez à cela l'humeur de la fille qu'on dit qui aime le faste, le monde, & tous les divertissemens du monde, & qui vous auroit peut-être mis au désespoir par beaucoup de contrariétés. Tout ce que je puis vous dire,

Z iv

c'est que des personnes fort raisonnables , & qui vous aiment , nous ont embrassés très-cordialement , ma femme & moi , quand elles ont sçu que je m'étois débarrassé de cette affaire. J'ai tout lieu de croire qu'en vous faisant part du peu de bien & du revenu que Dieu nous a donné , vous serez cent fois plus heureux & plus en état de vous avancer. Je ne vous nomme point les personnes qui m'avoient fait cette proposition , je vous prie même de ne les point deviner : je ne dois jamais manquer de reconnoissance pour la bonne volonté qu'ils m'ont témoignée en cette occasion. Votre mere a été dans tous les mêmes sentimens que moi ; elle doutoit même que vous eussiez voulu consentir à cette affaire , parce qu'elle vous a souvent entendu dire que vous vouliez travailler à votre fortune avant que de songer à vous marier. Soyez bien persuadé que nous ne vous laisserons manquer de rien , & que je suis dans la disposition de faire pour vous garçon les mêmes choses que je prétendois faire en vous mariant. Ainsi abandonnez-vous à Dieu premierement , à qui je vous exhorte de vous attacher plus que jamais : & après lui , reposez-vous sur l'amitié que nous avons pour vous , qui augmente tous les jours beaucoup , par la persuasion où nous sommes de vos bonnes inclinations , & de l'envie que vous avez de vous occuper & de vivre en honnête-homme.

Votre mere mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eut belle peur de l'éléphant, & fit des cris effroyables quand il le vit qui mettoit sa trompe dans la poche du laquais qui le tenoit par la main. Les petites filles ont été plus hardies, & sont revenues chargées de poupées, dont elles sont charmées. Je ne suis pas entièrement hors de mes maux ; cependant je differe toujours à me purger.

Je ne sçais point ce que c'est que cette histoire du Jansénisme qu'on imprime en Hollande ; vous ne me mandez pas si c'est pour ou contre : mais je vous conseille de ne témoigner aucune curiosité là-dessus, afin qu'on ne puisse vous nommer en rien.

Vous voulez bien que je vous fasse une petite critique sur un mot de votre lettre. *Il en a agi avec politesse*, il faut dire, *il en a usé*. On ne dit point *il en a bien agi*, & c'est une mauvaise façon de parler.



LETTRE XLIII.

A U M Ê M E.

A Paris, le 31 septembre.

J'AVOIS déjà vu dans la gazette toutes les magnificences de l'entrée de M. l'ambassadeur ; & je n'ai pas laissé de prendre un grand plaisir au récit que vous en avez fait. J'avois commencé cette lettre dans le dessein de la faire longue : mais je suis obligé de me mettre dans mon lit pour prendre médecine. Je vous écrirai au long la première fois. Votre mere & tout le monde vous salue. L'abbé Genest a été élu à l'académie à la place de Boyer. Votre cousin l'abbé du Pin a eu des voix pour lui , & pourra l'être une autre fois, de quoi il a grande envie. J'ai donné ma voix à l'abbé Genest , à qui je m'étois engagé.



L E T T R E X L I V .

A U M Ê M E .

A Paris , le 8 octobre.

J'AI la tête si épuisée de tout le sang qu'on m'a tiré depuis cinq ou six jours , que je laisse à ma femme le soin de vous écrire de mes nouvelles. Ne soyez cependant en aucune inquiétude sur ma santé ; elle est , Dieu merci , beaucoup meilleure , & j'espère être en état d'aller dans huit jours à Fontainebleau. Vous sçavez ma sincérité , & d'ailleurs je n'ai aucune raison de vous déguiser l'état où je suis. Soyez tranquille , & songez un peu au bon Dieu.

Ensuite est écrit de la main de sa femme :

J'ai pris la plume à votre pere ; il est dans son lit : il a seulement voulu commencer cette lettre , afin que vous ne vous figurassiez pas qu'il est plus mal qu'il n'est : il a eu une fièvre continue , & on a été obligé de le saigner deux fois : il a eu une bonne nuit ; & il est ce matin sans fièvre ; il ne lui reste plus qu'une douleur dans le côté droit , quand on y touche , ou qu'il s'agite. Il est fort content de vos réflexions au sujet de l'établissement que nous avons été sur le point de vous donner. Il nous a paru ce-

pendant que le bien que cette fille vous apportoit ; avoit fait un peu trop d'impression sur votre esprit , & que vous n'aviez pas assez pensé sur ce que votre pere vous avoit mandé de l'humeur de la personne dont il s'agissoit. Je vois bien , mon fils , que vous ne sçavez pas de quelle importance cela est pour le repos de la vie : c'est pourtant ce qui nous a fait rompre. Ne croyez point que nous ayons appréhendé de nous incommoder ; cela ne nous est pas tombé dans l'esprit : & d'ailleurs il ne nous en coûtoit gueres plus qu'il nous en coûtera pour vous faire subsister. Votre pere est si content de vous , qu'il fera toutes choses afin que vous soyez honnête-homme , & que vous viviez d'une maniere qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner.

Votre pere est bien fâché de la nécessité où vous nous marquez être de prendre la perruque ; il souhaiteroit que vous pussiez garder vos cheveux : mais il remet cette affaire au conseil que vous donnera M. l'ambassadeur ; & , s'il le faut , il enverra chercher , quand il se portera bien , un habile perruquier. J'espere qu'il sera en état de vous écrire au premier ordinaire. Adieu , mon fils ; songez à Dieu , & à gagner le ciel.



L E T T R E X L V.

A U M Ê M E.

A Paris , le 16 octobre.

Cette lettre est commencée par sa femme.

V O T R E pere & moi sommes en peine de votre fanté. Depuis plusieurs jours nous n'avons point reçu de vos nouvelles; il croit quelquefois que vous avez pris le parti de venir faire ici un tour: il auroit bien de la joie de vous voir; mais il feroit fâché que vous eussiez pris cette résolution sur la lettre que je vous ai écrite, puisque les médecins le croient sans péril; ils disent seulement que sa maladie pourra être longue. Il conserve toujours une petite fièvre, mais la douleur de côté est beaucoup diminuée. Nous avons passé aujourd'hui une partie de l'après-dinée sur la terrasse à nous promener; ainsi vous voyez qu'il est en meilleure disposition. Pour le voyage de Fontainebleau, il n'y faut plus songer. La profession de votre sœur nous embarrasse; mais il faudra qu'elle souffre avec patience ce retardement.

Ensuite est écrit de la main de Racine:

Je me porte beaucoup mieux, Dieu merci; j'espère

vous écrire par le premier ordinaire une longue lettre, qui vous dédommagera de toutes celles que je ne vous ai point écrites. Je suis fort surpris de votre silence & de celui de M. l'ambassadeur : peu s'en faut que je ne vous croie tous plus malades que je ne l'ai été. Adieu, mon cher fils, je suis tout à vous.

LETTRE XLVI.

A U M Ê M E.

A Paris, le 20 octobre.

Cette lettre est commencée par sa femme.

JE vous écris, mon cher fils, auprès de votre pere, qui le vouloit faire lui-même : je l'en ai empêché, parce qu'il est fort fatigué de l'émétique qu'on lui a fait prendre, & qui a eu tout le succès qu'on en pouvoit espérer, de maniere que les medecins disent qu'il n'y a plus qu'à se tenir en repos, n'ayant plus rien à craindre. N'ayez point d'inquiétude sur lui : la sienne est que vous ne preniez quelque parti précipité, qui vous détourneroit de vos occupations, & ne lui feroit d'aucun soulagement : il espere vous écrire vendredi. On lui conseille de prendre ici les eaux de Saint-Amand, en attendant qu'il puisse au

printemps les aller prendre sur les lieux ; & si M. l'ambassadeur venoit aussi les prendre , il vous ameneroit. M. Finot dit qu'il connoît le tempérament de M. de Bonrepaux , & qu'il a mal fait d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle ; que celles de Saint-Amand lui conviennent ; il doit en écrire à M. Fagon.

Ensuite est écrit de la main de Racine :

J'embrasse de tout mon cœur M. l'ambassadeur. Quoiqu'il ne soit nullement nécessaire que vous me veniez voir , si néanmoins M. l'ambassadeur avoit quelque dépêche un peu importante à faire porter au roi , il se pourroit faire que M. l'ambassadeur tourneroit la chose d'une telle maniere , que sa majesté ne trouveroit pas hors de raison qu'il vous en eût chargé : dites-lui seulement ce que je vous mande , & laissez-le faire. Adieu , mon cher fils ; j'ai bien songé à vous , & suis fort aise que nous soyons encore en état de nous voir , s'il plaît à Dieu.

Ensuite est écrit de la main de sa femme :

Ne vous étonnez pas si l'écriture de votre pere n'est pas bonne : il est dans son lit ; sans cela il écrivoit à l'ordinaire. Adieu.



LETTRE XLVII.

A U M Ê M E.

A Paris, le 24 octobre.

ENFIN, mon cher fils, je suis, Dieu merci, absolument sans fièvre; j'espère que je n'ai plus qu'une médecine à essayer. J'ai pourtant la tête encore bien foible: la saison n'est pas fort propre pour les convalescents, & ils ont d'ordinaire beaucoup de peine en ces temps-ci à se rétablir. Ma maladie a été considérable; mais vous pouvez compter que je ne vous ai point trompé; & que, lorsque je vous ai mandé qu'elle étoit sans péril, c'est qu'on me l'assuroit en effet. Je suis fort aisé que vous ne soyez point venu; votre voyage auroit été fort inutile, vous auroit coûté beaucoup, & vous auroit détourné du train où vous êtes de vous occuper sous les yeux de M. l'ambassadeur. Je souhaiterois de bon cœur que sa fanté fût aussi-tôt rétablie que la mienne. J'espère que nous pourrons nous trouver lui & moi à Saint-Amand le printemps prochain: car on a en tête que ces eaux-là me sont très-bonnes, aussi-bien qu'à lui.

La

La profession de votre sœur a été retardée, de quoi elle a été fort affligée : elle a mieux aimé pourtant retarder, & que je fusse en état d'y assister. Je serai alors si près de Fontainebleau 1), que d'autres que moi seroient peut-être tentés d'y aller ; mais j'assisterai seulement à la profession de votre sœur, & je reviendrai coucher le lendemain à Paris.

Votre mere est en bonne santé, Dieu merci, quoiqu'elle ait pris bien de la peine après moi pendant ma maladie. Il n'y eut jamais de garde si vigilante, ni si adroite, avec cette différence que tout ce qu'elle faisoit partoît du fond du cœur, & faisoit toute ma consolation. C'en est une fort grande pour moi que vous connoissiez tout le mérite d'une si bonne mere ; & je suis persuadé que, quand je n'y serai plus, elle retrouvera en vous toute l'amitié & toute la reconnaissance qu'elle trouve maintenant en moi. M. de Valincourt & M. l'abbé Renaudot m'ont tenu la meilleure compagnie du monde ; je vous les nomme entre autres, parce qu'ils n'ont presque bougé de ma chambre. M. Despréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls ; mais quand l'occasion a été moins vive, il a été bien vîte retrouver son cher Auteuil, & j'ai trouvé cela très-raisonnable, n'étant pas juste qu'il perdît la belle saison autour d'un convalescent,

1) Elle faisoit profession chez les Ursulines de Melun.

qui n'avoit pas même la voix assez forte pour l'entretenir long-temps : du reste, il n'y a pas un meilleur ami, ni un meilleur homme au monde. Faites mille compliments pour moi à M. l'ambassadeur & à M. de Bonnac ; je leur suis bien obligé de l'intérêt qu'ils ont pris à ma maladie. Je suis aussi fort touché de toutes les inquiétudes qu'elle vous a causées ; & cela ne contribue pas peu à augmenter la tendresse que j'ai eue pour vous toute ma vie. Je vous manderai une autre fois des nouvelles.



LETTRE XLVIII.

A U M Ê M E.

A Paris, le 30 octobre.

VOUS pouvez vous assurer, mon cher fils, que ma santé est, Dieu merci, en train de se rétablir entièrement : j'ai été purgé pour la dernière fois, & mes médecins ont pris congé de moi, en me recommandant néanmoins une très-grande diète pendant quelque temps, & beaucoup de règle dans mes repas pour toute ma vie, ce qui ne me fera pas fort difficile à observer : je ne crains que les tables de la cour ; mais je suis trop heureux d'avoir un prétexte d'éviter les grands repas, auxquels aussi-bien je ne prends pas un fort grand plaisir. J'ai résolu même d'être à Paris le plus souvent que je pourrai, non-seulement pour y avoir soin de ma santé, mais pour n'être point dans cette horrible dissipation, où l'on ne peut éviter d'être à la cour. Nous partirons mardi prochain pour la profession de ma chère fille, que je ne veux pas faire languir davantage. M. l'archevêque de Sens veut absolument faire la cérémonie ; j'aurois bien autant aimé qu'il eût donné cette commission à un autre : cela nous auroit épargné

bien de l'embaras & de la dépense. M. l'abbé Bois-leau a voulu aussi, malgré toutes mes instances, y venir prêcher, & cela avec toute l'amitié possible.

Nous allâmes l'autre jour dîner à Auteuil avec toute la petite famille, que M. Despréaux régala le mieux du monde. Ensuite il mena Lionval & Madelon dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, & leur disant qu'il vouloit les mener perdre; il n'entendoit pas un mot de tout ce que ces pauvres enfants lui disoient: c'est le meilleur homme du monde.

M. Hessein a un procès assez bizarre contre un conseiller de la cour des aides, dont les chevaux, ayant pris le frein aux dents, vinrent donner tête baissée dans son carrosse, qui marchoit fort paisiblement. Le choc fut si violent, que le timon du conseiller entra dans le poitrail d'un des chevaux de M. Hessein, & le perça de part en part, en telle sorte que le pauvre cheval mourut au bout d'une heure. Il a fait assigner le conseiller, & ne doute pas qu'il ne le fasse condamner à payer son cheval. Faites part de cette aventure à M. l'ambassadeur; mais qu'il se garde bien d'en plaisanter dans quelque lettre avec M. Hessein; car il prend la chose fort tragiquement.



LETTRE XLIX.*A U M Ê M E.*

A Paris, le 10 novembre.

J'ARRIVE de Melun, fort fatigué. J'avois cru que l'air me fortifieroit, mais je crois que l'ébranlement du carrosse m'a beaucoup incommodé. Je ne laisse pourtant pas d'aller & de venir, & les médecins m'assurent que tout ira bien, pourvu que je sois exact à la diete qu'ils m'ont ordonnée, & je l'observe avec une attention incroyable. Je voudrois avoir le temps aujourd'hui de vous rendre compte du détail de la profession de votre sœur; mais, sans la flatter, vous pouvez compter que c'est un ange. Son esprit & son jugement sont extrêmement formés: elle a une mémoire prodigieuse, & aime passionnément les bons livres; mais ce qui est de plus charmant en elle, c'est une douceur & une égalité d'esprit merveilleuse. Votre mere & votre sœur aînée ont extrêmement pleuré: & pour moi je n'ai cessé de sanglotter; je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma foible santé. Ne vous chagrinez pas, si je ne vous écris pas davantage; j'ai bien des choses à faire, & en vérité je ne suis guere en

A a iij

état de songer à mes affaires les plus pressées. Votre mere & toute la famille vous embrassent. C'est à pareil jour que demain que vous fûtes baptisé, & que vous fîtes un ferment solemnel à Jésus-Christ de le servir de tout votre cœur.

LETTRE L.

A LA MERE SAINTE-THECLE-RACINE.

A Paris, le 11 novembre.

J'AI beaucoup d'impatience, ma chere tante, d'avoir l'honneur de vous voir, pour vous dire tout le bien que j'ai vu dans ma chere enfant, que je viens de faire religieuse. Je vous dirai cependant, en peu de mots, que je lui ai trouvé l'esprit & le jugement extrêmement formés, une piété très-sincere, & sur-tout une douceur & une tranquillité d'esprit merveilleuses. C'est une grande consolation pour moi, ma chere tante, qu'au moins quelqu'un de mes enfants vous ressemble par quelque petit endroit. Je ne puis m'empêcher de vous dire un trait qui vous marquera tout ensemble & son courage & son naturel.

Elle avoit fort évité de nous regarder sa mere

& moi, pendant la cérémonie, de peur d'être attendrie du trouble où nous étions. Comme ce vint le moment où il falloit qu'elle embrassât, selon la coutume, toutes les sœurs, après qu'elle eut embrassé la supérieure, on lui fit embrasser sa mere & sa sœur aînée qui étoient auprès d'elle, fondant en larmes; elle sentit tout son sang se troubler à cette vue: elle ne laissa pas d'achever la cérémonie avec le même air modeste & tranquille qu'elle avoit eu depuis le commencement; mais dès que tout fut fini, elle se retira dans une petite chambre où elle laissa aller le cours de ses larmes, dont elle versa un torrent, au souvenir de celles de sa mere. Comme elle étoit dans cet état, on lui vint dire que M. l'archevêque de Sens l'attendoit au parloir avec mes amis & moi. *Allons, allons*, dit-elle, *il n'est pas temps de pleurer*; elle s'excita même à la gaieté, & se mit à rire de sa propre foiblesse, & arriva en effet, en souriant, au parloir, comme si rien ne lui fût arrivé. Je vous avoue, ma chere tante, que j'ai été touché de cette fermeté, qui me paroît assez au-dessus de son âge.

Le sermon de M. l'abbé Boileau fut très-beau & très-plein de grandes vérités. Tout cela a fait un terrible effet sur l'esprit de ma fille aînée; & elle paroît dans une fort grande agitation, jusqu'à dire qu'elle ne fera jamais du monde: mais je n'ose gueres

compter sur ces fortes de mouvements, qui peuvent passer.

J'oubliois de vous dire que celle qui vient de se faire religieuse aime extrêmement la lecture, & surtout des bons livres, & qu'elle a une mémoire surprenante. Excusez un peu ma tendresse pour une enfant dont je n'ai jamais eu le moindre sujet de plainte, & qui s'est donnée à Dieu de si bon cœur, quoiqu'elle fût assurément la plus jolie de tous mes enfants, & celle que le monde auroit le plus attirée par ses dangereuses caresses.

Ma femme & nos petits enfants vous assurent tous de leur respect. Il m'est resté de ma maladie une dureté au côté droit, dont j'avois témoigné un peu d'inquiétude ; mais M. Morin m'a assuré que ce ne seroit rien, & qu'il la feroit passer peu-à-peu par de petits remedes. Du reste, je suis assez bien, Dieu merci.

Je n'ai point été surpris de la mort de M. du Fossé ; mais j'en ai été très-touché : c'étoit, pour ainsi dire, le plus ancien ami que j'eusse au monde. Plût à Dieu que j'eusse mieux profité des grands exemples de piété qu'il m'a donnés ! Je vous demande pardon d'une si longue lettre, & vous prie toujours de m'assister de vos prieres.



LETTRE LI.

A SON FILS.

A Paris, le 17 novembre.

JE crois qu'il n'est pas besoin que j'écrive à M. l'ambassadeur, pour lui témoigner l'extrême plaisir que je me fais d'avoir bientôt l'honneur de le voir. Ma joie sera complete, puisqu'il a la bonté de vous amener avec lui. Dites-lui qu'il me feroit le plus sensible plaisir du monde, si, dans le peu de séjour qu'il fera à Paris, il vouloit loger chez moi. Nous trouverons moyen de le mettre fort tranquillement & fort commodément: & du moins je ne perdrai pas un seul des moments que je pourrai le voir & l'entretenir. Vous ne me trouverez pas encore parfaitement rétabli, à cause d'une dureté qui m'est restée au foie; mais les médecins m'assurent que je ne dois pas m'en inquiéter, & qu'en observant une diete fort exacte, cela se dissipera peu-à-peu. Comme je ne suis guere en état de faire de longs voyages à la cour, vous viendrez fort à propos pour me tenir compagnie; je ne vous empêcherai pourtant pas d'aller faire votre-cour. Je n'avois pas besoin de l'exemple de madame la comtesse d'Auvergne pour me modérer

sur le thé : j'en use sobrement ; ainsi ne m'en apportez point.

Si M. l'ambassadeur fait quelque cas de ces mémoires dont vous parlez sur la paix de Rifwick, vous pouvez les acheter. Si j'étois assez heureux pour le voir & l'entretenir souvent, je n'aurois pas grand besoin d'autres mémoires pour l'histoire du roi ; il la sçait mieux que tous les ambassadeurs & tous les ministres ensemble ; & je fais un grand fond sur les instructions qu'il a promis de me donner. Je ne crois point aller à Versailles avant le voyage de Marly ; j'ai besoin de me ménager encore quelque temps, afin d'y faire un plus long séjour. Adieu, mon cher fils. Toute la famille est dans la joie, depuis qu'elle sçait qu'elle vous reverra bientôt. Tâchez, au nom de Dieu, d'obtenir de M. l'ambassadeur qu'il vienne descendre au logis.



L E T T R E L I I .

DE LA MERE SAINTE-THECLE-RACINE,

A MADAME RACINE.

Gloire à Dieu, &c.

JE vous suis très-obligée, ma chere niece, d'avoir pris la peine de nous mander vous-même des nouvelles de notre cher malade. Dans la douleur & les fatigues où vous êtes d'une si longue maladie, je crains beaucoup que vous ne tombiez malade aussi. Au nom de Dieu, conservez-vous pour vos enfants: car je vois bien, par l'état où vous me mandez qu'est mon neveu, qu'ils n'ont plus de pere sur la terre. Il faut adorer les décrets de Dieu, & nous y soumettre. Que les pensées de la foi nous soutiennent. Dieu nous soutient, lorsque nous espérons en lui. On ne peut être plus touchée que je le suis de votre perte & de la mienne: prions Dieu l'une pour l'autre.



LETTRE LIII.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Ce 17 mai 1699.

Gloire à Dieu, &c.

JE suis bien-aïse, ma très-chere niece, du don que le roi vous a fait. Il n'importe gueres que ce soit à vous, ou à vos enfants; une bonne & sage mere comme vous aura toujours bien soin d'eux. Tout ce que je vous demande, c'est de vous conserver: car que seroit-ce, si vous veniez à leur manquer? Tâchez donc de vous consoler & de vous fortifier en regardant Dieu qui est le protecteur des veuves & le pere des orphelins. J'ai besoin, aussi-bien que vous, de me tourner vers Dieu, pour ne pas trop ressentir cette séparation.



LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

A V I S.

Les Dames de l'illustre maison de Saint-Cyr, où la mémoire de Racine s'est conservée d'une manière qui fait connoître combien il s'y étoit acquis d'estime, se sont donné la peine de chercher parmi toutes les lettres qu'elles ont de Madame de Maintenon, celles où il est fait mention de lui; elles ont eu la bonté de les communiquer: elles sont d'un style qui fera désirer toutes les lettres écrites de la même main. Ces Dames en ont un recueil considérable.



L E T T R E S
D E M A D A M E
D E M A I N T E N O N .

L E T T R E I .

A M A D A M E D E B R I N O N ¹).

A Chantilly, le 28 mars.

Vous avez raison de tout disposer pour la prise d'habit de notre fille la sœur Lallie; mais comment pouvez-vous être incertaine du jour? N'est-il pas arrêté avec celui qui prêche, & avec celui qui fait la cérémonie? Pour moi, je serai également prête jeudi ou vendredi. M. Racine, qui veut pleurer, aimerait

¹) C'est la même Madame Brinon dont il est parlé dans le morceau des *souvenirs* de Madame la comtesse de Caylus.

mieux que ce fût vendredi; ce qui ne doit pourtant pas vous obliger à rien changer. Avertissez-moi seulement le plutôt que vous pourrez.

Je n'écris point à Madame de la Maisonfort 1). Que pourrois-je lui écrire qu'elle ne sçache mieux que moi? Plût à Dieu qu'elle ne sçût que Jésus-Christ crucifié; qu'elle pût oublier tout le reste, & se donner à Dieu & à nous avec ce cœur sincère & doux qu'elle avoit, & même avec toutes ses premières imperfections, que j'aimois bien mieux que celles que la dévotion lui a données!

Les bons témoignages que vous me rendez de la communauté me donnent une grande joie. Soyez ravie d'être aimée & respectée pour l'amour de Dieu, & renoncez à l'amour-propre qui voudroit s'attirer ces sentiments pour lui-même. Quand je vois nos chères filles agir en esprit de foi, j'ai une grande

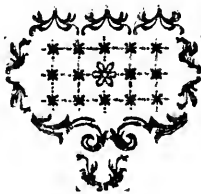
F 1) Cette jeune personne, dont le pere avoit été malheureux dans son bien, fut recommandée à Madame de Maintenon, qui, lui trouvant beaucoup d'esprit, la prit en affection. Elle vécut quelque temps à la cour, & ensuite entra à Saint-Cyr, où l'on ne faisoit point encore de vœux. Comme elle étoit sous la direction de M. de Cambrai, & cousine de Madame Guyon, qui la venoit voir souvent, on craignit qu'elle n'introduisît le Quiétisme à Saint-Cyr. Elle eut ordre d'en sortir, & se retira dans un couvent à Meaux, où elle fut sous la direction de M. Bossuet tant qu'il vécut,

espérance qu'elles s'établissent sur des fondemens solides. Dieu veuille les bénir de plus en plus, afin qu'elles puissent, par leurs soins & par leurs veilles, accroître son royaume.

Je ne vous enverrai pas aujourd'hui vos constitutions M. Racine & M. Despréaux les lisent, les admirent, & y corrigent des fautes de langage.

Vous recevez mes avis comme d'un ange 1). Dieu veuille que je vous les donne aussi parfaitement que vous les recevez. Je suis, &c.

1) Comme Madame de la Maisonfort avoit beaucoup d'esprit, Madame de Maintenon craignoit toujours qu'elle ne crût trop en avoir : cette raison, ou plutôt l'envie de lui persuader qu'elle devoit se laisser conduire, dicta la deuxième & la troisième lettre de cette suite.



L E T T R E I I.

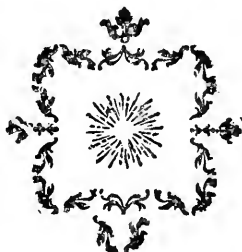
A MADAME DE LA MAISONFORT.

JE vous prie, ma chere fille, de vous souvenir que vous êtes chrétienne & religieuse. Votre vie doit être cachée, mortifiée, & privée de tous les plaisirs. Vous ne vous repentez pas du parti que vous avez choisi; prenez-le donc avec ses austérités & ses fûretés. Vous auriez eu plus de plaisir dans le monde; & selon les apparences, vous vous y seriez perdue: ou Racine, en vous parlant du... vous y auroit entraînée; ou M. de Cambrai auroit contenté ou même renchéri sur votre délicatesse, & vous seriez quiétiste. Jouissez donc du bonheur de la fûreté. Aimeriez-vous mieux que votre maison fût plus éclatante que solide? Et que vous serviroit d'y avoir brillé, si vous étiez abîmée avec elle?

Pourquoi Dieu vous a-t-il donné tant d'esprit & de raison? Croyez-vous que ce soit pour discourir, pour lire des choses agréables, pour juger des ouvrages de prose & de vers, pour comparer les gens de mérite & les auteurs les uns aux autres? Ces desseins ne peuvent être de lui. Il vous en a donné pour servir à un grand ouvrage établi

pour sa gloire : tournez vos idées de ce côté-là ,
aussi solides que les autres sont frivoles. Tout ce
que vous avez reçu , est pour le faire profiter ; vous
en rendrez compte. Il faut que votre esprit devienne
aussi simple que votre cœur. Que voudriez - vous
apprendre , ma chere fille ? Je vous réponds , sur
beaucoup d'expérience , qu'après avoir bien lu , vous
verriez que vous ne sçauriez rien. Votre religion
doit être tout votre sçavoir ; votre temps n'est plus à
vous. Dieu vous a donné toute la raison que la lecture
pourroit avoir donnée à une autre. Je le remercie
de ce que vous aimez l'oraison & l'office ; je ne vous
y vois point sans regretter de n'être pas religieuse.

MAINTENON.



L E T T R E III.

A L A M É M E.

IL ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit ; vous en ferez plus humble , & vous sentirez par votre expérience , que nous ne trouvons nulle ressource en nous , quelque esprit que nous ayons. Vous ne ferez jamais contente , ma chere fille , que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur ; ce que je ne dis pas par rapport à la profession où vous êtes engagée. Salomon vous a dit , il y a long - temps , qu'après avoir cherché , trouvé & goûté de tous les plaisirs , il confessoit que tout n'est que vanité & affliction d'esprit , hors aimer Dieu & le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands , & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez - vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ; & qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? J'ai été jeune & jolie , j'ai goûté des plaisirs , j'ai été aimée par-tout. Dans un âge un peu plus avancé , j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit. Je suis venue à la faveur , & je vous proteste , ma chere

filles, que tous les états laissent un vuide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connoître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins; mais on a aussi une solide consolation, & la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

Mais vous me direz: se peut-on faire dévote quand on veut? Oui, ma chere fille, on le peut; & il ne nous est pas permis de croire que Dieu nous manque. *Cherchez & vous trouverez; heurtez à la porte, & on vous l'ouvrira*: ce sont ses paroles; mais il faut le chercher avec humilité & simplicité. Saint Paul pouvoit bien en sçavoir plus qu'Ananie; il va pourtant le trouver, & apprend par lui ce qu'il faut qu'il fasse. Vous ne le sçavez jamais par vous-même. Il faut vous humilier; vous avez un reste d'orgueil que vous vous déguisez à vous-même sous le goût de l'esprit: vous n'en devez plus avoir; mais vous devez encore moins chercher à le satisfaire 1) avec.

1) Malgré cet avis, Mademoiselle de la Maisonfort ne chercha pas les confesseurs les plus simples; elle fut conduite d'abord par M. de Cambrai, ensuite par M. Bossuet.

un confesseur. Le plus simple est le meilleur pour vous ; & vous devez vous y soumettre en enfant. Comment surmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie , si un accent normand ou picard vous arrête ; ou si vous vous dégoûtez d'un homme , parce qu'il n'est pas aussi sublime que Racine ? Il vous auroit édifié , le pauvre homme , si vous aviez vu son humilité dans sa maladie , & son repentir sur cette recherche de l'esprit. Il ne chercha point dans ce temps-là un directeur à la mode , il ne vit qu'un bon prêtre 1) de sa paroisse. J'ai vu un autre bel-esprit , qui avoit fait de très-beaux ouvrages , sans les avoir fait imprimer , ne voulant pas être sur le pied d'auteur : il brûla tout , & il n'est resté de lui que quelques fragments dans ma mémoire. Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer. Vous n'avez encore gueres vécu , & vous avez pourtant à renoncer à la tendresse de votre cœur & à la délicatesse de votre esprit. Allez à Dieu , ma chere fille , & tout vous fera donné. Adressez - vous à moi tant que vous voudrez. Je voudrois bien vous mener à Dieu ; je

1) Ce prêtre étoit depuis long-temps son confesseur ordinaire , & le fut jusqu'à la fin. Cependant il eut dans sa dernière maladie de grandes obligations à l'abbé Boileau le prédicateur , qui venoit souvent lui parler de Dieu.

contribuerois à sa gloire ; je ferois le bonheur d'une personne que j'ai toujours aimée particulièrement ; & je rendrois un grand service à un institut qui ne m'est pas indifférent.

MAINTENON.

LETTRE IV.

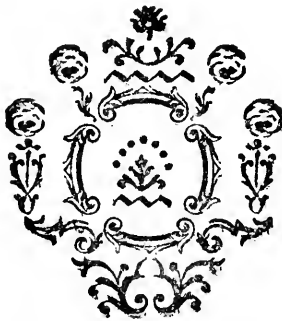
A MADAME LA MARQUISE DE***.

A Saint-Cyr , le 12 mai 1717.

JE reconnois bien M. le maréchal de Villeroi dans la sollicitation qu'il a faite pour vous à M. le duc d'Orléans , sans vous en rien dire. Il en usa de même pour moi , à la mort de la reine mere : il demanda au roi une pension pour moi , quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Il vient de m'écrire sur ce qui se passe une lettre en style plus tragique que celui de Longepierre. Je voudrois bien être en tiers , quand vous pleurez avec Madame de Chevreuse ; ses larmes sont bien sinceres ; & elle a grande raison. Comment M. de Dangeau se tire-t-il de l'état présent du monde , lui qui ne veut rien blâmer ? Dieu vous a fait une grande grâce en vous donnant le goût de la solitude ; car vous êtes très-propre au monde ,

(c'est-à-dire , au monde que j'ai connu). Ce n'est pas la seule que vous ayez reçue de lui ; & je ne connois personne qui lui doive tant de reconnoissance.

Dieu veuille que la représentation d'Athalie fasse quelques conversions ! C'est , je crois , la plus belle piece qu'on ait jamais vue. Je suis étonnée que M. le cardinal de Noailles ne s'oppose pas à ces représentations faites par des comédiens ; vous jugez bien qu'on le trouve très-mauvais à Saint Cyr.

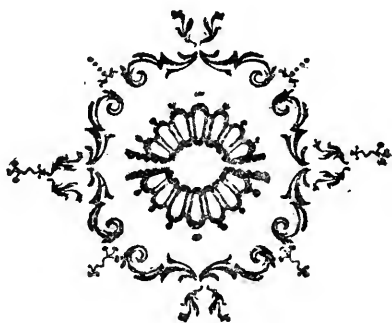


AVERTISSEMENT DE LOUIS RACINE 1).

Tous les avis que Racine donna dans ses lettres à son fils aîné pour se faire des amis & des protecteurs à la cour, furent inutiles à un homme que dominoit l'amour de la solitude, & qui, si-tôt qu'il fut devenu son maître, a fui le monde, quoiqu'il y fût fort aimable. M. de Torcy, après la mort de Racine, l'envoya à Rome avec l'ambassadeur de France. Il y resta peu : ayant obtenu la permission de vendre sa charge de gentilhomme ordinaire, il s'enferma dans son cabinet avec ses livres : il y a vécu jusqu'à soixante-neuf ans, sans presque aucune liaison qu'avec un ami, très-capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. On a bien pu dire de lui, benè qui latuit, benè vixit. Sans aucune ambition, & même sans celle de devenir sçavant, son

1) Nous plaçons ici cet avertissement, & la lettre dont il est suivi, quoique l'un & l'autre soient fort étrangers à ce recueil de lettres. Ce n'est point la seule inutilité qu'on y remarque ; nous n'avons point cru devoir prendre sur nous de la réformer.

seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences ; il s'attacha particulièrement aux belles - lettres , se contentant de lire , sans avoir jamais rien écrit ni en vers ni en prose , quoiqu'il fût très-capable d'écrire , & par ses connoissances & par son style. On en peut juger par cette lettre qu'il écrivit à Louis Racine lorsqu'il lui fit remettre le poëme de la religion pour l'examiner.



L E T T R E

DE RACINE L'AINÉ

A LOUIS RACINE SON FRERE.

A Paris.

J'AI lu votre ouvrage, rapidement à la verité, & simplement pour me mettre au fait du tout ensemble. Le projet est beau, bien exécuté, & digne d'un chrétien de votre nom. J'y ai trouvé une érudition qui me fait voir que je ne suis point votre aîné en tout. Je ne vous parlerai pas de la versification tout le monde convient que vous sçavez tourner un vers; il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire en vers : il semble même que la sécheresse & l'aridité des sujets échauffe votre veine, & vous tienne lieu, pour ainsi dire, d'Apollon. Le fond des choses me fournira peut-être plusieurs observations que je vous ferai de vive voix. Je vous dirai seulement aujourd'hui que vous insistez trop, dans votre sixieme chant, sur la conformité de la morale des païens avec celle de l'évangile. Comment ces deux loix, celle de l'évangile & la loi naturelle, ne seroient-elles pas conformes, puisqu'elles sont toutes deux

l'ouvrage du même législateur ? Mais trouverez-vous dans la morale des païens l'amour de Dieu & l'amour de la croix, ce qui fait à la fois & tout le pénible & toute la beauté de la loi de l'évangile ?

Je ne puis vous pardonner qu'un aussi grand homme que Socrate vous fasse pitié dans le plus bel endroit de sa vie, lorsqu'il parle de ce coq qu'on doit sacrifier pour lui à Esculape ; je crains bien que vous n'ayez lu cet endroit que dans le françois de M. Dacier : & il n'est pas étonnant qu'un pareil traducteur vous ait induit en erreur. Socrate ne dit point à Criton de sacrifier un coq, mais simplement : *Criton, nous devons un coq à Esculape, ὀφείλομεν ἀλεκτρυόνα*. Ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie, & que Platon, qui est toujours Homérique, le fait mourir comme il a vécu, c'est-à-dire, l'ironie à la bouche ? C'étoit une façon de parler proverbiale : quand quelqu'un étoit échappé de quelque grand danger, on lui disoit : *oh ! pour le coup, vous devez un coq à Esculape ; comme nous disons, vous devez une belle chandelle, &c.* Voilà tout le mystère. Socrate veut dire, *nous devons pour le coup un beau coq à Esculape ; car certainement me voilà guéri de tous mes maux* : ce qui est très-conforme à l'idée qu'il avoit de la mort. Pouvez-vous croire que la dernière parole d'un homme tel que Socrate ait été une sottise ? Il y a des noms si respectables, qu'on ne sçauroit, pour

ainsi dire , les attaquer 1) , sans attaquer le genre humain. *Parcendum est caritati hominum* , dit si bien Cicéron. M. Despréaux , tout Despréaux qu'il étoit , essuya , de la part de ses amis , des critiques très-amères , sur ce qu'il avoit dit de Socrate dans son *équivoque*. Il s'en fauvoit en disant qu'il n'avoit pu immoler à Jésus-Christ une plus grande victime que le plus vertueux homme du paganisme.

L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde ; l'emporteroit peut-être sur ma paresse , & m'engageroit à vous écrire d'autres réflexions ; mais le métier de Critique est un désagréable métier , & pour celui qui le fait , & pour celui en faveur de qui on le fait. D'ailleurs , je vous exhorte à chercher des censeurs plus éclairés & moins intéressés que moi.

1) La maniere dont Racine explique les dernières paroles de Socrate est fort ingénieuse , & est peut-être la véritable. M. Dacier , M. Rollin , & sur-tout la réponse de Criton , qui prend ces mots dans le sens naturel , m'ont persuadé que j'en avois pu dire ce que j'en ai dit , d'autant plus que Socrate ne parlant , même dans ses derniers moments , que d'une façon incertaine sur l'immortalité de l'ame , m'a toujours paru un homme inconcevable.



URBIS ET RURIS DIFFERENTIA.

QUANQUAM Parisiæ celebrentur ab omnibus artes,
 Et quisque in lato carcere clausus ovet,
 Nescio quid nostris arridet gratius arvis,
 Quod non in tantæ mœnibus urbis habet.
 Illic assurgunt trabibus subnixæ superbis
 Atria, & aurato culmine fulget apex.
 Sed mihi dulcius est sylvas habitare remotas,
 Tecta que quæ sicco stramine canna tegit.
 Illic ultrices posuêre sedilia curæ,
 Illic insidiæ, crimina, furta, latent.
 Hic requies, fidum pietas hinc inclyta portum
 Invenit; his lucet sanctior hora locis.
 Illic sæva fames laudum; hinc contemptus honorum.
 Illic paupertas; hinc fugiuntur opes.
 Urbicolæ ruri, nil rusticus invidet urbi.
 Oppida plena dolis, ruraque fraude carent.
 Quàm miserum sacris viduas virtutibus urbes,
 Quàm miserum stygiis præda manere lupis!
 Sed quid non urbes habitent quoque numina quæris?
 Non habitat foedos gratia pura locos.
 Arcet fumus apes, expellunt crimina Christum;
 Mors vitam, clarum nox fugat atra diem.
 Hic blandum invitant tranquilla silentia somnum;

Illic assiduo murmure rupta quies.

Vempè micant, inquis, diversis floribus horti,

Et lantos cantus plurima fundit avis.

Ergò dissimulas quàm dulces ruris amœni

Deliciæ, ruris cui levis umbra placet!

Hic vos securis, Musæ, regnatis in oris;

Hic vobis virtus jungitur alma comes.

Oppida non fugiunt, fateor, non arma Camœnæ;

Loricam Pallas induit atque togam.

At laxis vitium frænis grassatur in urbe,

Atque illic Musæ crimina sola docent.

Necquicquàm pavidos circumdant mœnia reges,

Frustrà haret lateri, nocte diæque, manus.

Non vera his, sed falsa quies : miserisque tumultus

Mentis non licetor, non domus ampla movet.

Quisquis amat strepitus, per me licet, urbe potire;

Me tamen ipsa magis rura nemusque juvant.

FIN DU TOME HUITIÈME ET DERNIER.

TABLE GÉNÉRALE

DES OEUVRES

DE JEAN RACINE.

TOME PREMIER.

<i>PRÉFACE,</i>	page 6
<i>La Thébàide , ou les Frères ennemis , tragédie ,</i>	9
<i>Epître dédicatoire au roi ,</i>	79
<i>Préface ,</i>	83
<i>Alexandre le Grand , tragédie ,</i>	87

TOME SECOND.

<i>Epître dédicatoire à madame ,</i>	7
<i>Préface ,</i>	10
<i>Andromaque , tragédie ,</i>	15
<i>Fragmens d'Andromaque ,</i>	89

TABLE GÉNÉRALE. 401

<i>Préface</i> ,	page 99
<i>Les Plaideurs</i> , comédie,	105

TOME TROISIÈME.

<i>Épître à M. le duc de Chevreuse</i> ,	7
<i>Préface</i> ,	10
<i>Britannicus</i> , tragédie,	17
<i>Fragments de Britannicus</i> ,	98
<i>Épître à M. Colbert</i> ,	113
<i>Préface</i> ,	116
<i>Bérénice</i> , tragédie,	123
<i>Fragment de Bérénice</i> ,	193

TOME QUATRIÈME.

<i>Préface</i> ,	7
<i>Bajazet</i> , tragédie,	11
<i>Préface</i> ,	95
<i>Mithridate</i> , tragédie,	101

TOME CINQUIÈME.

<i>Préface</i> ,	7
<i>Iphigénie</i> , tragédie,	17
<i>Préface</i> ,	101
<i>Phèdre</i> , tragédie,	107

TOME SIXIÈME.

<i>Préface,</i>	page 7
<i>Prologue,</i>	15
<i>Esther, tragédie,</i>	19
<i>Préface,</i>	83
<i>Athalie, tragédie,</i>	93

OEuvres diverses en vers et en prose.

<i>La Nymphé de la Seine, à la reine, ode,</i>	183
<i>La Renommée aux Muses, ode,</i>	191
<i>Idylle sur la Paix,</i>	197
<i>Épigrammes,</i>	201
<i>Hymnes traduites du Bréviaire romain,</i>	206
<i>Cantiques spirituels,</i>	225
<i>Plan du premier acte d'Iphigénie en Tauride,</i>	235

TOME SEPTIÈME.

<i>Préface,</i>	2
<i>Première lettre de M. Racine, à l'auteur des Hérésies imaginaires, etc.,</i>	5
<i>Première réponse à la lettre précédente, par M. Dubois,</i>	22
<i>Seconde réponse, par M. Barbier d'Aucourt,</i>	47
<i>Préface des éditeurs,</i>	73

TABLE GÉNÉRALE. 403

*Seconde lettre de M. Racine, ou réplique aux
deux réponses précédentes,* page 77

Abrégé de l'Histoire de Port-Royal.

Préface des éditeurs, 94
Première partie de cette histoire, 97
Seconde partie, 218

Discours académiques.

Préface des éditeurs, 302
*Discours prononcé à l'académie françoise, à
la réception de M. l'abbé Colbert,* 305
*Idem à la réception de MM. Corneille et Ber-
geret,* 312
Préface des éditeurs, 324
Extrait du traité de Lucien, 325

Fragmens historiques.

Préface des éditeurs, 333
Fragmens historiques, 335

Ouvrages attribués à M. Racine.

Préface des éditeurs, 369
*Discours prononcé à la tête du clergé par M.
l'abbé Colbert, coadjuteur de Rouen,* 371

404 TABLE GÉNÉRALE.

<i>Relation de ce qui s'est passé au siège de Namur,</i>	page 380
<i>Épître dédicatoire à madame de Montespan,</i>	427

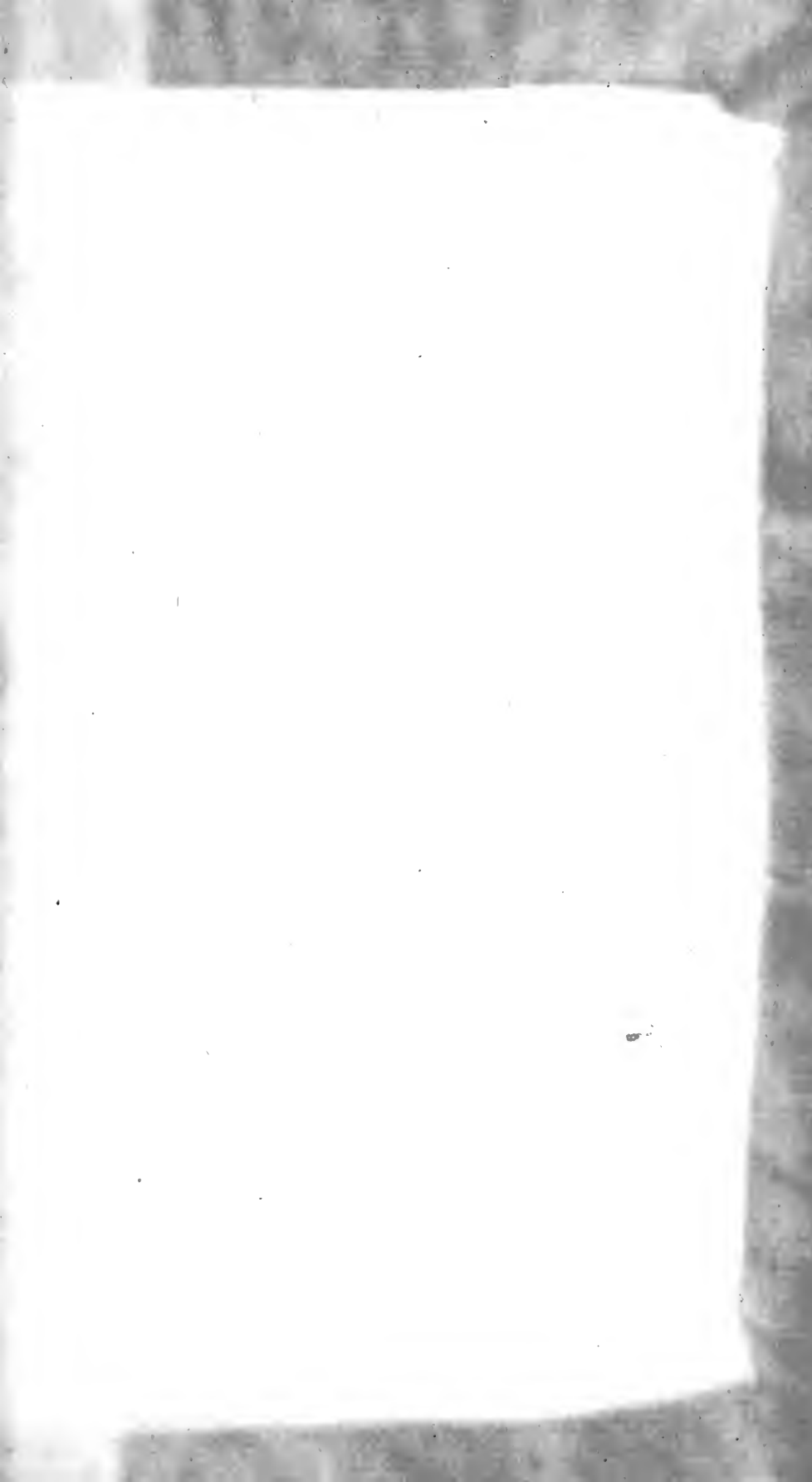
Vers attribués à Racine.

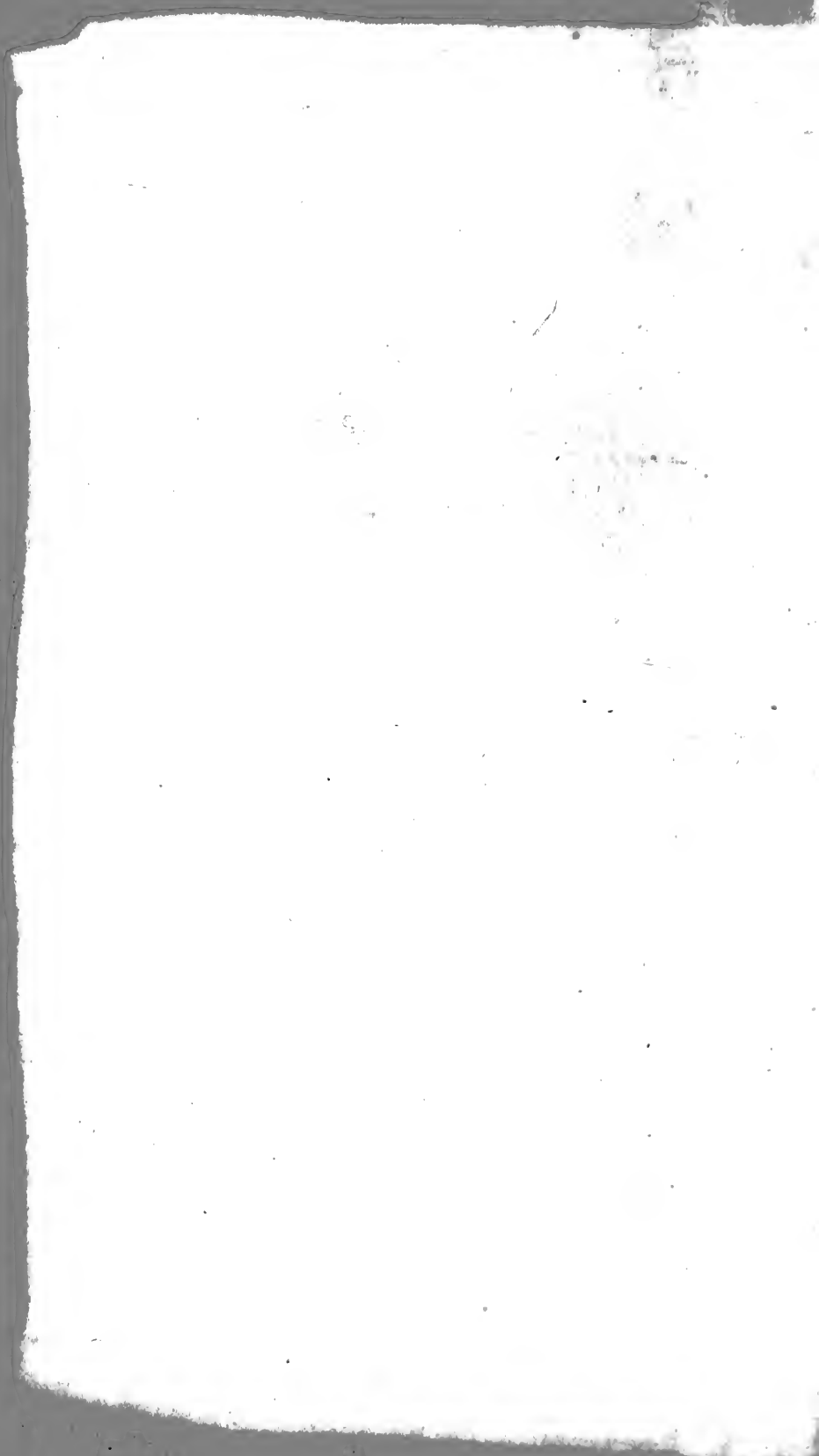
<i>Préface des éditeurs,</i>	430
<i>Santolius pœnitens,</i>	432
<i>Épigramme contre M. Perrault,</i>	434
<i>Différens ouvrages auxquels on prétend que Racine, a eu part,</i>	435

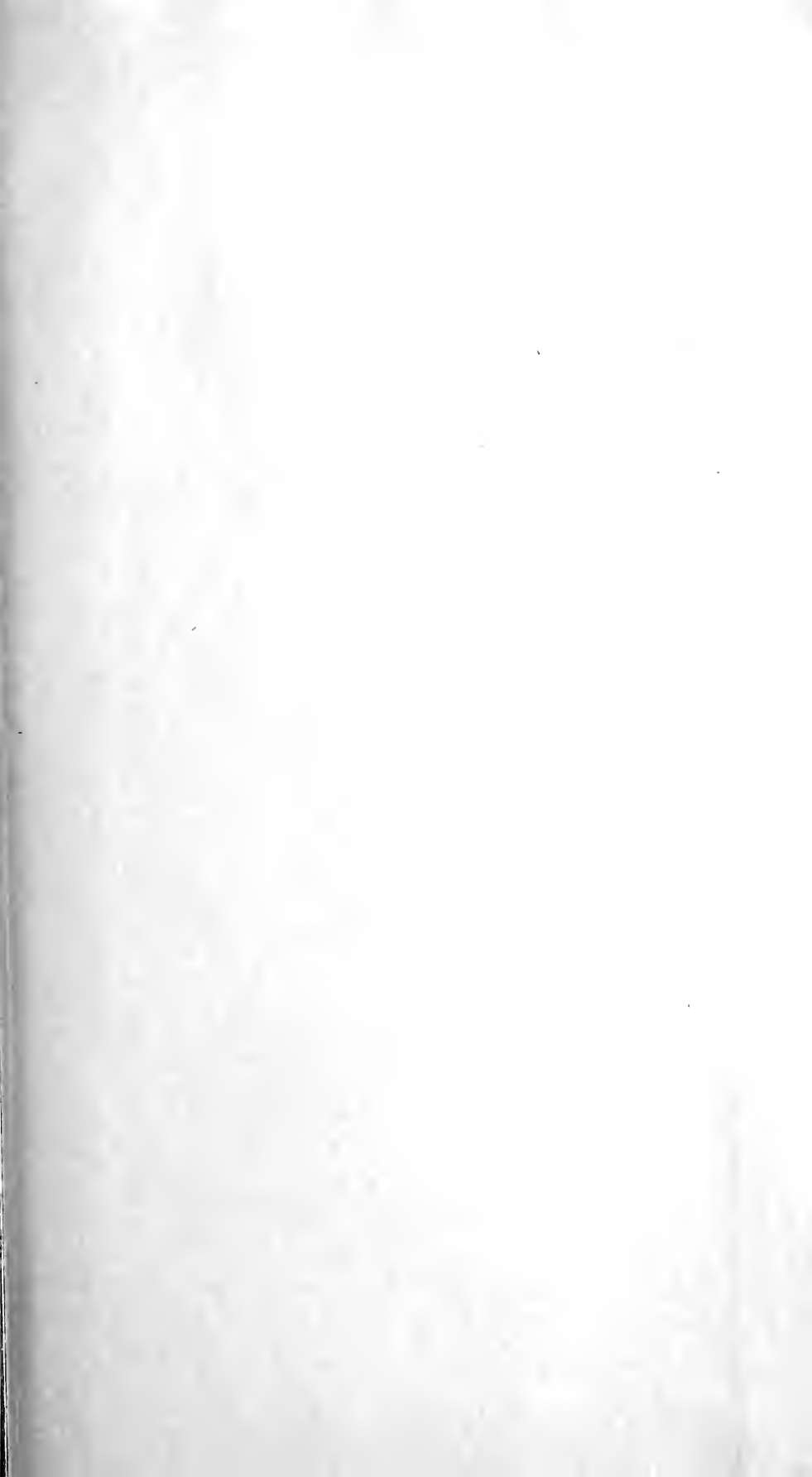
TOME HUITIÈME.

<i>Lettres de Racine à ses amis,</i>	2
<i>Lettres de Racine et de Boileau,</i>	83
<i>Lettres de Racine à son fils,</i>	260
<i>Lettres de madame de Maintenon,</i>	383
<i>Avertissement de Louis Racine,</i>	393
<i>Lettre de Racine l'aîné à Louis Racine son frère,</i>	395
<i>Urbis et ruris differentia,</i>	398

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

Q



a39003



011235123b

